Nhị độ mai

1

LES

PRUNIERS REFLEURIS

POÈME TONQUINOIS

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

A. LANDES

ADMINISTRATEUR DES AFFAIRES INDIGÈNES

PARIS
MAISONNEUVE FRÈRES & CH. LECLERC
LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1884

LES

PRUNIERS REFLEURIS

POÈME TONQUINOIS

LES

PRUNIERS REFLEURIS

POÈME TONQUINOIS

TRADUIT ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES

PAR

A. LANDES

ADMINISTRATEUR DES AFFAIRES INDIGÈNES

Hanoï,
4 octobre 1929.

SAIGON

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1884

NOTES SUR LA LANGUE

ET LA LITTÉRATURE ANNAMITES.

Le *Nhị độ mai* a été composé par un lettré tonquinois portant le titre de *bình chuẩn*, qui vivait encore il y a peu d'années. Il avait eu, dit-on, de grands succès littéraires et avait été reçu licencié en même temps que son père. Il était en dernier lieu agent commercial de l'empereur d'Annam et allait à Hong-kong vendre les produits du tribut et acheter les denrées exotiques qui pouvaient manquer à la cour. Peut-être trouvera-t-on au Tonquin les éléments d'une biographie plus satisfaisante de ce personnage qui, du reste, n'a pas jugé à propos d'attacher son nom à son livre.

Ce poème est assez estimé au Tonquin où, me dit-on, il est universellement connu, comme l'est le *Lục vân tiên* dans nos provinces. Ce sont deux exemples de la rapidité avec laquelle se répandent ces œuvres populaires de la littérature annamite. Il n'est guère d'indigènes en Basse-Cochinchine qui ne soient capables de réciter ou plutôt de chanter des passages plus ou moins étendus de ce dernier poème, et cependant bien peu sont en état de le lire, tant dans les textes imprimés en caractères annamites ou *chữ nôm*, que dans l'édition en caractères romains ou *quốc ngữ* faite il y a quelques années sur la transcription de Janneau. Je ne parle pas de l'édition toute récente de M. Abel des Michels qui, naturellement, ne prétend pas à pénétrer dans les masses.

I.

Dans tous les marchés un peu importants de la Cochinchine, l'on peut voir des étalages de libraires, étalages biens modestes sans doute, puisque la pacotille se compose au plus d'une cinquantaine de cahiers d'épaisseur médiocre, mais qui n'en sont pas moins intéressants pour l'ami des livres. Cependant, lorsque l'étranger a eu feuilleté d'une main distraite quelques-uns de ces cahiers, qu'il a vu les rangées de caractères partagées en deux tronçons inégaux, courir de la première feuille à la dernière, il croit reconnaître en eux les signes étranges qu'il a déjà eu l'occasion de remarquer un peu partout, sur les affiches, sur les enseignes ou même sur les longues banderolles appliquées des deux côtés des portes, et, neuf fois sur dix, un Français de plus est persuadé qu'il a vu des livres chinois et que l'annamite n'a point de littérature.

Chinois est bientôt dit. Et, de fait, quelques-uns des livres de cet étalage sont des ouvrages chinois, de mauvaises éditions des QUATRE LIVRES, l'almanach de l'année, un volume ou deux de divination, mais la plus grande partie sont des livres en langue annamite, imprimés en caractères nationaux, *chữ nôm*.

La langue annamite est, comme on le sait, une langue monosyllabique où cependant beaucoup de mots, n'acquérant un sens que par leur juxtaposition, sembleraient indiquer un acheminement au polysyllabisme. Mais des cas analogues existent dans la langue monosyllabique par excellence, le chinois, ou, pour parler plus exactement, les dialectes chinois, de sorte qu'il serait imprudent de faire entrer en ligne de compte ces faits d'ailleurs peu importants. L'annamite a encore cela de commun avec le chinois d'être une langue *vario tono*. Il compte six tons en y comprenant le ton égal. Ces tons ne sont pas identiques pour chaque mot dans toutes les provinces, et ces variations se retrouvent dans le chinois. De plus, comme en chinois encore, une altération du ton peut être un moyen de nuancer le sens; *vói* par exemple, atteindre de loin, devient avec l'accent grave *vòi*, trompe d'éléphant ou corne d'escargot, et au ton égal *con voi*, l'éléphant, l'animal à trompe, *cá voi*, le poisson-éléphant, le dauphin. Lequel de ces sens est le primitif? C'est ce que je ne pourrais déterminer ici, mais la filiation n'en est pas moins évidente, et il serait bien facile de citer d'autres exemples de formations analogues.

L'annamite, déjà si voisin du chinois, a de plus subi son influence pendant une longue suite de siècles. Ils possédait, dit-on, au deuxième siècle de notre ère, une écriture phonétique dont l'usage aurait été aboli par le roi *Sĩ vương* qui introduisit l'étude de la littérature chinoise, ou du moins en rendit l'obligation plus rigoureuse. Rien ne vient nous apprendre ce qu'était cette écriture.

A cette époque, il y avait déjà plus de deux siècles que les Chinois occupaient militairement les pays peuplés par les Annamites; ils y avaient fondé de nombreuses colonies, ils devaient les dominer encore, à quelques intervalles près, jusqu'au dixième siècle. Dans les périodes modernes de paix et d'indépendance, leur infiltration a continué lentement au Tonquin par les provinces frontières; en Basse-Cochinchine, ils sont venus s'établir en troupes lors de la chute de la dynastie *Minh*, et, depuis ce temps, l'immigration, plus ou moins forte, n'a jamais été interrompue. Sans doute, dans l'Annam et dans les provinces centrales du Tonquin, elle joue un rôle moins important qu'en Basse-Cochinchine; la population indigène, plus compacte, exerce un grand nombre des industries qui, dans nos provinces, appartiennent aux Chinois; la vie est moins facile, la police plus forte, mais l'on peut dire cependant que partout, les tribus des montagnes exceptées, l'élément chinois est entré pour une certaine part dans la formation de la race annamite.

Cette influence s'est exercée d'une manière bien plus forte encore sur la langue et la civilisation annamites. Les Annamites ont emprunté aux Chinois leur organisation politique et administrative, leurs lois, leurs sciences et leurs arts; ils ont reçu d'eux en même temps la morale de Confucius et les enseignements du bouddhisme; ils ont accepté en grande partie leurs superstitions

et leurs rites. Il y a vingt siècles que cela dure sans qu'aucun élément adverse paraisse s'être interposé jusqu'à l'introduction du christianisme. Fallût-il admettre que les deux races aussi bien que les deux langues appartenaient originairement à des groupes distincts, comment l'annamite ne se serait-il pas, dans ce long intervalle de temps, imprégné d'éléments chinois, au point d'être aussi véritablement un dialecte chinois que l'espagnol, par exemple, une langue latine ?

Il a paru récemment, au *Bulletin de la Société des études indo-chinoises de Saigon*, un mémoire de JANNEAU sur la langue annamite, dans lequel ce chercheur enthousiaste entreprend de prouver, sur le terrain de la linguistique, les affinités originelles de la race annamite avec les races aryennes. Ne pouvant méconnaître combien a été grande l'influence du chinois dans la constitution de la langue annamite, il s'efforce néanmoins de déterminer certains éléments différents tant dans le vocabulaire que dans les particules grammaticales; il les rapproche de diverses racines sanscrites et en fait des restes de l'élément primitif de la langue, presque entièrement recouvert depuis par l'apport étranger.

M. ABEL DES MICHELS vient de faire à l'Institut lecture d'un mémoire sur *la Nature et les origines de la langue annamite*, qui ne nous est pas encore parvenu. Dans ce mémoire, s'il faut en croire des analyses très brèves, l'auteur démontre que « la grande majorité des racines annamites ne peut s'expliquer par le chinois, et la syntaxe des deux langues est complètement différente. M. DES MICHELS déclare n'avoir rencontré jusqu'ici aucune famille linguistique à laquelle on puisse rattacher l'annamite. C'est, à ce qu'il semble, un idiome isolé et indépendant (1). » Il ne saurait entrer dans mon esprit de contester ces conclusions sans connaître les arguments par lesquels elles ont été établies ; mais, dût-on être amené à les partager sans réserve, il ne sera pas sans intérêt de déterminer d'abord quels sont les éléments chinois qui font aujourd'hui partie de la langue annamite et quelles altérations ils ont subies.

Quand les Chinois sont entrés en rapport avec les Annamites, ils étaient déjà un peuple civilisé, ayant une littérature et des arts, tandis que ceux-ci, autant que l'on peut en juger, formaient des tribus d'agriculteurs et de pêcheurs placées sur un degré assez bas de l'échelle sociale. La langue de ces tribus était naturellement assez bornée, comme le sont toutes celles des peuplades qui vivent dans ces mêmes conditions de civilisation inférieure; le chinois fut pour elles la langue de l'administration, de la religion, des sciences, de la littérature et des arts. L'on ne peut donc s'étonner que, durant un contact prolongé de plus de 2,000 ans, l'élément chinois se soit fait une place des plus considérables dans la langue annamite.

Pendant cette période, comme l'on pourrait le supposer *à priori*, et comme l'a du reste établi M. EDKINS, la prononciation du chinois a varié dans

(1) *Revue critique*, page 380, tome XVII, 1884.

une large mesure. La prononciation annamite des caractères chinois est déjà, par rapport à celle de divers dialectes de l'empire, une prononciation archaïque, et ce fait s'explique tout naturellement. Le chinois n'étant ici que la langue de quelques lettrés qui le recevaient par tradition dans les écoles, il ne devait pas se corrompre aussi facilement qu'en Chine, où il formait la langue commune. De même le latin a traversé le moyen-âge à l'état de langue presque vivante parmi les clercs, tandis qu'autour de lui se formaient dans le peuple, les langues romanes. Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que cette langue savante n'ait pas pu subir elle-même de nombreuses altérations, mais elles devaient cependant être en moins grand nombre et sans doute d'une autre nature que celles des mêmes mots passés dans l'usage vulgaire.

Il résulte de ces observations qu'un mot d'origine chinoise a pu pénétrer dans l'annamite sous trois ou quatre formes différentes, suivant le moment de l'emprunt et la manière dont il s'est fait.

Malgré la confusion causée par l'existence de ces doublets, l'on n'en sera pas moins amené à reconnaître que des lois ont présidé à la transformation des mots chinois. Nous diviserons dès maintenant en trois classes ceux qui sont passés dans l'annamite.

La première classe est constituée par les mots qui viennent directement des dialectes modernes du chinois; on peut reconnaître leur parenté avec leurs prototypes, mais il est impossible de découvrir aucune régularité dans leur formation. Tel mot, en effet, aura été emprunté au Cantonnais, tel autre au Fokinois ou au Triếu châu, tous auront subi des déformations variables. Disons aussi que ces mots sont relativement peu communs et que la plupart appartiennent plutôt à l'argot des marchés chinois qu'à la langue annamite proprement dite.

La seconde classe se compose de mots chinois authentiques qui sont entrés dans la langue vulgaire sous leur forme mandarine annamite, ou n'ont subi que des variations insignifiantes de prononciation ou d'accentuation: *đàng* pour *đường, lâu* pour *lâu, họ* pour *hộ*, etc. Cette classe comprend presque tous les mots de la langue administrative, politique, religieuse.

Une troisième catégorie enfin, et celle-ci est au cœur de la langue, se compose des mots qui n'ont qu'une ressemblance lointaine ou même nulle avec les mots chinois dont on les rapprochera et dont cependant on pourra établir la parenté avec ceux-ci ou leurs prototypes par la constatation d'identités et de différences constantes, en prouvant, en un mot, l'existence de lois de permutation, pour les mots de cette troisième classe, avec des mots chinois dont plusieurs se trouveront déjà représentés dans la première et surtout dans la seconde classe.

Ici nous devons nous poser une question. Ces mots sont-ils des mots chinois entrés dans la langue à une époque antérieure à celle où s'est formée la prononciation mandarine annamite, ou sont-ils des mots appartenant à la seconde catégorie, entrés dès la première heure dans le courant et ayant subi des

altérations dont l'annamite n'a sans doute pas été plus exempt qu'aucune autre langue, tandis que d'autres, conservés par la tradition littéraire, demeuraient intacts ? Faudrait-il enfin voir, au moins dans une partie d'entre eux, des mots du fonds primitif de la langue qui serait apparentée aux divers dialectes chinois, comme le grec, par exemple, peut l'être au sanscrit, et sortie avec eux d'une même langue mère, si l'on croit devoir admettre l'homogénéité primitive des types linguistiques? Ce sont là des questions que je n'essayerai pas de résoudre et dont une solution entière ne sera sans doute possible que lorsque, possédant des monographies des dialectes chinois et des langues sauvages de l'Indo-Chine, on aura pu déterminer à la fois les éléments qui sont communs à tous ces idiomes, ceux qui n'appartiennent qu'à une classe et ceux enfin qui sont particuliers à quelqu'un d'entre eux.

L'annamite lui-même n'est pas, quoi que l'on en ait dit, une langue parfaitement identique sur tous les points du territoire. Il y a entre les diverses provinces des différences de prononciation assez notables; bien des mots ne sont pas également usités partout. Il n'a encore été fait sur ce point essentiel aucun travail d'ensemble.

Jusqu'au moment où ces travaux préparatoires auront été faits, on pourra avoir des motifs de soutenir avec égale apparence de raison, soit que l'annamite, malgré un certain nombre d'éléments irréductibles, est, au sens le plus large du mot, un dialecte chinois, soit qu'il était à l'origine une langue monosyllabique *recto tono* qui, s'imprégnant petit à petit d'éléments chinois, est devenue par la suite des siècles ce qu'elle est aujourd'hui, une langue mixte, monosyllabique et chantée.

II.

La langue annamite comprend environ 1,600 monosyllabes non accentués qui, multipliés par les 6 accents, donneraient un maximum possible de 9,600 mots. Le dictionnaire de THEUREL contient 6,250 mots ou plutôt monosyllabes accentués, sous chacun desquels sont groupés des mots distincts. En tenant compte d'un certain nombre de variantes purement orthographiques, l'on peut dire que la langue annamite comprend environ 6,000 monosyllabes accentués, dont beaucoup sont peu usités, ce qui augmente encore la confusion des sens attribuables à chacun d'eux. Sous ces 6,000 chefs doivent venir se ranger tous les mots servant à exprimer la pensée ; aussi une syllabe atteint-elle facilement à 10 ou 12 sens parfaitement distincts, sans compter les dérivations souvent fort lointaines et les mots chinois habituellement étrangers à la langue qui peuvent être accidentellement incorporés dans un texte. Que trois ou quatre mots de ce genre soient groupés dans une phrase, que la phrase, par surcroît, soit elliptique ou bizarrement figurée comme l'est volontiers le beau style, et la pensée n'est plus qu'une énigme à peu près indéchiffrable si l'on n'a qu'une représentation alphabétique

pour déterminer le sens des mots. Aussi peut-on dire qu'une représentation figurative est l'écriture naturelle des langues monosyllabiques, aussitôt du moins qu'elles sont parvenues à un certain degré de développement, ce qui est le cas du chinois et de l'annamite.

L'exemple du siamois, monosyllabique et chanté comme l'annamite, et cependant écrit à l'aide de caractères dérivés des alphabets indiens, ne prouve rien contre cette proposition. En effet, cette partie élevée de la langue que l'annamite a empruntée au chinois et qui est venue renforcer chez lui le monosyllabisme, le siamois l'a empruntée au pali et au sanscrit, de sorte qu'à mesure qu'un texte siamois traite de questions plus élevées, son élément monosyllabique propre disparaît davantage pour faire place aux polysyllabes d'origine hindoue. Il n'est donc pas étonnant que, tandis que les Japonais, également soumis à l'influence chinoise, créaient cependant, pour représenter les sons de leur langue nationale, des alphabets syllabiques, les Annamites, moins avancés en civilisation et dont l'idiome propre se rapprochait du chinois, aient adopté un système de caractères *(chữ nôm,* caractères vulgaires) qui ont la plus grande analogie avec ceux de leurs maîtres.

Les éléments constitutifs des caractères chinois se divisent, comme l'on sait, en deux grandes catégories, les radicaux et les phonétiques, les premiers ayant la prétention d'indiquer d'une manière souvent bien lointaine les idées que représente le mot, les seconds en donnant plus réellement la prononciation.

Les Annamites, quand ils ont voulu écrire leur langue, ont pris dans le chinois ou même ont créé des phonétiques qui représentent leurs monosyllabes; ils ont ensuite complété le mot par l'adjonction soit d'un radical à la manière chinoise, soit du mot chinois qui a le même sens que le mot annamite. Quelquefois, enfin, ils adoptent d'une manière plus ou moins arbitraire un mot chinois dont la prononciation offre quelque ressemblance avec celle du mot annamite, ainsi 群 *quân*, troupe, employé pour écrire *còn*, encore.

Les mots chinois introduits dans l'annamite conservent naturellement leur représentation propre tant que leur origine reste reconnaissable.

Les souverains de l'Annam, au moment où ils se sont définitivement affranchis de la domination chinoise, ont conservé le chinois dans leur empire comme la langue de l'administration. S'ils avaient, au contraire, donné une vigoureuse impulsion à l'étude de leur idiome national, il se serait certainement formé pour l'annamite une orthographe comme il s'en est formé une pour le chinois. L'état actuel de l'annamite paraît, en effet, pouvoir être comparé à celui du chinois à une époque fort ancienne. Certaines variantes des caractères, et, dans certains endroits des textes classiques, des caractères *pris pour d'autres de prononciation identique,* peuvent faire soupçonner qu'il a été un temps où la représentation de chaque mot n'était pas parfaitement fixée. La langue annamite étant restée à l'état de langue vulgaire, il n'a été fait aucun effort pour en régulariser l'emploi, chacun a écrit au hasard de son plus ou moins

de savoir; aussi, quoiqu'il existe sur ce point de l'orthographe des *chữ nôm* une espèce de tradition dans les classes lettrées, il n'y a rien d'absolument fixe, et le texte annamite le plus correct est toujours, dans une certaine mesure, un rébus prolongé.

Les missionnaires catholiques auraient pu, il y a un peu plus de deux siècles, rendre à la langue annamite le service de lui constituer une orthographe; il aurait suffi pour cela d'attribuer à chaque monosyllabe une représentation invariable, l'on aurait ensuite différencié les sens au moyen des 214 clefs du chinois, ce qui aurait donné sans peine un caractère distinct pour chaque mot. Les caractères d'importation chinoise seraient restés ce qu'ils étaient; ceux enfin qui ont subi des modifications profondes auraient été écrits au moyen d'une combinaison du caractère chinois similaire et de la phonétique appropriée. Si, dans ce système, l'étude des phonétiques eût présenté d'abord quelque difficulté, ce premier inconvénient aurait été bien compensé par la clarté qui en aurait été le résultat. L'annamite aurait ainsi conservé les avantages de l'écriture idéographique tout en acquérant, dans la mesure du possible, ceux des écritures syllabiques. Il conservait la faculté d'aller chercher dans le chinois les termes qui lui manquaient. Peu à peu, si l'influence occidentale avait pris force, une ponctuation méthodique serait venue remplacer en partie les formes symétriques du style, une prose plus souple, un style nouveau se seraient formés, et la langue annamite pourrait aujourd'hui se plier sans peine aux exigences d'une destinée nouvelle.

Par malheur, il n'en a pas été ainsi. Imbus sans doute de la pensée que le système de l'écriture alphabétique est à la fois supérieur à tout autre et applicable à toutes les langues, les premiers missionnaires se sont exclusivement attachés à doter l'annamite d'une écriture alphabétique, les *chữ quốc ngữ*, ce qui, dans notre argot cochinchinois, est devenu le *quốc ngữ* tout court. On me permettra ici, d'autant plus que c'est nécessaire pour expliquer un passage du *Nhị độ mai,* de faire remarquer qu'appliquée ainsi exclusivement à la transcription de la langue annamite en caractères romains, cette expression est employée à contre-sens. *Quốc ngữ* signifie langue du royaume, langue nationale, vulgaire, et les mots de *chữ quốc ngữ* désignent également tous les caractères propres à rendre cette langue; mais, dans nos provinces, l'usage en a restreint l'application aux caractères romains, et il n'y a qu'à le suivre.

La transcription faite originairement par des missionnaires portugais présente, au point de vue du français, quelques anomalies, et il eût été bon qu'aux débuts de la conquête on l'eût rectifiée, soit en adoptant une transcription française, comme l'a fait en partie le P. Legrand de la Liraye, soit en se ralliant au système d'alphabet universel que l'on aurait jugé le meilleur. Ce n'est du reste seulement pas pour l'annamite qu'une telle amélioration serait désirable, et la variété des transcriptions des différents dialectes chinois suivant la nationalité des auteurs constitue un des plus graves empêchements à l'étude de la phonétique des langues monosyllabiques.

Tel quel, le système adopté par les missionnaires est suffisant, il peut s'apprendre rapidement, et l'on n'a pas besoin de plus d'une heure d'étude pour savoir théoriquement en quoi cette transcription diffère d'une transcription française; il est maintenant connu d'un assez grand nombre d'Annamites et il restera probablement l'écriture de la langue. Aussi ne peut-on que blâmer certaines tentatives de réforme faites par des personnes d'une compétence au moins douteuse et dont le seul résultat a été de remplacer un système formé d'éléments étrangers, mais en général bien combinés, par des approximations grossières et quelquefois grotesques.

Sans doute, ce système est défectueux, il rend presque inintelligible tout texte contenant des idées élevées, il arrête l'assimilation par la langue annamite des mots nouveaux qui lui sont nécessaires et qu'elle n'a plus de moyen légitime de former, il est en un mot un monstre linguistique. Si nos efforts, cependant, pour initier la race annamite à la civilisation occidentale doivent aboutir un jour, si nous parvenons à créer une classe médiatrice qui ira chercher dans les livres français la connaissance des notions scientifiques, pour la répandre ensuite dans les masses, mon intime conviction est que l'instrument de communication se créera quand même par des voies que nous ne pouvons aujourd'hui que soupçonner, et que la langue annamite, renouvelée dans certains de ses éléments, sera capable de suffire à cette mission nouvelle. S'il faut regretter l'obstacle tout artificiel créé par le système d'écriture que nous avons adopté et par la disparition des études chinoises, l'avantage ici naîtra du mal même, et notre prise de possession de l'avenir ne sera que plus complète et plus féconde par cette élimination absolue de l'élément chinois réactionnaire et stérile.

Dans cette hypothèse, les œuvres de quelque valeur de l'ancienne littérature annamite resteront, ce qu'elles sont du reste aujourd'hui, à peu près inintelligibles pour la nation, et la création d'une littérature nouvelle les condamnera bientôt à l'oubli. Un aperçu rapide de ce qui compose aujourd'hui cette littérature viendra montrer, je pense, que le mal n'est pas assez grand pour motiver de longs regrets.

III.

Une histoire littéraire de l'Annam qui aspirerait à nous faire connaître sous toutes leurs formes les manifestations de la pensée annamite, devrait tenir un grand compte des ouvrages qui ont été écrits en caractères chinois par des indigènes et qui comprennent (pour ne parler que de ceux dont le hasard des recherches a fait tomber entre mes mains quelques échantillons) des ouvrages d'histoire, des romans, des recueils de poésies et de compositions littéraires, de contes fantastiques, etc. Lorsque la paix sera établie partout dans l'Annam et que l'on pourra pénétrer dans des provinces où la guerre civile aura fait peu de ravages et dont les lettrés ne disparaîtront pas

devant nous, comme ils ont fait en Basse-Cochinchine, il sera sans doute possible de faire des collections assez complètes de ces sortes d'ouvrages et de se procurer des renseignements sur la date de leur composition, la vie de leurs auteurs, leur influence littéraire. Dans nos provinces déjà peu favorisées sous le rapport de la culture intellectuelle, la tradition a été rompue d'une manière tellement absolue que l'on ne peut même songer à tenter un tel travail et qu'il faut se contenter de le recommander à ceux que leur bonne fortune mettra dans des conditions plus favorables. Signalons parmi les *desiderata,* auxquels il sera sans doute bientôt facile de satisfaire, la rédaction d'une bibliographie des ouvrages imprimés par ordre des empereurs.

A côté de ces œuvres savantes vit toute une littérature populaire que je n'ai pas davantage la prétention de faire connaître dans son ensemble, mais dont il sera plus facile cependant de donner au moins une idée sommaire.

Si l'on veut se renfermer dans les bornes de la littérature annamite pure, c'est-à-dire de celle qui s'est développée en dehors de l'influence des missionnaires et des Européens, l'on peut dire que, à part les pièces de théâtre, elle ne comprend que des ouvrages en vers. Ces vers se chantent ou plutôt se psalmodient; les indigènes les apprennent par cœur et en récitent à haute voix de longs morceaux dont ils n'ont souvent qu'une intelligence bien imparfaite.

Au Tonquin, l'on a imprimé un grand nombre de ces poèmes en caractères petits et confus, sur du papier de mauvaise qualité. Ce sont les planches d'essai des apprentis graveurs. Ceux que l'on vend en Basse-Cochinchine ont un aspect plus satisfaisant: le format est plus grand, le caractère plus gros et plus distinct, mais ils sont gravés à Canton par des Chinois entièrement ignorants des *chữ nôm* et fourmillent de fautes. Nombre de ces fautes, du reste, sont dues au peu de savoir des réviseurs.

L'on n'imprime guère à l'usage de nos provinces que des poèmes en distiques, romans en vers ou poèmes didactiques; au Tonquin, l'on a publié, outre ces mêmes œuvres, des poésies de toute nature, *phú, vịnh, ngâm, văn tế, thơ*, etc. Je n'entrerai pas ici dans l'étude de ces divers genres littéraires, je me contenterai d'en indiquer les principales règles prosodiques. Les *phú* se composent d'un nombre variable de strophes de deux, quatre, six et même huit vers, dont la mesure varie d'une strophe à l'autre. Le quatrain paraît être la strophe la plus commune. Une même rime se répète dans toute la pièce, au dernier vers de chaque strophe.

Tantôt une strophe se composera de vers d'égale mesure, tantôt alterneront des vers de mesure inégale. Au point de vue de la métrique, les tons se divisent en deux catégories: l'égal *(bình)*, qui comprend le ton égal et le ton grave, et l'inégal *(trắc)*, qui comprend tous les autres. Les syllabes impaires des vers sont libres; sur les syllabes paires, au contraire, les tons doivent alterner d'abord dans chaque vers et ensuite entre les deux vers symétriques, de telle façon que si la seconde syllabe du premier vers est un *trắc*, la seconde syllabe du troisième soit un *bình*. Les mots *pleins* et *vides* doivent se corres-

pondre dans les vers symétriques des deux moitiés de la strophe. Ce sont les règles de la poésie chinoise transportées dans la poésie annamite.

L'on trouvera des *phú* et des *vịnh* dans les publications faites, en 1882, par M. *P. Trương-vĩnh-ký*. Les *ngâm* sont des plaintes, les *văn tế* des lamentations sur les morts. Pour toutes ces pièces, les règles générales de composition sont les mêmes. Il arrivera du reste de rencontrer des poésies désignées par ces noms qui seront écrites en distiques ou en vers mêlés irrégulièrement, et qui ne se distinguent les unes des autres que par la nature du sujet. A ce genre de poésies irrégulières paraissent appartenir les chansons des danseuses du Tonquin. Quant aux *thơ*, ce sont tout simplement des quatrains ou des huitains composés d'après les règles de la métrique chinoise.

Les poèmes annamites un peu longs sont écrits en distiques. Les règles de leur versification sont assez simples : le premier vers du distique a six syllabes, le second huit ; la finale de l'hexasyllabe doit rimer à la fois avec la finale du vers précédent et avec la sixième syllabe du suivant ; il y a le plus souvent un repos après le quatrième pied du vers de huit syllabes. Les tons alternent comme il a été dit plus haut, mais la dernière syllabe doit toujours être sur le ton égal ; c'est aussi le plus souvent le cas de la seconde, comme il est facile de s'en assurer en jetant les yeux sur un de ces poèmes. Il n'existe pas de modèle de ce genre chez les Chinois ; cependant, on pourrait peut-être le retrouver dans certains poèmes populaires chinois qui ont la plus grande analogie avec les nôtres au point de vue du choix des sujets et sont écrits en vers de sept pieds. Dans ces poèmes, la strophe se compose de quatre vers, dont le quatrième rime avec les deux premiers.

Dans les poèmes en distiques, nous trouvons des espèces de petits traités de morale dont M. P. Trương-vĩnh-ký a publié récemment un assez grand nombre en caractères romains : *Devoirs des filles et des femmes, École domestique, une Mère à sa fille, la Bru, Défauts et qualités des filles et des femmes.* L'on trouve aussi dans ce mètre des instructions religieuses, des satires et surtout des distiques détachés, dont il n'a encore été fait aucun recueil et qui, tantôt amoureux, tantôt satiriques, ont une grande importance pour l'étude de la langue et pour celle des mœurs. Les plus étendus de ces ouvrages sont ceux qui sont destinés à raconter des aventures romanesques et qui ont reçu le nom de *truyện*, *récits*. C'est à cette catégorie qu'appartiennent le *Lục vân tiên*, le *Kim vân kiều* et le *Nhị độ mai* lui-même. Ces poèmes sont ordinairement imités plus ou moins ouvertement de quelques romans chinois ; plusieurs cependant peuvent passer pour des œuvres relativement originales et offrent quelque intérêt pour l'étude des mœurs annamites. Par malheur, ce sont les plus médiocres sous le rapport du style. Le *Kim vân kiều truyện*, œuvre d'un lettré instruit, est probablement en ce genre le chef-d'œuvre de la littérature annamite. L'étude va en être notablement facilitée par la traduction que doit en publier sous peu M. Abel des Michels.

Quoique ces ouvrages manquent en général d'originalité et même d'intérêt, ils sont cependant la principale source où l'on devra aller chercher la con-

naissance de la langue annamite. L'on peut, dans la lecture de ces poèmes, monter, par une gradation comme insensible, du style le plus vulgaire à l'élégance la plus raffinée. Dans ces œuvres, la langue est encore pure de toute influence occidentale et ne subit cependant pas constamment le joug du chinois, comme cela arrive trop souvent dans les *phú* et autres poésies du même genre. L'imitation du chinois n'en reste pas moins, à des degrés divers, la règle de tous nos auteurs, et, pour l'annamite comme pour son modèle, il n'y a pas de beau style sans obscurité. Aussi les allusions y tiennent-elles une grande place, et l'on ne peut se flatter de saisir toutes celles qui se trouvent dans ces textes, tant elles viennent quelquefois s'y fondre naturellement.

Ce n'est pas là, à vrai dire, une beauté de style particulière au chinois. Tels de nos poètes du XVIIe siècle ont eu pour préoccupation constante l'imitation des anciens, et, en France comme en Chine, c'est un des signes de reconnaissance du véritable lettré que de savoir retrouver dans l'œuvre nouvelle le mot heureusement ravi à l'œuvre ancienne. Le grand courant de la poésie moderne a un peu emporté toutes ces délicatesses, quoiqu'il ne soit pas rare de pouvoir deviner un souvenir de Ronsard là où nos devanciers auraient pu chercher un écho d'Horace; mais que l'on prenne, pour ne pas remonter plus haut, les œuvres d'André Chénier et l'on trouvera par centaines des exemples de l'imitation des anciens.

Les allusions historiques, mythologiques font aussi partie de toute langue. Ce qu'il y a de particulier dans le chinois, c'est à la fois l'importance qu'il attache à ces allusions et l'obscurité voulue dont il les enveloppe; de sorte qu'une image, mauvaise en français parce qu'elle est tirée par les cheveux, deviendrait, pour cette même raison, excellente dans le chinois.

Je demande pardon à l'un de nos poètes les plus goûtés de prendre dans son œuvre quelques vers qui ne sont pas de ses meilleurs, mais qui ont l'avantage de donner une idée exacte d'une figure chinoise :

> J'ai deux tentations, fortes également :
> Le duvet de la rose et le crin du cilice,
> *Une rose du moins qui jamais ne se plisse*,
> Un cilice qui morde opiniâtrément.

Pour comprendre le troisième vers, il faut se rappeler l'histoire du Sybarite; l'idée est exprimée d'une manière peu naturelle, mais c'est pour cette raison précisément que tout lettré s'enorgueillirait de la comprendre et de l'expliquer. Ce sont là des beautés qui ne sauraient convenir à nos habitudes d'esprit.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte qu'un texte annamite ne peut s'expliquer que par une référence constante au chinois. L'on peut, en recourant aux lettrés indigènes, retrouver assez facilement dans les dictionnaires *ad hoc* le plus grand nombre des allusions et des figures du texte; je les ai, autant qu'il m'a été possible, expliquées dans les notes. Je signalerai dans le lexique les expressions de la langue qui sont calquées sur le chinois.

[illegible] dans ce travail aride, [illegible] entièrement échappé aux [illegible] qui se rencontrent à chaque pas. Mon but a été [illegible] personnes qui ont le désir de pousser l'étude de la langue annamite plus loin qu'on ne le fait d'ordinaire. J'ai voulu, par une traduction en français qui ne fût pas un mot à mot inintelligible, permettre à l'étudiant de pénétrer dans la pensée de l'auteur. Avec le lexique il pourra faire le mot à mot pour son compte. Sans parler des idiotismes tonquinois qui [illegible] plus d'une fois arrêté, les difficultés à vaincre étaient nombreuses. Il n'y a pas encore de dictionnaire annamite français qui permette la lecture d'un texte un peu difficile. Les lettrés indigènes ne sont pas habitués à serrer de près le sens d'un mot ou d'une phrase; et, même quand ils comprennent bien, ce qui n'est pas toujours le cas, ils sont généralement incapables d'expliquer ce qu'ils comprennent. Au moment où cette traduction a été faite, aucun texte annamite de quelque importance n'avait encore été mis en français, et je n'ai pu profiter de la traduction du [illegible], publiée l'an dernier par M. Abel [illegible] incomplète. L'étudiant qui [illegible] la traduction, les notes et le lexique de ce poème, [illegible]

TABLE

DES AUTEURS CITÉS.

Biot. — *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine et de la corporation des lettrés, depuis les anciens temps jusqu'à nos jours.* Deux parties en 1 vol. in-8°. Paris, Duprat, 1845, 1847.

Cordier. — *Bibliotheca sinica. — Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois.* 2 vol. gr. in-8°. Leroux.

Davis (John). — *The sorrows of Han.*

Des Michels (Abel). — *Lục vân tiên ca diễn,* texte en caractères figuratifs, transcription en caractères latins et traduction. 1 vol. in-8°. Leroux, 1883.

Mémoire sur la nature et les origines de la langue annamite.

Edkins. — *Introduction to the study of the Chinese characters.* 1 vol. in-8°. Londres, Trübner, 1876.

Eitel. — *A Chinese dictionary in the Cantonese dialect.* 1 vol. in-8°. Londres, Trübner, 1877.

Grosier. — *De la Chine,* ou description générale de cet empire rédigée d'après les mémoires de la Mission de Pékin, (troisième édition). 6 vol. in-8°. Paris, Bertrand, 1818.

Hervey de Saint-Denys (marquis d'). — *Poésies de l'époque des Thang,* traduites du chinois pour la première fois, avec une *Étude sur l'art poétique en Chine.* 1 vol. in-8°. Paris, Amyot, 1862.

Janneau. — *Lục vân tiên,* poème populaire annamite, transcrit pour la première fois en caractères latins d'après les textes en caractères démotiques, avec de nombreuses notes explicatives (2e édition). Br. in-8°. Paris, Challamel, 1873.

Essai sur l'origine de la langue annamite. — *Bulletin de la Société des études indo-chinoises de Saigon.* I, 187. 1884.

JULIEN (Stanislas). — *Syntaxe nouvelle de la langue chinoise.* 2 vol. in-8°. Paris, Maisonneuve, 1869, 1870. Au second volume se trouve un *Dictionnaire des expressions les plus remarquables du roman* Yu kiao li.

Les deux jeunes Filles lettrées, roman chinois (2e édition). 2 vol. in-18. Didier, 1864.

Les deux Cousines, roman chinois (2e édition). 2 vol. in-18. Didier, 1864.

Si siang ki, histoire du pavillon d'Occident. 1 vol. in-8°, collection de l'*Atsume Gusa.*

LANDES. — *Notes sur les mœurs et les superstitions populaires des Annamites:* Mariages. *(Excursions et Reconnaissances,* t. V, p. 580.)

LONGFELLOW. — *The Golden legend.*

LURO. — *Le pays d'Annam,* étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites, 1 vol. in-8°. Paris, Leroux, 1878.

MAYERS (W.-F.). — *The Chinese reader's manual.* 1 vol. in-8°. Londres, Trübner, 1874.

MORRISON. — *Dictionary of the Chinese language in three parts.* 5 vol. in-4°. Macao, 1815. — Article HIO, vol. 1, part. I, 746-785.

PARKER. — *Comparative Chinese family law.* Br. in-8°. Hong-kong, 1879. (Extrait de la *China Review, VIII.*)

PAUTHIER. — *Chine.* 1 vol. in-8°. Paris, Didot.

PAVIE (Th.). — *Choix de contes et nouvelles traduites du chinois.* 1 vol. in-8°. Paris, Duprat, 1839.

PIRY. — *Ehr tou meï* ou *les Pruniers merveilleux,* roman chinois. 2 vol. in-18. Paris, Dentu, 1880.

SAINT-CYRAN. — *Question royale et sa décision.*

SAINTE-BEUVE. — *Port-Royal.* 7 vol. in-18. Hachette, 1867.

THEUREL. — *Dictionarium anamitico-latinum ex opere ill. et rev. Tabert constans, necnon ab ill. et rev. J. S. Theurel episc. Agathensi et vicario apost. Tunquini occidentalis recognitum et notabiliter adauctum.* 1 vol. gr. in-8°, XXX, 566 et 72 pp. — Ninh phú. Imp. de la Mission du Tonkin occidental, 1877.

WELLS WILLIAMS. — *A description and translation of a shau ping or longevity screen.* — *Chinese repository*, XIII, 535-537.

ZOTTOLI. — *Cursus litteraturæ sinicæ.* In-8°. Shangai, imp. de la Mission catholique. — Cinq volumes ont paru depuis 1879. On trouve dans le tome IV, sous le titre d'*Allusiones litterariæ,* un petit dictionnaire de rhétorique, d'histoire et de mythologie, classé par catégories, à la manière chinoise.

AUTEURS ANNAMITES ET CHINOIS.

ĐÔNG CHÂU LIỆT QUẤC. — *Histoire des royaumes du temps des Châu orientaux,* récit classé parmi les romans, mais qui a toutes les allures de l'histoire.

ĐƯỜNG THI HIỆP TUYỂN TƯỜNG GIẢI. — *Recueil de poésies du temps des Đường,* avec commentaire.

KIM CỔ KỲ QUANG. — *Recueil de nouvelles.*

KIM VÂN KIỀU TRUYỆN. — Poème annamite, de NGUYỄN DU, édité par *M. P. Trương vĩnh ký.* 1 vol. in-18. Saigon, imp. nat., 1875.

KHƯƠNG HI TỰ ĐIỂN. — *Dictionnaire* de Khang hi.

KINH. — *Les cinq Kinh* (Annales, Livre des vers, Livre des transformations, Livre des rites, le Printemps et l'Automne).

LỤC VÂN TIÊN TRUYỆN. — Poème annamite, de ĐĨNH CHIẾU. Voir JANNEAU, A. DES MICHELS.

QUẢNG SỰ LOẠI PHÚ. — *Dictionnaire d'allusions littéraires en 40 chapitres.*

TÂN TĂNG ẤU HỌC CỔ SỰ TẦM NGUYÊN. — *Dictionnaire d'allusions littéraires en 10 chapitres,* formant quatre fascicules. A été cité sous le titre de *Ấu học.*

TÂN TĂNG ẤU HỌC CỔ SỰ QUỲNH LÂM. — Le même ouvrage, avec quelques additions et un commentaire moins étendu, en 5 chapitres et 2 fascicules.

THIÊN HƯƠNG TỤNG VỊNH. — *Recueil de poésies sur les femmes célèbres,* par le quan án *Nhạn* (manuscrit).

THẾU NHAM PHÚ THẢO. — *Recueil de poésies* par *Hạ tư diễn*, 4 fascicules.

THIẾU VI THÔNG GIÁM. — *Abrégé de l'histoire de Tư mã quang.*

TỨ THƠ. — *Les Quatre livres.*

TƯỜNG ĐÍNH CỔ VĂN BÌNH CHÚ. — *Recueil de morceaux choisis de divers auteurs,* avec un commentaire, en 10 chapitres.

LES PRUNIERS REFLEURIS.

Immense est la profondeur du Ciel, maître de la vie (1), qui, dispensant l'heur et le malheur (2), donne le mouvement au cours des choses. Dans tous les siècles, considérez les bons et les méchants, vous verrez l'ordre des rétributions et vous connaîtrez la main puissante du Ciel. Les vicissitudes de la fortune sont toujours imminentes; que les circonstances présentes ne vous fassent jamais douter (de la justice) du Ciel (3). Quand a-t-il été injuste pour les fidèles et les purs? S'ils sont (aujourd'hui) la victime de quelque infortune, il leur réserve (pour demain) quelque bonheur. Leur mémoire se perpétuera mille siècles, les livres la donneront en exemple, (leur louange) sera gravée sur les stèles. Mais les méchants, combien d'heures (4) jouiront-ils de l'accomplissement de leurs désirs? Ils ne se soustrairont pas à la vue des génies (5), les filets du Ciel ne les laisseront point échapper (6). En un moment s'évanouit leur puissance, (fugitive) comme l'étincelle, (changeante) comme les formes des nuages.

---

1. *Hóa nhi.* — *Hóa* désigne la puissance de transformation qui opère sur la nature et le monde. Personnifiée dans le ciel comme le montre le mot *trùng*, étages d'un palais, étages du ciel. Le sens est que les desseins de la Providence sont profonds.
2. *Phước tội.* — *Tội* est la faute et le châtiment qui la suit. Il ne faut pas oublier que, dans les idées bouddhistes, le bonheur et le malheur de la vie présente sont la conséquence des mérites ou des démérites des existences antérieures.
3. *Cao xanh.* — Littéralement : le haut et bleu, le ciel.
4. *Bấy hơi.* — Littéralement : combien de respirations? Cf. *Hơi ho, aliquantulum*, Th.
5. *Mắt thần.* — Les Annamites pensent que deux génies, posés l'un sur notre épaule droite, l'autre sur la gauche, sont les témoins de nos actions.
6. *Lưới trời.* — Expression chinoise. Les filets du ciel sont vastes et, quoique leurs mailles soient larges, ils ne laissent rien échapper.

... dans la ...

... Nous observ...

... espèce ...

... quelque rap...

... traduction en ...

... moins subtile.

... le titre du ...

... palais.

... de luxe) carrée.

... parties du corps.

étaient d'une nature divine (17). Il était fiancé à une fille de la famille *Hầu,* mais comme son père depuis longtemps remplissait ses fonctions hors de son pays (18), le présent des cigognes (19) n'avait pas encore été fait et l'on avait seulement échangé les horoscopes des fiancés.

9 *Mai công* était *huyện* (20) de *Lịch thành* (21). Il était un éclatant exemple de fidélité (22), un fonctionnaire d'une intégrité absolue (23). Les affaires de sa charge lui laissaient un constant loisir (24); son âme était droite comme le vol de la flèche, son cœur avait la limpidité de l'eau.

---

17. — Littéralement : les ressorts de son cœur venaient d'un don céleste.

18. *Ngoại lị.* — En règle générale, les fonctionnaires ne sont pas admis à exercer leurs fonctions dans leur patrie. On ne se départ de ce principe que pour des raisons graves, de piété filiale par exemple.

19. *Lễ nhạn.* — D'après le Ấu học (livre III, section du mariage, page 20), le *lễ nhạn* serait le premier rite du mariage, plus ordinairement appelé *nạp thể.* ZOTTOLI *(Allusiones litterariæ,* section 19) l'identifie avec le quatrième rite, *nạp tệ.* On pourrait croire que l'auteur de notre poème fait de même, car il le fait précéder de l'échange des horoscopes, *thiếp canh.* Celui-ci est le troisième rite, *nạp kiết* ou *tống thiếp,* où les deux familles se communiquent les dates de la naissance des jeunes gens (année, jour, mois, heure), afin que l'on puisse conjecturer si le mariage sera heureux.

20. *Huyện.* — Les provinces *(tỉnh)* sont divisées en *phủ* et ceux-ci en *huyện.* Le *tri huyện* ou, comme nous l'appelons en Cochinchine, le *huyện* était chargé des fonctions administratives et judiciaires dans l'étendue de l'arrondissement. (Voir LURO, *le Pays d'Annam,* pages 121 et suivantes.) Le huyện dont il s'agit ici a certainement un rôle beaucoup plus important.

21. *Lịch thành.*— *Huyện* du phủ de *Tế nam,* dans la province de *Sơn đông.*

22. *Gương trung.* — La fidélité du sujet envers l'empereur est l'un des trois devoirs principaux ; elle ne comprend pas seulement le dévouement personnel, mais encore et essentiellement l'accomplissement exact de tous les devoirs inhérents à la fonction occupée.

23. *Túi thanh nhẹ bổng.* — Sa poche pure était légère comme l'herbe *bổng,* c'est-à-dire qu'il ne s'enrichissait pas de concussions comme *Lư khi,* dont la poche avide amassait des richesses serrées comme un entassement de rochers.

24. *Cầm đường.*— Littéralement : la maison du *cầm,* espèce de lyre. Désigne la demeure et les bureaux d'un huyện. Un disciple de Confucius, *Mật*

33 Depuis longtemps (était au pouvoir) le premier ministre *Lư khi* (25), qui, comblé d'honneurs et de puissance, n'était cependant qu'une âme vile; son avidité (26) entassait les richesses, il favorisait les pervers, haïssait les hommes justes et capables.

37 *Mai công* administra longtemps en province, soutenu par la protection de ses condisciples (27). A la cour, ceux-ci le soutenaient de tout leur pouvoir. L'un d'eux remplissait les fonctions de chef du bureau des thiêm sự (28), un autre celles de président du ministère de l'intérieur; un s'appelait *Đáng tấn,* un

---

tử tiện, qui remplissait les fonctions de huyện, passait son temps à jouer de la lyre et son huyện jouissait de l'ordre le plus parfait. *Vu mã tử kỳ,* autre disciple de Confucius, lui succéda; il sortait à la lueur des étoiles, rentrait à la lueur des étoiles, agissait sans repos et faisait tout par lui-même. Le huyện jouissait également de l'ordre le plus parfait. Il dit à son prédécesseur : « Vous jouiez toujours de la lyre et votre district marchait très bien. Je ne vous voyais prendre aucune peine. » L'autre répondit : « Moi, j'employais les autres; vous, vous faites tout par vous-même; qui sait employer les autres a du loisir, qui fait tout par lui-même a de la peine. » — « Mon système ne vaut pas le vôtre, répondit *Vu mã tử kỳ.* (Ấu học, section *Thiên văn,* page 8.) — *Mai công* imitait *Mật tử tiện* et, grâce à l'organisation parfaite de son huyện, avait des loisirs. Il faut ajouter que, dans les idées annamites, l'influence morale d'un bon administrateur doit être telle que, dans son ressort, il n'y ait plus de procès, etc.

25. *Lư khi.* — *Lư khi* est un personnage historique, mais son introduction comme premier ministre au temps de l'empereur *Túc tông* paraît un anachronisme. Ce serait sous *Đức tông*, deuxième successeur de *Túc tông*, qu'il aurait exercé sa funeste influence de 780 à 785. Du reste, l'imitateur annamite n'a fait en ceci que copier son original. M. Piry a réuni dans sa préface (page XIII) quelques détails historiques relatifs à ce personnage.

26. *Túi tham.* — Voir note 23.

27. *Đồng niên.* — Désigne les lettrés qui ont passé leurs examens en même temps.

28. *Thiêm sự.* — Corps d'inspecteurs chargés autrefois de diriger les études de l'héritier présomptif de l'empire. (Piry, tome I, pages 4 et 5, notes.) — Il y a ici beaucoup de confusion dans notre texte. D'après l'original chinois, les amis de *Mai công* sont au nombre de quatre : *Trần đông sơ*, président du ministère de l'intérieur *(Lại bộ thượng thơ); Phùng lạc thiên*, vice-président de la chambre des censeurs *(Đô sát*

autre *Đông sơ;* l'un d'eux était président de la chambre des censeurs, un autre président de l'académie des *Hàn lâm* (29). Dix ans, de la capitale, ces fidèles amis protégèrent, soutinrent *Mai công,* et les pervers ne purent l'atteindre.

45 Un jour, les affaires du huyện expédiées, *Mai công* rentra dans ses appartements. Il dit à sa femme : « Je suis un fonctionnaire fidèle, dévoué à l'État et au peuple (30). Celui qui s'attache aux factions (31), courbant l'échine, pliant les genoux, se déshonore à jamais. A quoi bon importuner (les grands)? Si nous ne pouvons vivre à la cour (32), les champs ne nous restent-ils pas? Notre fils est jeune; il appartient à une famille qui a brillé dans les examens et les emplois; c'est en observant la fidélité à l'empereur qu'il se montrera un fils pieux, digne continuateur d'une race illustre. »

---

viên), tả đô ngự sự; Đảng tấn, président de l'académie, *(Đại học sĩ); Lư phước tê,* chef du bureau des *Thiêm sự.*

Le texte annamite ne donne le nom que de deux de ces amis : *Đảng tấn* et *Trần đông sơ;* il en a désigné auparavant deux autres par leurs fonctions, mais un de ces emplois est celui de *Trần đông sơ,* qui se trouve en réalité nommé deux fois et *Phùng lạc thiên* omis. Il figure cependant dans la suite du poème, tandis qu'il n'y est fait aucune mention de *Lư phước tê.*

29. *Hàn lâm (Han lin).* — Académie chinoise dont la fondation est attribuée à *Huyền tông* (713-756). Ses membres ont pour mission de rédiger les documents officiels qui concernent la littérature et l'histoire, de préparer ou réviser des éditions de livres classiques, etc. Ils peuvent en outre être pourvus des grandes charges de l'État. (Voir PAUTHIER, *Chine,* tome I, page 308, tome II, page 269.)

30. *Mới là.* — (La fidélité) qui consiste en...

31. *Người ta.* — Les individus, les factions, par opposition à *dân* et *nước* dans le vers précédent.

Uốn lưng est une allusion à l'histoire de *Đào uyên minh,* lettré célèbre par sa répugnance pour les emplois. Ayant été pourvu d'une magistrature, il donna sa démission au bout de 80 jours, à l'arrivée d'un fonctionnaire d'un rang supérieur, disant que ce n'était pas la peine de courber l'échine pour cinq mesures de riz par mois. (MAYERS, I, 715.)

32. *Lang miếu.* — Signifie la cour et les talents propres à se distinguer dans l'administration; la cour est l'ensemble des hauts fonctionnaires qui occupent des charges publiques auprès du souverain.

57 Ce n'étaient, dans l'appartement intérieur (33), que joyeuses causeries, quand tout à coup, dans la salle de réception, se présentèrent deux messagers. *Mai công* recevait sa nomination à un grade supérieur; l'édit impérial est pareil aux nuages qui s'assemblent, les faveurs impériales pareilles aux pluies fertilisantes du printemps. Il était promu à l'une des grandes charges de la cour (34), il était élevé au rang de moniteur impérial près le ministère de l'intérieur (35).

62 Ces nouvelles surexcitèrent son cœur fidèle. Certes! cette fois, la destruction des pervers était résolue (dans son cœur). Il ordonna de préparer un festin de réjouissance pour mettre ensuite ordre à ses affaires et fixer le jour du départ. Après avoir épuisé deux fois la coupe parfumée (36), il fit venir son fils et sa femme et leur dit : « Depuis que je suis employé en province, ce cœur est plein de haine contre les coupables au pouvoir. Maintenant que me voici élevé au rang de moniteur impérial, je veux agir hardiment contre eux. Les résultats de cette lutte sont incertains (37) : qui sait si nous nous reverrons jamais? Vous, ne vous attachez pas à mes pas, pensez à revenir dans notre pays. A la campagne, vous vous amuserez à la vie rustique et notre fils étudiera mieux, voilà ce qu'il faut. Si vous recevez de mauvaises nouvelles (38), songez tout de suite à

---

33. *Nội đường, Sảnh ngoài.* — On retrouvera souvent l'emploi de ces mots : *nội* ou *trong* et *ngoài*, pour désigner la partie de la maison réservée à ses habitants et celle où on reçoit les étrangers.

34. *Dự bực quan thần.* — Littéralement : il entre au nombre des mandarins portant le *thân*. Le *thân* est une ceinture chargée d'ornements variant suivant le rang de celui qui la porte.

35. *Lại khoa cấp sự.* — Inspecteurs chargés par l'empereur d'exercer un contrôle sur les six ministères d'État.

36. *Chén cúc.* — On appelle *rượu cúc* du vin où l'on a fait infuser des fleurs de chrysanthème.

37. *Bấy giờ một dở một hay.* — Littéralement : alors (dans cette lutte), il y aura un inhabile et un habile (un vainqueur et un vaincu).

38. *Giải kiết.* — Cette expression, qui pourrait être rendue par « ma délivrance ou mon implication (dans des maux, des accusations, des périls) », paraît avoir exclusivement ce dernier sens.

chercher un refuge, attendez que la face des choses ait changé et réglez alors nos comptes avec nos ennemis. Si l'empereur rend justice à la droiture de mes sentiments, cette bande de renards, cette troupe de lièvres sera balayée en un jour. Alors nous serons illustres et mes messagers iront vous chercher pour vous amener à la capitale. »

87 Les amis qui venaient le féliciter remplissaient la maison; *Mai công* était tout occupé à les recevoir, leur offrir du vin, à échanger avec eux les compliments de bienvenue (39). Sa femme, cependant, était saisie d'appréhension et de tristesse; elle dit à son fils de venir s'entretenir avec elle de leurs craintes. « Vous avez entendu, dit-elle, les paroles de votre père? Le voilà résolu à se mesurer avec les pervers; entre une troupe de passereaux et un seul *Phụng* (40) le résultat d'une lutte est incertain. Voici un souci qui peut, dans l'avenir, s'accroître immensément. » Son fils lui répondit : « C'est là le devoir d'un sujet; ne vous inquiétez pas d'avance, ma mère (41). Quand le Ciel a des yeux, que pourrions-nous craindre? Conservons intacte notre fidélité à nos devoirs et qu'importent alors les choses du monde, prospérité ou détresse, succès ou ruine? »

---

39. *Hàn ôn.* — (Le froid et le chaud.) Demander des nouvelles de la santé de...; compliments.

40. *Phụng.* — Oiseau fabuleux, le second des quatre animaux merveilleux. Son apparition est un signe de bon gouvernement actuel ou futur. D'après le SƠN HẢI KINH, le *Phụng* et le *Hoàng*, sa femelle, habitent la montagne *Đơn huyệt*. Ses plumes sont de cinq couleurs; il a le bec du faisan, l'œil de l'homme, le cou du serpent, la gorge de l'hirondelle, le dos de la tortue, la queue du poisson. Son chant contient les cinq notes musicales. Il est haut de six pieds chinois, ne se pose que sur l'arbre *ngô đồng*, ne mange que des graines de bambou, ne boit que de l'eau d'une source pure. Quand il paraît en quelque endroit, tous les oiseaux du pays se mettent à sa suite; c'est pourquoi il est appelé le roi des oiseaux. (ẤU HỌC, *Quyển* VI, page 11, section *Cầm thú.*) — Il est ordinairement représenté, malgré la description qui précède, comme un composé du paon et du faisan, paré d'éclatantes couleurs. L'union conjugale est symbolisée par le couple inséparable du *Phụng* et du *Hoàng*. (Cf. MAYERS, I, 134.)

41. *Nhà huyên.* — Traduction du chinois *Huyên đường.* Cette expression désigne la mère. Le *Huyên* est l'*Hemerocallis graminea*. On lui donne

101 *Mai công* ayant fini de recevoir ses hôtes, rentrait dans ses appartements et entendit les paroles de son fils. Se caressant la barbe, riant (avec satisfaction), il recula un peu en se disant : « Voici, certes, un fils digne de nous; cet enfant connaît le devoir des sujets; ses paroles me montrent qu'il sera l'héritier de nos vertus (42). Le père est un tigre, le fils un *lân* (43). Comme son caractère est pareil au mien! »

---

les noms de *lộc thông*, oignons de cerf, et de *vong ưu thảo*, plante qui fait oublier les chagrins. Le Bác vật chí dit : « Si l'on mange de l'hémérocalle, l'on sera plein de joie et l'on oubliera ses peines; c'est pourquoi on l'a appelée *Vong ưu thảo*, la plante qui fait oublier les chagrins. » Si une femme enceinte porte de ces fleurs à la ceinture, elle aura un garçon; aussi appelle-t-on cette fleur *nghi nam* (tu auras un fils). C'est à cause de cela que l'on donne à la mère le nom de *Huyên đường*. (Ấu học cổ sự quỳnh lâm, section *Phụ tử*, page 1.)

Le père est désigné par une expression analogue, *Thung đình*; le *Thung* serait le frêne. (Stanislas Julien : *Locutions les plus remarquables du roman* Yu kiao li, s. v.) D'après *Trang tử*, il se trouve dans les montagnes un arbre de huit mille ans. L'on donne à son père le nom de *Thung đình* parce que l'on désire qu'il jouisse d'une pareille longévité. (Ấu học, *loc. cit.*)

42. Littéralement : qu'il sera un miroir (exemple) de fidélité, je prends cette parole pour le supposer.

43. *Hổ phụ lân nhi.* — Le père est un tigre, le fils un *lân*, c'est-à-dire le fils est digne du père. — D'après les astrologues, le tigre doit son origine à une incarnation de l'étoile 搖, l'une de celles qui forment la Grande Ourse. C'est le roi des animaux des forêts. Il a sept pieds de long, parce que ce nombre représente le principe mâle, et pour la même raison la tigresse porte sept mois. Il vit mille ans et, à l'âge de cinq cents ans, change de couleur et devient blanc. (Mayers, I, 182.) — Pendant la nuit, il quitte un de ses yeux; si à ce moment un chasseur lui décoche une flèche, l'œil entre en terre et se transforme en une pierre blanche dont on compose un remède contre les frayeurs des petits enfants. — Un nommé *Lý công* fut transformé en tigre, c'est pourquoi le tigre est appelé *Lý nhi*, et il aime à être appelé de ce nom. Quand il dévore une proie, il s'arrête quand il arrive à l'oreille (nhi).

Le *lân* est le plus grand des 360 animaux couverts de poil; l'un des quatre animaux merveilleux. Le mâle est appelé *kỳ*, la femelle *lân*. Il a le corps du cerf, la queue du bœuf, les jambes du cheval, le sabot rond. Son corps est de cinq couleurs, le dessous du ventre jaune; il a une seule corne recouverte de chair à son extrémité; il ne mange rien qui

109 Il fit ensuite venir ses employés et leur adressa publiquement ses exhortations. « Veiller sur soi-même, dit-il, et se perfectionner est le devoir de l'homme. Dans l'exercice de vos fonctions, l'humanité doit être votre principe. Laissez à la postérité un nom sans tache. Fallût-il (pour cela) ne boire que de l'eau, ne manger que des herbes, supportez-le sans plainte. En matière de justice, il faut une exactitude scrupuleuse ; il est toujours injuste envers quelqu'un d'aggraver ou d'atténuer (44). Ne changez pas le blanc en noir. Si vous opprimez le peuple, si vous trompez vos chefs, cela tournera mal pour vous. Soyez pieux et fidèles ; faites ainsi en sorte de n'avoir pas à rougir devant le Ciel et la Terre (45). Comme votre maître, il était de mon devoir de vous adresser ces recommandations au moment des adieux. Maintenant, tous mes pas vont m'éloigner de vous ; vous conformer ou non à mes conseils sera votre affaire. » Quand il eut cessé de parler, tous inclinèrent la tête : « Nous obéirons à vos instructions, dirent-ils, et désormais les porterons gravées dans nos cœurs. »

127 Le repas servi, le fils se mit à table avec ses parents (46). Sans bruit, ils se versaient de nombreuses tasses d'écaille ; ils ne

---

ait vie, ne foule pas l'herbe encore verte ni les insectes. Il va seul, ne tombe pas dans les pièges ou les filets et n'apparaît que sous les bons gouvernements. — L'apparition de l'un de ces animaux fut regardée par Confucius comme un présage de sa mort. (ẤU HỌC, *Quyển VI*, page 11, section *Cầm thú.)*

44. *Quan hoài.* — Considérer toutes les circonstances. — *Một câu nặng nhẹ*, une phrase qui aggrave ou atténue. Il ne s'agit pas ici de la justice proprement dite dont le soin incombe au juge, mais de la rédaction qui est l'œuvre de l'employé inférieur, du greffier qui, par une altération dans les pièces, pourrait amener la révision du procès. — *Đoi trắng thay đen,* blanchir un accusé ou le noircir, suivant le cas. *Trong tay đã sẵn đồng tiền. — Dầu lòng đổi trắng thay đen khó gì?* (KIM VÂN KIỀU, 689.) — Une fois l'argent en main, quelle difficulté y avait-il à changer à sa guise le noir et le blanc ?

45. *Cao dày.* — Le haut et l'épais, le ciel et la terre.

46. La cuisine, ou, le cuisinier ayant servi le vin, le fils s'asseoit avec ses parents. On sait que les Annamites ne mangent pas assis devant une table plus élevée, mais assis sur un lit où l'on dépose un plateau portant le repas.

tarissaient pas de discours sur eux-mêmes (47) et sur leur séparation. Le père s'inquiétait sur leur retour dans leur pays; eux, en gémissant, l'exhortaient à se garder des dangers de son lointain voyage; ils lui recommandaient la prudence dans son accusation; lui, exhortait son fils à travailler sans relâche. Tous avaient l'esprit occupé de leur séparation prochaine; ils vidaient les verres d'un air joyeux (48), mais, intérieurement, ils étaient accablés de douleur. La mère dit : « Dans votre voyage à la capitale, de combien de domestiques vous ferez-vous accompagner? » *Mai công* répondit : « A quoi bon un grand nombre de gens? Le seul *Mai bạch,* notre parent, suffira; il sera le compagnon d'une longue route, le serviteur des jours de vent et de pluie (49). »

143 Comme ils étaient à causer, il s'éleva près d'eux un murmure de voix (50). *Mai công* alla voir ce que c'était (51) et trouva la cour pleine de monde. « Nous, lui dirent-ils, gens rustiques

---

47. *Trân trọng.* — Expression très forte et qu'il est difficile de traduire. Elle signifie mot à mot : estimer précieux et important, et s'applique à tous ces discours par lesquels on s'intéresse à la santé, aux affaires de quelqu'un, et dont les quatre vers suivants donnent des exemples.

48. *Đầy vơi chén.* — Je mets : vider les verres, pour rendre l'idée compréhensible par un équivalent. En réalité, ce serait manquer aux convenances que de vider son verre avant le moment du départ ou la fin du repas. On boit à petits coups, et de temps en temps le maître de la maison remplit le verre. Aussi, dans les récits de repas se sert-on toujours de l'expression *đầy vơi*, remplir et désemplir en partie. — De plus, les Annamites qui boivent de l'eau-de-vie de riz, et non pas du vin, se servent de tasses de faible contenance et non de verres. On a vu au vers 129 des *Chén môi,* tasses d'écaille de tortue.

49. *Gọi là.* — Idiotisme très commun qui sert le plus souvent à amener une phrase toute faite, une citation. C'est... c'est ce que l'on appelle... (voir le vers 122). *Gió mưa.* — Le vent et la pluie symbolisent les obstacles de toute sorte et particulièrement les incommodités d'un voyage.

50. Cette forme interrogative est très usitée et n'a d'autre sens que celui de l'affirmation. On aurait pu traduire littéralement : quel bruit de voix s'élève ? mais il y aurait une nuance de surprise qui n'existe plus dans l'annamite.

51. Littéralement : sur la pointe de ses souliers, il remue (fait tourner) son corps.

(52), nous demandons à vous exprimer nos sentiments, à vous adresser quelques paroles. Depuis que vous avez pris l'administration de ce district, vous avez été pour nous une étoile propice (53), vous avez été le dieu vivant du peuple (54). De toutes les prévarications des employés, de tous les sentiments du peuple, rien ne saurait échapper à vos lumières (55). Nous vous regardons comme un père (56); en votre honneur, nous chantons l'ode des doubles épis de blé (57), la chanson du sorbier doux (58). Voici plus de dix ans (59) que, pareils à la pluie fertili-

---

52. *Dân dã chúng tôi.* — Nous, campagnards rustiques, grossiers. C'est un de ces pronoms par lequel la personne qui parle se désigne en s'abaissant. Il n'y a pas toujours lieu d'en tenir compte, parce que c'est une affaire de pure forme. Ainsi, *tôi* et peut-être *nó* ont le sens d'esclave, de serviteur, ce qui n'empêche pas de les rendre par moi, je, il, et, en réalité, ils n'ont plus d'autre sens.

53. *Một đường sao phước (Totius viæ faustum sidus).* Au temps des *Tống*, 420-477 de notre ère, *Tiên vu tứ thuấn* fut commis au gouvernement d'une province ruinée. Son mérite le rendait digne de plus hauts emplois, mais s'il n'avait pas été chargé de celui-là, la province n'aurait pu se relever; le ministre *Tư mã quang*, en le maintenant dans cette mission, le compara à une étoile propice. (ÂU HỌC, *Quyển II*, page 13, section *Văn thần.)*

54. *Muôn nhà Phật sanh (Omnium familiarum vivus Buddha).* — Cette expression désigne le ministre *Tư mã quang*, si universellement estimé de l'empereur et du peuple que, de son vivant, l'empereur plaça sa tablette dans son palais et le peuple dans ses demeures. *(Idem, ibidem.)*

55. (Sous) votre torche éclatante, pas un atome n'oserait être obscur.

56. Littéralement : le père et la mère.

57. *Ca mạch tuệ.* — *Trương kham*, du temps des *Hán* postérieurs, gouverna le pays de *Ngư dương*. Sous son gouvernement, les *Hung nô* n'osaient pas faire d'incursions dans le pays, aussi l'agriculture prospéra-t-elle au plus haut point. Les gens du pays firent en son honneur une chanson où il était dit que les mûriers n'avaient plus de petites branches (infertiles) et que les tiges de blé portaient deux épis. *Tuệ* se lit aussi *toại.* (ÂU HỌC, *Quyển II*, page 13, section *Văn thần.)*

58. *Cam đường.* — C'était un arbre sous lequel se reposait *Thiêu bá*, gouverneur du temps de l'empereur *Võ*. Il fut respecté en mémoire de lui. (LIVRE DES VERS, section I, ode 16.)

59. *Điểm tay.* — Compter sur les phalanges des doigts, en partant de l'articulation de la phalange inférieure de l'annulaire de la main gauche

sante du printemps, les bienfaits de votre administration se répandent sur le *Lịch thành*. Maintenant (60), vous allez à la capitale remplir un emploi supérieur, heureux (de voir s'accomplir les promesses symboliques) de l'arc et des flèches (61), paré de la ceinture et du bonnet (62). Lorsque, d'un pas léger, vous devez fouler les bleus nuages (63), le citronnier épineux pourrait-il espérer d'arrêter le *Loan* et le *Hoàng* (64)? Nous

---

et en revenant par l'index et l'extrémité de la phalange supérieure des trois autres doigts à l'articulation inférieure du petit doigt. Cela donne douze stations sur lesquelles on compte spécialement les années. Les *thầy bói* ou devins affectent cette manière de supputer.

60. *Vưng*. — Obéissant (à un ordre, à l'édit impérial).

61. *Thoả lòng hồ thỉ*.— Le sens propre est : satisfaisant, accomplissant les suprêmes désirs, le but de ceux pour qui on pend l'arc et les flèches, c'est-à-dire atteignant au plus haut point d'une destinée d'homme. — Le jour de la naissance d'un garçon est appelé le jour heureux où l'on suspend l'arc; celui de la naissance d'une fille, le beau jour où l'on suspend le mouchoir. Le livre des rites dit : « Prenez un arc de mûrier, des flèches de *bồng* et tirez-les vers les quatre points cardinaux pour que votre fils ait un grand avenir », et, au chapitre *Nội tạc :* « A la naissance d'un garçon, on place un arc à la gauche de la porte; à la naissance d'une fille, un mouchoir à la droite. » (Au học, section *Thọ đáng.)*

62. *Đai cân*. — Voir vers 61, note 34.

63. *Bước thanh vân*. — Se dit de ceux qui obtiennent des hautes fonctions.

64. *Loan hoàng*. — Le *loan* est un oiseau fabuleux qui habite la montagne *Nữ sàng*. Quand il est adulte, son corps est couvert de plumes de cinq couleurs. Il ne se montre qu'aux époques de bon gouvernement et de paix générale. La femelle est nommée *Hoà*. (Eitel : *Cant. dict. s. lun.)*

Nhành cây. — Sous les *Hán* postérieurs, un certain *Cừu hương* se distingua dans l'administration d'un village en favorisant l'agriculture, les études et surtout en empêchant une mère de porter une accusation d'impiété contre son fils et en ramenant ce fils à la piété filiale, dont il ignorait les devoirs. Le phủ lui dit qu'il n'était pas fait pour un si petit emploi, lui qui était un *ưng thiên* (oiseau de proie, image du bon fonctionnaire qui doit poursuivre les méchants comme le *ưng thiên* chasse les oiseaux). — *Cừu hương* répondit : « Le *ưng thiên* ne vaut pas le *loan* ou le *phụng*. » — « Le *loan* et le *phụng* ne se posent pas sur les épines du *chỉ* » (citronnier épineux?

songeons cependant que nous, indignes, (65) nous nous sommes longtemps abrités (à votre ombre) comme des fils à celle d'un père; nous craignons que votre successeur n'ait pas pour nous un amour égal au vôtre. Les rites alors sépareront le mandarin de son peuple, nous penserons aux vertus de son prédécesseur et nous nous livrerons à la plainte. D'un cœur sincère nous demandons à vous suivre et à présenter notre requête (à l'empereur). Peut-être prendra-t-il en considération notre amour, et, voyant les sentiments du peuple de *Trường xã,* lui laissera t-il *Khấu quân* (66). »

171 *Mai công* répondit : « Vos pensées me sont connues; voici des paroles généreuses et des sentiments affectueux. Dans le temps que j'ai gouverné ce huyện, quels ont été mes mérites pour me rendre digne de cet amour? Mais, dans le monde d'aujourd'hui, il est malaisé de pénétrer les cœurs tortueux, difficile de se garder des artifices des méchants. Éternellement avide et cruel, *Lư khi* est pareil à un insecte rongeur (67) et ne pense qu'à faire le mal. S'il était instruit de ce que vous me dites, il m'ac-

---

arbre semblable à l'oranger), répondit le phủ, et il lui donna les moyens de compléter ses études et d'acquérir une grande réputation. (Ấu học, *Quyển 11,* page 14, section *Văn thần.)*

65. *Chút phận tầm thường.* — Littéralement : petit sort ordinaire, médiocre, vulgaire, c'est-à-dire nous qui parlons; et plus bas, au vers 191 : *Chút lễ thường,* des présents modiques, vulgaires. — *Chút phận* revient souvent, surtout dans la bouche des jeunes filles.

66. *Khấu quân.* — C'était un fonctionnaire nommé *Khấu tuân,* du temps de *Quan võ* des *Hán* orientaux. Il participa à la répression d'une révolte dans le district de *Đinh xuyên* et en refusa ensuite le gouvernement; mais le peuple de la province obtint qu'il lui fût laissé un an pour l'instruire dans les voies de la vertu. — *Trường xã* est un huyện du *Hứa châu,* ainsi nommé d'un grand arbre qui se trouvait à son chef-lieu. (Thiệu vi thông giám.)

67. *Rình như miệng mọt.* — Secrètement, comme la bouche d'un perce-bois. Les mandarins qui oppriment et pressurent le peuple sont comparés à ces insectes, et l'on dit d'une manière très énergique *sâu mọt dân,* ce qui ne peut se rendre en français que par des périphrases ou par l'équivalent : ronger le peuple.

cuserait de vous avoir séduits. Cette bouche calomniatrice saurait ajouter des fleurs à la soie (68), et mon mérite étant encore inconnu (de l'empereur), je serais de suite condamné. Ainsi j'acquerrais une mauvaise réputation; par amour pour moi (69), vous m'auriez nui; à quoi bon? » Le peuple vit que *Mai công* était résolu à partir; il se retira sans oser l'importuner davantage de ses plaintes.

187 Voici qu'ils (reviennent et) l'entourent en foule. Qu'ils ont été prompts à se rassembler. Ils ont vite apporté les présents (des adieux). Voilà le parasol et l'habit des dix mille peuples (70). « Ce sont, disent-ils, d'humbles présents, mais les sentiments imprimés dans nos cœurs, gravés dans nos os y vivront toujours. » *Mai công* connaît la pureté des motifs de leur insistance; il ordonne de suite de recevoir leurs cadeaux et leur adresse ses remerciements.

195 Sa femme et son fils s'embarquèrent, *Mai công* resta encore (quelques jours) pour remettre le service. Le moment de la séparation fut plein de mélancolie. Sa famille revenait dans sa

---

68. *Sàm.* — On ne trouve dans nos dictionnaires que le sens de flatter, *adulari,* mais c'est proprement flatter aux dépens d'autrui, calomnier, et ici le contexte indique pleinement ce sens. C'est en effet une allusion aux premiers vers de l'ode 46 de la deuxième section du LIVRE DES VERS, où un eunuque se plaint d'un calomniateur. Le sens littéral de ce vers est donc : bouche calomniatrice qui, tissant la soie brodée, la surcharge de fleurs.

69. *Đây.* — La personne qui parle se désigne souvent par ce mot.

70. *Vạn dân tán, vạn dân y.* — L'habit et le parasol des dix mille peuples. « L'habit des dix mille peuples est une grande tunique de soie sur laquelle sont cousus les noms chinois, découpés en velours, de tous les chefs de peuplades (?) que le mandarin a gouvernées. Celui qui l'a reçu peut toujours le porter, même en présence de ses supérieurs du rang le plus élevé. En outre, elle lui confère l'exemption perpétuelle de la peine capitale et de la dégradation. » *(Extrait des* MISSIONS CATHOLIQUES, *cité par* PIRY, tome I, page 46.)

patrie (71), lui allait à la capitale (72). Il doit y montrer ce que c'est qu'un fonctionnaire fidèle, uniquement soucieux des affaires publiques, méprisant les siennes. Verse des larmes qui voudra; lui rejette tout sentiment peu viril et regarde (la séparation) comme rien.

203 Au bout de quelques jours, ayant remis son huyện, il sortit de la ville, monta en litière et commença son voyage. Le peuple avait préparé le sacrifice du départ (73) : l'on avait disposé sur l'autel l'encens et les bougies et dressé à la halte (74) la tablette de *Mai công*. Tous étaient venus l'accompagner : les membres des administrations provinciales, les particuliers dis-

---

71. *Tử lý.* — Village du *Tử* (Catalpa), la patrie. — Autrefois, du temps du lotissement par cinq *mẫu*, on plantait sous le mur de la maison un mûrier et un *tử* pour que les descendants du propriétaire les employassent à la nourriture des vers à soie et aux usages domestiques. — Le *tử* donne un bois très estimé, supérieur à tous les autres; aussi l'appelle-t-on le roi des arbres. (MORRISON, *s. v.*) — LE LIVRE DES VERS, section II, ode 43, dit : « Je respecte par-dessus tout le mûrier et le *tử*. » (ẤU HỌC, *Quyển I*, page 19, section *Địa dư.*)

72. *Ngọc kinh.* — La capitale de jade, précieuse. La noble capitale.

73. *Tiễn hành.* — Offrir du vin à celui qui part. — Le vin que l'on emporte en accompagnant un voyageur est appelé *tổ tiễn*. *Luy tổ*, fils de *Huình đế*, aimait les lointains voyages; il mourut en chemin. La postérité en a fait le génie des voyageurs. Le voyageur et celui qui l'accompagne lui sacrifient; ils boivent ensuite tous deux à côté de l'autel. (ẤU HỌC, *Quyển X*, page 4, section *Nhơn sự.*)

74. *Trường đình dựng bia.* — GROSIER : *Description générale de la Chine, police générale,* — dit que sur le bord des grands chemins sont établies des tours carrées, en terre cuite le plus souvent, qui sont placées de cinq en cinq *lys*. Il doit y en avoir alternativement une petite et une grande, celles-ci munies d'un corps de garde. Cela répond bien à l'indication contenue au vers 211, le *dặm* étant le *ly* chinois, et aussi au vers 1021, où il est question d'un *Đoản đình*. Quoi qu'il en soit, dans notre poème ces mots désignent le lieu où s'arrêtent ceux qui accompagnent un voyageur et où l'on fait l'oblation dont il est question dans la note précédente.

Dựng bia. — On dresse la tablette de *Mai công*. C'est un honneur exceptionnel. (V. PIRY.)

tingués (75). Voyant leur affliction, il leur dit: « Patience! ce n'est rien (76). » On se sépara à la halte des dix dặm et le peuple vit *Mai công* disparaître derrière le rideau des nuages bleus (77).

212 Les eaux et les montagnes faisaient accueil à l'homme fidèle; (partout) l'eau des sources coulait à flots, les montagnes entassaient (leurs escarpements); touffe par touffe, les plantes et les fleurs lui souhaitaient la bienvenue. On voyait gambader les orangs dans les antres, on entendait le gazouillement des oiseaux dans les arbres. D'heure en heure (le voyageur) se rapprochait de la capitale (78); le jour il pressait sa litière, la nuit (son escorte) arrêtait ses pavillons dans les postes de trạm (79); tantôt (il rencontrait) des pêcheurs, tantôt des laboureurs; le vent apportait les sons prochains du địch (80), dans les collines lointaines on entendait le chant du bûcheron. Mélancolique (81) était le paysage de cette terre étrangère, mais la lune était brillante, la brise fraîche comme si (la nature) accueillait (le juste) de ses faveurs.

234 Tout occupé de poursuivre son long voyage, *Mai công* tout à coup aperçut de loin quatre hommes. Il leur demanda qui ils étaient et apprit que c'étaient des satellites du ministère de l'inté-

---

75. *Hương thân.* — Ce n'est pas le notable connu sous ce titre en Basse-Cochinchine, mais un individu influent par sa fortune, sa position, sa science.

76. Patience! il y aura une partie à considérer comme légère. — Cela deviendra peu de chose, diminuera.

77. *Bấy trùng.* — Les étages des nuages amoncelés. Il faut supposer que *Mai công* se retire par un chemin de montagnes, comme le prouvent du reste les vers suivants.

78. D'un pouce et d'un empan, la capitale du royaume d'heure en heure est vue.

79. *Trạm.* — Station postale.

80. *Địch.* — Flûte de roseau.

81. *Điều hiu.* — Traduction conjecturale. Aucun dictionnaire ne donne un sens satisfaisant pour *điều*, qui pourrait être après tout une mauvaise leçon. — *Hiu* se dit des mille bruits de la nature, du souffle du vent, du brisement des flots.

rieur envoyés à sa rencontre. Le crépuscule s'abaissait lentement (sur la terre) (82) ; il leur ordonna de chercher une hôtellerie où il pût se reposer de sa marche. Les quatre hommes obéirent immédiatement ; ils allèrent en avant, trouvèrent une maison libre et vinrent l'inviter à y entrer. « Cette hôtellerie est petite, dirent-ils, l'on peut cependant y coucher en paix et s'y reposer à son aise. »

232 A loisir ils causèrent de la capitale. « Cette bande de *Lư* et de *Huình* (demanda *Mai công)* met-elle toujours le désordre (dans l'empire)? » — « Ils sont élevés en dignité et en puissance, répondirent (les satellites) ; plus de la moitié des mandarins de la cour est de leur clientèle; (devant eux) tout le monde clot sa bouche et retient son souffle; leurs splendeurs égalent celles de l'empereur, leur puissance celle du Ciel. Maintenant, vous voilà nommé à la cour, faites un peu comme tout le monde et tout ira bien. » *Mai công,* à ces mots, laissa éclater sa colère (83) : « Je n'épargnerai pas ces renards, dit-il. Une fois là, je vous le ferai voir à tous. J'exterminerai ce *Tung* et ce *Khi*, ce *Lư* et ce *Huình*. Comment suivrais-je les traces du vulgaire, vantant le jour (la faveur des pervers) et en gémissant dans l'ombre. »

247 Son irritation s'accroissait de moment en moment (84) ; il mit fin au repas et rentra tout droit dans sa chambre (85). Le lendemain matin, à son réveil, il regarda autour de lui et vit suspendu un tableau représentant *Di* et *Tê* (86) ; cette vue

---

82. *Chinh chinh.* — Paraît signifier : par une marche graduelle, lente. (Kim vân kiều, 185; Lục vân tiên, 437-439.) — On lit aussi *chênh chênh,* oblique. — *Bóng* signifie ordinairement le disque du soleil ou de la lune. Il faut donc traduire littéralement : au crépuscule, le disque du soleil se posait (sur l'horizon) dans sa marche graduelle.

83. *Dùng dùng.* — Bruit du tonnerre.

84. Son foie est de plus en plus piqué, ses entrailles de plus en plus pleines.

85. *Trong bình.* — Derrière l'écran.

86. *Di Tê.* — C'étaient deux frères, fils d'un prince tributaire des *Ân*. Leur père, sur le point de mourir, désigna le cadet pour lui succéder, mais celui-ci refusa et voulut remettre le pouvoir à son frère aîné. L'aîné ne voulut pas le recevoir et abandonna le pays. Le cadet le quitta également et rejoignit son frère. Plus tard, ils résolurent de se

excita ses sentiments de fidélité ; il se fit apporter un encrier et un pinceau et écrivit ces quatre vers :

I.

Autrefois sur la montagne *Thú* (87), ils cueillaient des herbes (pour se nourrir) ; mille siècles la bouche des hommes sera la stèle qui perpétuera leur bonne renommée. Si dans notre âge vivaient encore de tels hommes, ils ne laisseraient pas subsister au palais des *Đường* cette troupe perverse.

II.

Sans souci de la richesse et des honneurs, ils mettaient avant toute chose leur devoir envers leur souverain. Soutenant à peine leur vie en cueillant les herbes de la montagne *Thú,* de l'abondance du riz des Châu ils détournaient la face. Leurs pas ont laissé leur empreinte sur les rochers où, claire ou semi-obscure, la lune était leur seule compagne (88). Ici, l'on voit encore les traits de leur visage ; mais leur âme fidèle, qui pourrait la peindre ?

265 *Mai công* dit en soupirant : « Les sons se répondent, les caractères (semblables) se cherchent (89). Les hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui se ressemblent. » Il ordonna ensuite de presser sa litière et de partir, et arriva à la capitale.

---

rendre auprès du père de *Võ vương* (fondateur des *Châu),* prince renommé pour sa générosité ; mais quand ils arrivèrent à sa cour, il était mort et son fils avait commencé la guerre contre *Trụ,* dernier empereur de la dynastie *Ân.* Les deux frères lui firent inutilement des remontrances, puis, le voyant victorieux et ne voulant pas vivre dans l'empire, ce qui aurait constitué de leur part un acte d'adhésion à la nouvelle dynastie, ils se retirèrent dans la montagne *Thú dương* et y périrent de misère. (Ấu học, *Quyển II,* page 32, section *Huinh đệ.* — Mayers, I, 543.)

87. *Núi thú.* — Montagne du *Sơn tây.*

88. *Rạng.* — Se dit plus ordinairement de l'aurore. Peut désigner cependant la clarté de la lune comme au vers 1199 du Kim vân kiều : *Vừa tuần nguyệt rạng gương trong.*

89. *Thinh ứng khí cầu.* — Les sons se répondent, les fluides se cherchent.

269 En un lieu séparé, l'on a construit le palais impérial. Son enceinte fourmille de mouvement, sur les hautes tours flottent les pavillons. L'on se croirait aux rivages de l'eau inconsistante (90), aux vallons de la source des pêchers (91). Partout mille rangées de maisons pareilles aux nuages, cent palais (92) semés comme des étoiles; partout un entassement de blanches murailles (93), ici le palais des cinq *Phụng,* là les portiques des deux dragons. Les courtisans remplissaient le palais impérial, le bruit des voix se mêlait à celui des chevaux et des chars, les brillants costumes se touchaient.

277 *Mai công* arriva au ministère de l'intérieur et annonça aux serviteurs qu'il se présenterait le lendemain à la cour. (Le lendemain) il mit avec soin ses vêtements de cérémonie (et se rendit au palais). Cinq fois il se prosterna, trois fois il fit une profonde salutation. Il s'adressa ensuite respectueusement à l'empereur; le vœu des dix mille années (de vie), il le présenta à Sa Majesté. Les paroles impériales descendirent au pied du

---

90. *Nước nhược.* — Source qui sort des monts *Kuen lung* et entoure de neuf replis le royaume des génies. Elle est si peu dense qu'une plume ne saurait y flotter. (ẤU HỌC, *Quyển I,* page 20, section *Địa dư.)*

91. *Nguồn đào.* — Du temps des *Tấn,* un pêcheur de *Võ lăng* remonta un petit cours d'eau et se trouva conduit, à travers un étroit ravin, dans un lieu retiré où vivait, loin de la société et dans le bonheur le plus parfait, une petite peuplade. C'étaient les descendants de réfugiés du temps des guerres de la dynastie *Tàn;* ils n'entretenaient plus de relations avec l'extérieur et n'avaient plus de calendrier. Le pêcheur, revenu dans son pays, raconta son histoire, mais ce fut en vain que l'on rechercha le vallon fortuné, il avait disparu. — Le sens du vers est que la capitale ressemble au royaume des génies.

92. *Tòa.* — Dans cette description, j'emploie le mot palais pour rendre plusieurs mots annamites ; d'abord, au vers 269, *phủ trời,* la demeure céleste, c'est-à-dire la résidence de l'empereur ; ici, *tòa,* qui désigne proprement les édifices affectés aux services publics, et au vers 274, *lâu,* maison à étages.

93. *Phấn,* fard; *hoa,* fleur.— Ces épithètes désignent la blancheur des murs. Cependant, au vers 293 du KIM VÂN KIỀU, M. TRƯƠNG VĨNH KÝ interprète *Tường gấm,* qui a beaucoup d'analogie avec *Tường hoa,* par : mur au pied duquel ont été plantées des fleurs.

trône. « Pour vous faire moniteur impérial, dit Sa Majesté, je vous ai choisi dans une race fidèle. Il faut que votre cœur soit incorruptible comme l'or et la pierre, sans peur de la gueule du tigre ou des écailles du dragon. » *Mai công* répondit : « Moi, qui rougis de mon peu de valeur, je n'ai que ma fidélité (94) à vous donner en retour de vos bontés (vastes et profondes comme) la mer et les fleuves. »

289 L'audience terminée, l'empereur rentra dans ses appartements; la foule des courtisans (95) se retira. *Mai công* pensa à retourner à son logis, mais il profita du voisinage de l'hôtel du premier ministre pour y entrer en passant. Cette maison puissante inspirait le respect. (A l'entrée) devant l'écriteau qui ordonnait de descendre de cheval, se pressaient les chars et les chevaux. *Mai công* fit semblant de ne s'apercevoir de rien ; demeurant absorbé dans sa litière, il pénétra jusqu'à la porte d'honneur. Les portiers l'aperçurent et accoururent avec des menaces et des cris. En tumulte, au milieu des interpellations, ils s'opposaient à son passage. « Ne me connaissez-vous pas, dit *Mai công ?* Je suis le huyện qui vient au ministère en qualité de censeur. Au sortir de l'audience, j'ai profité de ce que je passais par ici (pour me présenter), et je prie l'un de vous de m'annoncer. »

309 « La coutume de ce palais, dirent les gardes, est que le visiteur (apporte) des présents, (qu'il se fasse précéder) de mille barres d'or (96). Si vous les apportez, nous vous introduirons ; si non, vous resterez à attendre bien loin hors des barrières. » *Mai công* dit : « Quand a-t-on établi cette coutume? Est-ce une loi de l'empire ou un usage de ce palais? Quant à moi, je ne désire rien ; je puis entrer, mais il me convient aussi bien de m'en aller. » Sans descendre de sa litière, y restant toujours assis, il jeta sous

---

94. *Lòng khuyen mã.* — Sentiments de chien et de cheval. — Sentiments de fidélité d'un serviteur.

95. *Bá quan.* — Les cent fonctionnaires, l'ensemble des charges de la cour.

96. *Vàng muôn bao.* — Dix mille enveloppes d'or. Les barres d'or sont enveloppées dans du papier.

le portique une carte de visite qu'il tenait à la main, puis il ordonna aux porteurs de partir et de se rendre à l'hôtel des censeurs pour y voir son camarade de promotion.

315 *Phùng công* vint à sa rencontre. Le maître de la maison et l'hôte échangèrent leurs compliments. Ils se racontèrent successivement leurs aventures pendant une séparation de dix ans, à des milliers de dặm. Innombrables les détails de cette causerie intime (97), pendant que montait ou s'abaissait la fumée de l'encens, que s'emplissaient et se vidaient les coupes de bois d'aigle. « Tout à l'heure, dit *Mai công,* j'ai été fâché, mais j'ai bien ri. » Il raconta alors à ses amis son entrée au palais du ministre, la manière méprisante dont on l'avait traité, les questions qu'on lui avait faites. « Il fallait voir et entendre les gardes et les portiers; ils me demandaient des présents, je leur

---

97. *Tri âm.* — *Tri âm bằng hữu* signifie un ami qui connaît les sons, un ami intime. — STANISLAS JULIEN *(Dictionnaire des locutions les plus remarquables du Yu kiao li)* dit que c'est une allusion à l'histoire de *Li taï pé,* mais sans en donner d'explication. M. ABEL DES MICHELS, dans une note sur le vers 193-195 du *Lục vân tiên,* rapporte l'origine de cette expression à une aventure que j'abrège d'après lui : « *Bá nha,* ministre du roi de *Sở,* jouait avec un talent rare de l'instrument appelé *ngũ huyền cầm,* espèce de guitare à cinq cordes. Une nuit, ayant fait halte au bord d'un fleuve, il jouait de sa guitare quand une corde se rompit, et *Bá nha* sut ainsi que quelqu'un l'avait entendu jouer, car son instrument était doué d'une vertu surnaturelle, et toute altération dans les sons qu'il rendait annonçait quelque chose d'inusité. Il découvrit un bûcheron nommé *Tử kỳ,* qui lui donna l'interprétation du morceau qu'il venait de jouer. *Bá nha* conçut aussitôt pour *Tử kỳ* une vive affection et ils prirent rendez-vous pour l'année suivante au même endroit. *Bá nha* s'y rendit, mais il n'y trouva que le père de *Tử kỳ,* celui-ci étant mort quelque jours après leur rencontre. *Bá nha* visita le tombeau de son ami, lui offrit un sacrifice et brisa son instrument en disant que désormais il lui était inutile, puisque le seul homme qui en comprît les sons n'étant plus, personne n'en pourrait plus saisir la mélodie. C'est depuis ce temps que les deux mots chinois dont il s'agit ont signifié un ami de cœur. » — Cette aventure fait le sujet de la dix-neuvième nouvelle du KIM CỔ KỲ QUAN, traduite sous le titre du *Luth brisé,* nouvelle historique, par T. PAVIE, dans son *Choix de contes et nouvelles traduits du Chinois.* (Paris, B. DUPRAT, 1839, in-8°, p.p. VIII, 299.) C'est la dernière du recueil.

jette une poignée de papier. » Et petit à petit, avec le plus grand détail (98), il leur conta l'histoire d'un bout à l'autre.

329 « Cachez vos intentions, lui répondirent ses amis. Celui-là seul qui réfléchit mûrement connaît les ressorts des affaires. Le Ciel et nous, nous sommes là. Quand il faudra agir, nous le verrons et alors nous nous élèverons. » *Mai công* répondit : « Si vous alléguez des raisons pareilles, n'accusez plus l'insolence des traîtres, puisqu'ils sont puissants. Il se produit maintenant un fait dont il faudrait s'inquiéter : on tracasse les *Thát đát,* on trouble le *Triêu châu* (99). Pour moi, j'ai bien réfléchi à la situation ; si nous voulons le repos, nous ne pouvons l'obtenir que par l'exécution de *Lư khi.* Assez ! plus de souci des haines à soulever, plus de ces lâches tergiversations (100). Laissez-moi toute cette affaire, que l'on voie comment cela se passera entre *Khi* et *Mai.* S'il venait à m'arriver quelque malheur, protégez ma famille, sauvez-la (101). Quant à moi (102), j'aurai eu une mort glorieuse et, descendu aux jaunes fontaines (103), je rirai amèrement. » Ayant dit ces mots, il quitta ses amis, se jurant de ne plus vivre sous le même ciel que les traîtres (104).

349 Les jours du printemps s'étaient rapidement écoulés (105) ; voici qu'arrivait le jour où *Lư khi* voyait s'accomplir ses soixante

---

98. *Kê tóc chân tơ.* — L'intervalle entre les racines des cheveux, entre les fils de soie, c'est-à-dire dans le plus grand détail, minutieusement.

99. *Thát đát.* — Barbares des frontières occidentales. — *Triêu châu,* phủ de la province de Canton.

100. *Nhập nhù.* — Élever la tête (au-dessus des eaux), l'avancer hors de la carapace, comme une tortue.

101. *Trở vào lối sanh.* — Faire entrer dans le chemin de la vie, sauver.

102. *Già nầy.* — Ce vieillard, c'est-à-dire moi, je...

103. *Suối vàng.* — Les fontaines jaunes, les enfers.

104. *Đội trời.* — Porter le ciel sur la tête. Le LIVRE DES RITES dit : « L'ennemi de votre père ne doit pas rester sous le ciel avec vous ; ne posez pas les armes tant que celui de votre frère vit encore. »

105. *Đưa thoi.* — Se dit des mouvements du soleil dans le ciel, du vol des hirondelles (KIM VÂN KIÊU, 39). Littéralement : faire passer la navette.

ans (106). Le jour du festin de réjouissance avait été fixé, l'empereur avait fait porter ses présents au ministre par les serviteurs du palais. Il ordonna en outre que les fonctionnaires civils et militaires iraient tous lui porter leurs présents et leurs félicitations (107). Dans le palais de *Lư khi,* l'on avait fait de grands préparatifs; il était tapissé de tentures splendides, au dedans et au dehors l'on avait suspendu des lanternes. (Apportant) des sentences inscrites sur le vóc, des compositions tissées dans le gấm, tous arrivaient chantant l'ode *Que le ciel le protège* (108), ou lui souhaitant ce que l'on souhaita à *Nghiêu* sur la montagne *Hoa* (109). Partout, les danses et les chants, les divertissements des comédiens; le son des huit instruments de musique (110). L'on renouvelait les flambeaux, l'on avivait les

---

106. *Tuổi thọ.* — Cent ans est l'extrême longévité, quatre-vingts ans la moyenne longévité, soixante la médiocre. (ÂU HỌC, *Quyển II,* page 16, section *Thọ dáng.)*

107. *Cứ ngày.* — Observer le jour, la fête.

108. *Ca thiên bảo.* — Ce sont les premiers mots de l'ode 6 de la deuxième section du LIVRE DES VERS, ode dans laquelle les grands dignitaires souhaitent toute sorte de prospérités à l'empereur.

109. *Nghiêu Hoa.* — On lit dans le *Thông ki*: « Comme l'empereur *Nghiêu (Yao)* faisait la chasse d'hiver dans les montagnes de *Hoa,* le chef de cette principauté lui souhaita de grandes richesses, une longue vieillesse, de nombreux fils. *Nghiêu* refusa d'accepter ces vœux, disant : « Qui a de nombreux fils a beaucoup d'alarmes ; qui a de grandes richesses a beaucoup d'embarras ; qui a une longue vieillesse souffre beaucoup d'humiliations. » L'autre répondit : « Le Ciel a créé le peuple pour qu'il soit gouverné; si vous avez de nombreux fils, vous leur donnerez les peuples à gouverner, quelle alarme à cela ? Vos richesses, si vous y faites participer les hommes, quel embarras à cela ? Avoir un empire où règne la vertu et voir tout y prospérer, avoir un empire où ne règne pas la vertu et le réformer, être au bout de mille ans dégoûté du monde et monter dans les régions célestes, quelle humiliation y a-t-il à cela? (ÂU HỌC, *Quyển I,* page 40, section *Triều dình.)*

110. *Bát âm.* — Les huit espèces de sons musicaux et, par suite, les instruments qui peuvent les produire, faits des matériaux suivants : la gourde ou calebasse, la terre, le cuir, le bois, la pierre, le métal, la soie, le bambou. (MAYERS, II, 260.)

braseros où brûlait le bois d'aigle (111), on versait du vin précieux, l'on présentait des plateaux de pêches d'or (112). Les portes étaient encombrées par les palanquins, le chemin plein de chevaux ; tous les dignitaires, tous les princes du sang étaient présents; on servait des coupes de jade, des baguettes d'ivoire, partout des mets de tout genre aux parfums délicieux.

367 *Lư khi* était assis tout au fond de ses appartements; il avait laissé à son fils adoptif le soin de recevoir les visiteurs. Les présents de *Mai công* étaient médiocres : deux livres de vermicelle, quatre pains de cire jaune. *Huỳnh tung,* à cette vue, retint son rire et alla jusqu'au fond rendre compte à *Lư khi* de ce qui se passait.

373 Le ministre était assis devant l'écran de longévité (113). Son bonnet resplendissait de fleurs d'or, son vêtement était brodé de fleurs d'un bleu éclatant. De tous côtés, des tentures de soie brodée, des rideaux fleur de pêcher; partout les senteurs du musc et le son des instruments de musique.

---

111. Littéralement : entretenir la lumière de l'étagère de cire, éventer le brasero de bois d'aigle.

112. *Đào vàng.* — Allusion aux pêches d'or mûries en 3,000 ans, fruits du pêcher des génies qui pousse près du palais de *Tây vương mẫu.* (V. MAYERS, I, 572, 707. — V. ci-dessous.) Il s'agit ici de présents faits à *Lư khi.*

113. *Thọ bình.* — Écran de longévité. — Quand un individu a soixante ans accomplis et qu'il entre dans sa soixante et unième année, on choisit un jour heureux pour célébrer une fête domestique. Les membres de la famille, les amis, revêtus de leurs habits de cérémonie, lui apportent des présents qui consistent essentiellement en vermicelle, *thọ miến,* symbole de la longueur de la vie qu'on souhaite au vieillard; gâteaux ayant la forme de pêches, *thọ đào,* par allusion au fruit du pêcher des génies qui donne l'immortalité; une paire de bougies rouges, *thọ chúc ;* une jarre de vin. — On lui offre aussi un vêtement de soie, *thọ bào,* où est brodé le caractère *thọ,* et qui servira à l'ensevelir après sa mort, et le *thọ bình.* C'est un écran où sont peints ou brodés les huit génies de la mythologie taoiste, dont on trouvera la liste dans MAYERS, II, 251. — La BIBLIOTHECA SINICA signale (col. 849) : *A description and translation of a Shau ping or longevity screen, by* S.-W. WILLIAMS. (CHINESE REPOSITORY, XIII, 535-537.)

377 *Lư khi* vit arriver *Huỳnh tung;* il regarda la liste des présents (114) et dit paisiblement : « Riche ou pauvre, c'est toujours un présent, et cela suffit. Recevez-le et traitez *Mai công* avec distinction. C'est un homme de grand talent, gagnons-le et attachons-le à notre famille. » *Huỳnh tung* obéit et se retira. Il salua *Mai công* et lui dit : « Conformément aux ordres de mon père, je vous prie de vous asseoir; votre présent est accepté; buvez maintenant quelques coupes en ce festin de réjouissance. » *Mai công* lui dit : « J'ai toujours vécu loin d'ici, je ne sais quel est votre âge (115). » — « Je ne suis pas encore très âgé, répondit *Tung*, mais j'approche de la vieillesse; j'ai cinquante-quatre ans. » — « En vérité ! dit l'autre, voilà certes une merveille. Quel père ! quel fils adoptif ! En vieillissant, l'on voit des choses étonnantes. Mais comment se fait-il que la renommée ne m'en ait pas instruit plus tôt? L'on voit que le premier ministre est d'une vigueur remarquable pour avoir eu à six ans son fils aîné. » A ces paroles mordantes, *Tung* blêmit et le regarda avec fureur. Les assistants voyant sa colère, essayèrent de détourner la conversation (116) en pressant *Mai công* de boire. « Je bois aussi bien que qui que ce soit, dit celui-ci, et à un joyeux festin, je me grise sans me faire prier; mais ici, je sens partout une odeur de mort, et la moitié d'une coupe dût-elle m'enivrer, je ne saurais boire. Je suis venu ici pour obéir aux ordres de l'empereur, mais comment pourrais-je me plaire à flatter des traîtres? »

407 *Huỳnh tung* était transporté de colère (117), la gaieté avait disparu de la réunion. Pareil à un chat irrité qui baisse l'oreille, *Huỳnh tung* ne reçut plus de présents, n'accueillit plus personne. D'une haleine il rentra dans les appartements intérieurs, s'approcha du dais de *Lư khi* et lui porta ses plaintes. Il lui conta tout par le menu (118) : l'autre jour, la litière de *Mai công*

114. *Đơn lễ.* — Pourrait signifier: de pauvres présents.

115. *Qui chức.* — Votre précieux rang, vous. — Remarquer cette forme détournée d'interrogation empruntée du chinois.

116. Faisant semblant (par contenance), tous invitent *Mai công* à boire du vin et le pressent.

117. La figure rouge, le foie brûlé.

118. Le petit et le grand, le texte et le commentaire.

avançant jusqu'à la porte d'honneur sans qu'il descendit; aujourd'hui, ses présents dérisoires. « Il nous a lancé, dit-il, des allusions indirectes (119). Les voisins de la pagode tutoient le *Bouddha;* si nous ne maintenons pas le respect, c'en est fait de notre prestige. » *Lư khi* lui répondit : « Ne vous en inquiétez pas; nous allons nous mettre à l'œuvre et chercher un moyen de détruire ce prunier. Nous le mettrons au nombre des rebelles, et voilà tout; il aura beau alors invoquer le Ciel, le Ciel est trop loin (120).

423 Les traîtres étaient ainsi à concerter leurs artifices quand arriva tout à coup un eunuque du palais chargé de mander *Lư khi.* Celui-ci aussitôt écrivit quelques mots et suivit l'eunuque auprès de l'empereur. L'empereur lui dit: « Dans un moment de loisir, voulant me divertir, je vous ai mandé pour jouer aux échecs. » Les pièces d'ivoire étaient toutes préparées sur le plateau rouge. *Lư khi* fit exprès de perdre deux parties. (Se levant alors) debout devant l'empereur, il lui dit: « Préoccupé d'affaires publiques, je ne puis penser aux échecs. Qui eût pensé que des individus que l'on ne soupçonnait pas sont dénoncés avec certitude par les officiers des frontières. Il y a un homme, pareil à une abeille dans la manche, qui a des intelligences avec les rebelles et cherche tous les moyens (de les servir). » Craignant que ses paroles ne fussent pas suffisantes (121), il produisit tout de suite son rapport sommaire.

439 L'empereur prit cette pièce, la parcourut et vit que *Mai công* était le rebelle. De suite il voulait ordonner son exécution sur la place publique, mais *Lư khi* demanda que l'on attendit afin de l'amener à donner des preuves (de sa trahison). Il dit tout bas à l'empereur comment il fallait s'y prendre. « En faisant ainsi, dit-il, nous saurons tout d'un bout à l'autre. »

445 Le lendemain matin, à l'audience, l'empereur dit: « J'ai reçu des nouvelles des frontières ; les barbares *Thát* se sont révoltés.

---

119. *Sứa mác... Đưa chinh.* — Paroles outrageantes qui frappent comme une lance, qui viennent attaquer obliquement.

120. *Trời.* — Pourrait aussi désigner l'empereur.

121. *Ngô nghê.* — Ce qui n'est pas suffisamment clair, obscur.

J'ai décidé (122) (qu'une expédition) partirait pour les soumettre et pacifier la frontière. *Trần đông sơ* et *Phùng lạc thiên* seront l'un *Tham tán* et l'autre *Đổng binh*. Faites tous vos efforts pour arriver à cette pacification; étouffez les flammes (allumées par) les rebelles, balayez les tourbillons de poussière (soulevés par les) Barbares. « A ces paroles (123), les reins trempés de sueur, les deux lettrés se prosternèrent devant l'empereur. *Mai công* s'avança et dit : « Je demande à faire connaître à Votre Majesté mon humble sentiment (124). Cette prise d'armes, *Lư khi* et *Huỳnh tung* en sont la cause. Ils sont habiles à vexer les peuples, retenant les distributions de riz et volant le pain (125) des Barbares. L'État ne manque pas de riz; je demande que l'on rende aux Barbares les distributions accoutumées, que l'on décapite ensuite *Lư* et *Huỳnh*, et, certainement, les *Thát đát* feront leur soumission. Pourquoi soulever des troubles aux frontières et forcer des lettrés à diriger des opérations militaires? »

467 L'empereur se mit en fureur. « C'est par amitié pour les rebelles, dit-il, que tu cherches à retenir l'armée? » De suite il commanda les haches pour l'exécution, et l'on put connaître alors l'extraordinaire fermeté du cœur de *Mai công*. Il se retournait encore vers la cour, sans aucune cesse il insultait encore *Lư* et *Huỳnh*.

473 Quelle pitié qu'un serviteur aussi fidèle, dans un moment de malheur, ait dû descendre aux neuf fontaines (126)! *Trần đông sơ* et *Phùng lạc thiên* furent enveloppés dans sa disgrâce et remis au rang du peuple. Tous deux regrettaient amèrement le fonctionnaire fidèle et, pensant à l'amitié qui les unissait, gémissaient douloureusement. De concert avec *Mai bạch*, ils allèrent à la pagode *Tương quấc* et s'entendirent avec le supérieur. Ils lui

---

122. *Định ngày tấn thảo.* — Fixer le jour pour une expédition.

123. *Căn do.* — Racine et cause; toutes les circonstances d'un fait.

124. *Lòng kiến.* — Cœur, sentiments de fourmi; humble, de peu d'importance.

125. *Cướp mồi.* — Voler la nourriture.

126. *Cửu nguyên.* — Les neuf fontaines; même sens que *suối vàng*, les enfers.

demandèrent de lui laisser en dépôt le cercueil et pressèrent *Mai bạch* d'aller porter à la famille *Mai* la (funeste) nouvelle. Ici l'on voit bien se vérifier le proverbe : « Un malheur ne va jamais seul. » Le cœur ulcéré, accablé des fatigues du voyage (127), *Mai bạch* mourut à mi-chemin et descendit lui aussi aux fontaines jaunes.

486 *Lư khí* avait déjà ourdi ses trames et envoyé ses affidés pour s'emparer de toute la famille *Mai*. Munis de la flèche et de la tablette impériale (128), ceux-ci se précipitèrent ; les voilà déjà arrivés dans le *Thường châu*.

491 Tandis qu'ils faisaient connaître leur mission au *Phủ*, par bonheur *Đỗ thân* entendit tout à la dérobée. Vite, au milieu de la nuit, il courut tout raconter à *Mai lương ngọc* et à sa mère pour qu'ils prissent un parti. Quel ne fut pas, à cette nouvelle, l'effroi de la mère et du fils, déplorant leur malheur, se hâtant de fuir. Ils durent se séparer pour aller chercher un lieu où passer le temps du péril, où soutenir le moment des angoisses, l'heure des extrémités (129). La mère se rendit dans le *Sơn đông* dont son frère cadet (130) était gouverneur. Le fidèle (131) *Đỗ thân*, ne pensant qu'à son devoir, demanda à l'accompagner.

503 Après avoir fait ses préparatifs de voyage, *Mai lương ngọc* partit seul avec *Hỉ đồng*. Le huyện de *Nghi trưng*, qu'administrait son beau-père *Hầu loan*, n'était pas éloigné. Tristes, la mère et le fils entreprirent leur pénible voyage, le fils plein d'anxiété pour sa mère, la mère pleine de soucis pour son fils.

---

127. *Bước phong sương*. — Marcher au vent et à la rosée.

128. *Lịnh tiển hỏa bài*. — Flèche de commandement, tablette de feu ; signes de leur mission.

129. *Đỡ*. — Soutenir, parer. Quand un bateau descend le fil de l'eau par exemple, l'action de l'empêcher de toucher un bord ou l'autre s'appelle *đỡ*.

130. *Đồng bào*. — Né d'une même mère ; frère, sœur.

131. *Tiết ngãi sao*. — Quelle n'était pas la pureté de ses sentiments et son attachement à ses devoirs.

(Ainsi) le Ciel leur ouvrait les routes du salut, (pareils) au dragon qui rentre dans la mer, au tigre qui retourne à la montagne.

511 Les satellites du Phủ n'avaient pas été alertes. A la cinquième veille (132) ils arrivèrent à la maison des *Mai;* ils n'y virent personne, les feux étaient éteints (133), plus une voix. Le soupçon saisit les messagers, ils firent des perquisitions dans tout le village.

517 Le salut de la mère est déjà assuré, elle a trouvé un refuge chez son frère; mais combien est digne de pitié le jeune homme errant et sans abri. Le maître et le domestique étaient montés en bateau et, portés au cours de l'eau, arrivèrent à à *Nghi trung*. Une fois arrivés, tout perplexes, ils descendirent à terre et entrèrent dans une auberge pour prendre des informations. « Je suis étranger, dit *Lương ngọc,* et vous prie de me renseigner. Votre huyện ne s'appelle-t-il pas *Hầu loan?* » L'hôtelier, à ces questions, répondit : « N'en dites pas davantage! Quelle demande inutile faites-vous là? C'est un homme avide qui sacrifie tout aux circonstances (134), n'estimant que le gain et la réputation, se souciant peu de sa parenté (135). Les riches sont sourds, les nobles aveugles; plus d'un est entré chez lui qui en est ressorti les mains vides. »

533 A ces paroles, *Lương ngọc* fut saisi d'inquiétude; *Hỉ đồng,* assis auprès de lui, avait tout entendu. Au milieu de la nuit, il lui dit tout bas : « Les cœurs des hommes sont (comme un lieu)

---

132. *Canh năm.* — La nuit est divisée en cinq veilles, répondant chacune à une heure de la division annamite du temps et à deux de la nôtre. — On connaît un petit poème intitulé : *les Cinq veilles de la nuit.*

133. *Khói nhà lạnh ngắt.* — La fumée de la maison est très froide.

134. *Ăn xổi ở thì.* — *Ăn xổi,* signifie : manger avec hâte, prématurément, ce qui ne sera à point que dans quelques jours; par suite, empressé de jouir, avide; *ở thì,* vivre selon le temps, les circonstances; n'avoir pas de principes assurés.

135. Il y a une allusion aux mœurs annamites. Si un individu devient riche ou parvient dans les emplois, toute sa parenté se jette sur lui. *Một người làm quan cả họ dặng nhờ,* dit un proverbe.

périlleux, les mœurs de ce monde sont changeantes (136). Tout à l'heure, j'ai entendu les paroles de l'aubergiste qui montrent que ce *Hầu loan* est un homme assez peu sûr. Nous sommes venus jusqu'ici, fuyant un injuste châtiment; mon humble avis est donc de ne pas trop nous hâter d'avoir confiance. Si nous nous en tenions aux principes, sans souci des circonstances, je craindrais qu'il ne nous arrivât malheur (137), et qui nous protégerait? Changeons de rôle, afin que j'aille reconnaître les sentiments de l'ennemi. S'il montre un cœur bas (138), je subirai mon malheur; vous, enfuyez-vous au loin. »

547 Laissant leurs bagages dans l'hôtellerie, le maître et le valet changèrent de vêtements et se mirent en chemin. Étrangers dans le pays, rien ne distinguait leur condition; *Hi đồng* marcha devant, suivi par *Lương ngọc. Hi đồng,* cependant, pensa à prendre ses précautions; il acheta de l'arsenic et le serra dans sa ceinture. Il entra ensuite dans le huyện de *Nghi trưng,* laissant *Lương ngọc* l'attendre en observation. Il chargea le portier d'aller dire (au huyện) que son gendre demandait à lui présenter ses hommages. On l'introduisit dans les appartements intérieurs et *Hầu loan* lui demanda toute sorte de détails. *Hi đồng* lui raconta toute l'histoire, la famille injustement frappée, lui-même sans asile; puis il fit semblant de pleurer. Qui eût pensé que *Hầu loan* fût un pervers (139)? A cette nouvelle, il détourna la tête, se mit à gronder. « Qui serait, dit-il, assez puissant pour oser sauver un coupable? Ma fille est une beauté charmante; où il y a une *Tây tử* (140) l'on ne manque pas de gendres. Dix personnes vous ont vu entrer ici; comment pourrais-je laisser

---

136. *Viêm lương.* — Le chaud et le froid.

137. *Khi muôn một.* — Avoir dix mille chances contre une; extrême péril,

138. Cœur de poisson ou d'oiseau; bas, lâche.

139. *Bạc đen.* — Blanc et noir. Ingratitude, injustice, infidélité. — Voir pour le sens de cette locution: Kim vân kiều, 1402, 1538 et surtout 1608.

140. *Tây tử.* — La beauté suprême de la tradition chinoise. Elle était d'une famille pauvre qui habitait, au Ve siècle avant notre ère, dans le royaume de *Việt.* — Le roi de *Ngô* avait fait serment de coucher sur la terre nue et de mêler du fiel à tous ses aliments tant qu'il n'aurait pas vengé la mort de son père, pris et tué par un prince

aller quelqu'un d'aussi compromis ? » Aussitôt il ordonna aux geôliers de prendre *Hi đông* sous leur garde. « Je le mènerai ensuite, dit-il, à la capitale. »

571 *Lương ngọc,* qui se tenait au dehors, vit cette troupe sortir en tumulte. Saisi de pitié, il voulait parler à *Hi đông* au passage; mais celui-ci, clignant de l'œil, lui fit signe (de se taire). *Hi đông* avait sur lui le morceau d'arsenic ; résolu de périr, il l'avala d'un trait. Pensons à celui qui, à cet âge, fut capable de ce dévouement, mettant au-dessus de tout son devoir envers son maître et n'ayant aucun souci de lui-même. Chacun pense maintenant que *Lương ngọc* est mort, l'on ignore que, par ce déguisement, *Hi đông* est celui-là.

581 Une troupe de geôliers sortit en désordre et emporta (le cadavre) par la porte du nord, pour aller l'enterrer en rase campagne. *Lương ngọc* les suivit de loin ; il visita le lieu de la sépulture, y fit une marque et, amassant de la terre, y dressa un tumulus.

585 Indécis, ne sachant que faire, il s'abandonnait à ses pensées. Sans ressources sur une terre étrangère, seul dans un pays inconnu, il ne savait à qui parler de ses malheurs. Dans cette extrémité, avancer et reculer lui étaient également difficiles. Tout à coup, il se vit arrivé auprès du fleuve; une barque se trouvait là comme pour lui donner les moyens de fuir. A la fin du jour, il arriva au port et descendit sur le rivage. Le lieu où il arriva

---

voisin, le roi de *Việt*. Le roi de *Việt,* vaincu, lui fit savoir que *Tây tử*, dont il avait remarqué la beauté et dont il était passionnément épris, était entre ses mains et qu'il ne pourrait l'acquérir qu'en lui accordant la vie sauve. Le roi de *Ngô* renonça à sa vengeance et s'oublia si bien au milieu des plaisirs, que *Việt* releva sa fortune et détruisit le royaume de *Ngô*. (HERVEY SAINT-DENYS : *Poésies de l'époque des Thang*, page 58, note. — MAYERS, 571). — D'après un ouvrage chinois, HISTOIRE DES CHÂU OCCIDENTAUX, chapitre XVIII, *Tây tử*, dans cette dernière catastrophe, tomba aux mains du roi de *Việt,* mais sa première femme, jalouse, la fit jeter à l'eau avec une pierre au cou. D'autres, dont l'auteur n'adopte pas l'opinion, prétendaient que le sage *Phạm lãi,* conseiller du roi de *Việt,* l'avait emmenée en quittant lui-même la cour, pour soustraire son maître à son influence désastreuse.

à une heure avancée, était la pagode de la longévité. Il se dit en gémissant : « Que mon malheur m'accable à son gré ! mais jusqu'où le ciel le poussera-t-il ? *Lư khi* me poursuivra toujours, et qui sait ce que, par la suite, il adviendra de moi? »

597 *Lương ngọc* portait une ceinture de soie couleur de pêcher; il la défit, l'attacha à une branche. Hélas ! quel est ce funeste emploi de ses mains ? Il a résolu de se suicider au moyen de cette ceinture. Mais le Ciel était là pour sauver le noble jeune homme ; quelqu'un sortit à ce moment de la pagode. Cet homme au cœur compatissant, voyant ce malheur, rentra et alla avertir le supérieur. Celui-ci fit vite défaire la ceinture et descendre (le corps). On fit boire à *Lương ngọc* une décoction de gingembre et, au bout de quelque temps, il revint à lui. Voyant une personne d'une figure distinguée (141), le supérieur fut saisi de pitié et le questionna en détail. Mais *Lương ngọc* n'osait pas revéler ses aventures, aussi chercha-t-il une échappatoire (142). « Je suis, dit-il, un domestique ; mon maître m'avait confié ses effets et j'en ai perdu trois ou quatre paquets. Pensant qu'à son retour il ne me pardonnerait pas, dans ma douleur, j'ai résolu de mourir. » Le supérieur lui dit : « La maison du *Bouddha* est un séjour de paix. Accommodez-vous aux circonstances et demeurez ici. Il y a beaucoup à faire dans cette pagode : il faut nettoyer les autels, arroser les arbres. Mais vous me paraissez un homme de bonne famille ; voici un encrier et un pinceau, écrivez-nous une page pour voir. Que ce soit bien ou mal, n'importe ! *Lương ngọc* écrivit aussitôt ces mots : *Pagode de la longévité.* Le supérieur dit : « Voilà un pinceau divin. Pourquoi chercher davantage les passes rapides du glaive (143) ? Pourquoi louer davantage le pavillon du *Lan ?* (144). »

---

141. *Trạng mạo răn nhân.* — L'air d'un lettré.

142. *Chống chế kêu ca.* — Résister par des paroles, des ruses. *Kêu ca,* se plaindre.

143. *Võ kiếm.* — Une femme du nom de *Vệ,* voyant faire des passes d'escrime, conçut l'idée d'un genre d'écriture où les traits sont jetés hardiment. (ÂU HỌC CỔ SỰ QUỲNH LÂM, *Quyển II*, page 24, section *Nữ tử.*)

144. *Lan đình.* — Le *lan* est une orchidée. Le pavillon du *lan* était, au IVe siècle avant notre ère, un célèbre rendez-vous de lettrés dont les

625 Le supérieur donna alors à *Lương ngọc* le jardin à soigner à lui tout seul. Il devait chausser et arroser les arbres, tailler les branches. (A voir le jardin soigné par lui) l'on eût dit qu'il ajoutait à la vertu du soleil ; le jardin était beau comme s'il y eût eu un double printemps.

629 Tandis qu'il ne songeait qu'à rester sous la protection du *Bouddha*, qui eût pensé que sa destinée lui préparait un illustre mariage ? Nous ne connaissons pas encore le supérieur de la pagode. Il s'appelait *Trần nhựt cao;* il avait obtenu aux examens militaires le titre de *Thám hoa* (145), avait gouverné trois provinces et plusieurs fois commandé des armées. Dégoûté du gain et de la gloire, il se plaisait maintenant à la solitude et s'était retiré dans cette pagode. *Trần đông sơ* était son frère cadet. Un jour de loisir, il vint rendre visite à son aîné. Les deux frères eurent une longue conversation. Parfois, ils se rappelaient avec larmes le sort de *Mai công,* et *Lương ngọc,* renfermant ses impressions dans son cœur, reconnaissait à leurs paroles une vieille amitié.

643 Pour se récréer, les deux frères, se tenant par la main, allèrent au jardin. Voyant la beauté de ces fleurs, *Trần đông sơ* baissa la tête et fit à son frère toutes ses plaintes. « Durant tant d'années que j'ai été occupé au service de la cour, dit-il, les pêchers rangés dans mes cours, mes haies, tout a été à l'abandon. Les arbres, rabougris et morts, font peine à voir ; plantes et arbres, tous sont bien loin de pouvoir supporter la comparaison avec les vôtres. Vous avez ici beaucoup d'habiles jardiniers, je vous prie de m'en prêter quelques-uns pour ma maison. » Le supérieur lui répondit : « J'ai eu du bonheur ; l'autre jour, j'ai acquis par hasard ce jeune homme ; il se nomme *Vương hi đông;* il

---

compositions poétiques furent écrites par un calligraphe excellent. — Il peut nous paraître singulier que le supérieur de la bonzerie reconnaisse à l'écriture de quatre mots les hautes facultés de *Lương ngọc*. Chez les Chinois, une écriture élégante est inséparable d'une instruction supérieure.

145. *Thám hoa.* — Titre donné au candidat qui est reçu le troisième aux examens du palais.

écrit admirablement et a l'air d'un fils de famille. Il connaît la taille des arbustes (146) et la culture des fleurs; il n'y a aucun inconvénient à ce qu'il trouve un asile chez vous. »

659 *Mai lương ngọc* se prosterna devant son maître et le remercia; suivant ensuite *Trần công* chez lui, ils arrivèrent bientôt à sa demeure. *Trần công* se mit à rire et, se retirant (147), fit venir son fils et sa femme. Il fit aussi approcher sa fille. « Aujourd'hui, dit-il, je suis allé à la pagode et j'ai obtenu ce jeune homme qui connaît l'art des jardins et est habile aux lettres (148). » *Mai lương ngọc* avait la mine d'un jeune homme de bonne famille, toute la maison fut unanime à le louer.

669 Forcé de se contenter de son sort, tantôt il écrivait pour son maître des cartes de visite, tantôt il allait soigner les fleurs. Dans la maison étrangère, le temps ainsi s'écoulait, et, toujours seul, il restait intérieurement occupé de ses douleurs. N'était-il pas séparé de sa mère (déjà penchée vers la vieillesse) comme le soleil au niveau des mûriers (149), séparé du *Sơn đông* par l'immensité obscure des montagnes et des fleuves? Quand son amour et ses regrets se pourront-ils apaiser? Et celui (qui gît à) *Nghi trung* sous un tertre de sable, n'est-ce pas à cause de lui qu'il a souffert? Si (son ombre) jusqu'ici a eu sujet de se plaindre (de son abandon) (150), viendra-t-il (du moins) un jour où il pourra payer *Hỉ đồng* de son dévouement?

681 Ainsi, pareils aux murailles étagées des villes, s'amoncelaient en lui ses chagrins. Jours de vent, nuits de lune, il ne faisait qu'errer dans le jardin. Qui aurait pensé que le Ciel allait se

---

146. *Sửa kiểng.* — Les mots *Kiểng vật* désignent ces rocailles artificielles et ces arbustes bizarrement taillés qui font l'ornement des jardins chinois.

147. Ce vers, identique au vers 103, s'explique difficilement, surtout ici.

148. *Nghề nòi.* — Art héréditaire.

149. *Tang du.* — Les mûriers et les ormes. La vie à son déclin est comparée au soleil dont le disque entre dans les mûriers et les ormes ; se couche.

150. — Si, jusqu'ici, il y'a eu une parole (de reproche à me faire).

plaire, dans le cercle même de la mauvaise fortune, à lui mettre en main les fils rouges (du mariage) (151).

685 Par une nuit de vent et de lune où les ombres étaient agitées (152[a]), la solitude complète, il entra tout à coup dans le jardin une jeune fille qui parlait d'une voix légère, regardait les servantes cueillir les branches, leur faisait cueillir des fleurs (152[b]). Le teint de la jeune fille était pur comme le jade, blanc comme l'ivoire, sa figure circulaire comme la lune, sa noire chevelure abondante comme les nuages. Les vêtements qu'elle portait et ceux qu'elle avait en réserve étaient d'une couleur éclatante, sa jupe (153) était pareille à une fleur épanouie, ses souliers brodés d'un *Phụng*. Une troupe de servantes la suivait, les unes maniant l'éventail, les autres portant sur l'épaule la cassolette (où brûlait) le bois d'aloès; au loin se répandait une vague odeur d'encens. *Mai lương ngọc* reconnut la jeune maîtresse.

---

151. *Trao xích thằng.* — Mettre en main les fils rouges. — Allusion à l'histoire de *Quách chấn*, dont le premier ministre voulait faire son gendre. Le ministre avait cinq filles qu'il plaça derrière un rideau, donnant à chacune un fil rouge; il dit alors à son futur gendre de prendre un de ces fils, lui promettant la main de celle de ses filles qui le tiendrait. Le sort tomba sur la troisième fille, la plus jolie et la plus vertueuse des cinq. (Mayers, I, 201 a.)

152 a. *Man mác bóng.* — Cela signifie, je pense, que la lune jette des ombres éparses dans le jardin. Th. traduit *man mác* par *dispergi*. Ce mot se trouve au vers 1050 du Kim vân kiều : *Hoa trôi man mác biết là về đâu ?* Savoir où s'arrêteront ces fleurs qui flottent éparses ?

152 b. Quoique ce vers paraisse s'expliquer tout naturellement, il n'en contient peut-être pas moins une allusion à un jeu « inventé par la princesse *An lo*, sous le règne de *Tchong song* (en 684). Ce jeu, auquel se livrait à la fois un grand nombre de femmes, consistait à cueillir des fleurs en courant et à couper et à jeter celles qu'on laissait, de peur que d'autres ne pussent les cueillir. » (Stanislas Julien : *Dict. des loc. les plus remarq. du Yu kiao li, sub* 草.)

153. *Xiêm.* — C'est une espèce de jupe qui, dans certaines provinces, remplace le *quần* (pantalon) au moins comme vêtement de cérémonie. Dans le Kim vân kiều, on trouve plusieurs fois *áo xiêm* avec le sens général de vêtements.

697 L'amour s'empara de tout son être (154), il ne pensait qu'à elle, ne rêvait qu'à elle (155). « Quelle est celle, dit-il, dont la vue me touche ainsi? Est-ce la déesse du palais de la lune ou la fée de la tour brillante (156)? » Son cœur était tout occupé de la jeune fille, nuit et jour il brûlait pour elle (157) ; mais, après

---

154. Ses sentiments le lient immobile.

155. Son âme était tout occupée de la cannelle ; ses esprits erraient autour du prunier. — La cannelle et le prunier désignent la jeune fille.

156. *Cung quảng.* — C'est le palais où réside *Hằng nga.* C'était la femme de *Hậu nghệ*, archer célèbre du temps de l'empereur *Nghiêu,* qui passe pour avoir délivré la lune d'une éclipse en lançant des flèches contre le ciel. Il avait reçu de *Tây vương mẫu* le philtre d'immortalité; sa femme le but en cachette et s'enfuit dans la lune, sans que *Hậu nghệ,* guidé par les révélations d'un devin, eût pu la rattraper. — Qui eût pensé, dit un poète, que le ciel lui aussi favorise les coupables? (ẤU HỌC, *Quyển I,* page 7, section *Thiên văn.* — MAYERS, I, 178 et 94). — Il renvoie dans ce dernier article à un mémoire publié dans les *Notes and queries on China and Japan,* vol. III, page 123; mais il avoue que l'habileté des commentateurs n'a pu découvrir l'origine de ce mythe.

Hằng nga ou *Tố nga* est pour les poètes annamites un type de beauté. Il règne dans le palais de la lune un froid mortel, comme le prouve l'histoire de *Tần mục công* racontée par le ĐÔNG CHÂU LIỆT QUỐC, *Quyển X.* Ce prince avait une fille nommée *Lộng ngọc,* habile à jouer d'un instrument de musique, le *sanh;* elle ne voulut accepter d'autre époux qu'un habile musicien qui jouait du *tiêu* et fut nommé *Tiêu sử.* Quelque temps après le mariage, les deux époux disparurent. Une nuit, *Tần mục công* les vit descendre, pour lui rendre visite, du vaste et froid palais (de la lune), et quand ils partirent, les y suivit. En se réveillant, il se sentit tout glacé et mourut.

Người đài dương. — La tour brillante est une des sphères célestes, séjour des génies. « Un prince de l'antiquité visitant les montagnes de *Cao đường,* vit en rêve une fée qui partagea sa couche et le matin disparut en chantant une strophe dont voici le sens : « J'habite le côté ensoleillé des monts de *Vu,* j'habite sur les pics de *Cao đường.* A l'aurore, j'assemble les nuages du matin, la nuit je fais venir la pluie. Voilà ce que je fais chaque matin et chaque nuit au pied de la tour brillante. » (MAYERS, I, 873.)

157. De jour en jour, le caractère 思 est mis sous le caractère 相 (c'est-à-dire le suit dans la phrase écrite en colonne). Cela fait *Tương tư* qui a le sens d'aimer ardemment, passionnément.

toutes ses infortunes, comment eût-il osé entretenir quelqu'un de son amour? Réduit à la domesticité, le Ciel pouvait-il le destiner à cette heureuse alliance ?

707 L'automne cependant et l'hiver avaient vu s'écouler leurs jours de vent et de pluie, et la floraison des pêchers annonçait le milieu du printemps. Dans le jardin, parmi les arbustes fraîchement taillés, les ailes des papillons bruissaient comme les mõ lointains, le chant des oanh résonnait comme une psalmodie.

711 Un jour que *Trần công* était allé s'y promener, il vit partout dans le jardin les fleurs de prunier épanouies. Il se rappela que le lendemain était le 20 du mois et ordonna de préparer un repas dans le pavillon. Tout à coup, rentrant chez lui, sa femme lui vit un air triste. « La vue de notre jardin, dit-elle, est plaisante; pourquoi votre visage a-t-il perdu son sourire et s'est-il chargé de soucis? » Le mari lui répondit: « Ce n'est pas d'un coup que je souffre (158); je me suis tout à coup rappelé que demain (était l'anniversaire) de notre coryphée *Mai;* il fut pour moi un ami, il fut un serviteur fidèle et pur; aussi, la vue des fleurs de prunier m'a-t-elle pénétré de douleur. Demain, à l'aurore, sous le prétexte de jouir de la vue des pruniers, nous irons faire à cet homme excellent un hommage de nos sentiments purs et respectueux. O *Mai,* dit-il, si tu peux m'entendre, ne crains pas, des Enfers (159), de te manifester et te communiquer à mon amitié. Toi, maintenant, tu es mort, tout est fini; mais ceux que tu as laissés errants, fais qu'ils trouvent ma demeure. » Telles étaient ses paroles à la vue des fleurs, triste à la pensée des restes errants de la famille *Mai.* « Si quelque jour, dit-il, elle doit renaître à la prospérité, que ces fleurs s'épanouissent deux fois (plus belles) que de coutume. »

733 Le Ciel se plait à déconcerter les vœux des hommes. Pourquoi, toute cette nuit, une tempête de vent et de pluie? Le lendemain,

---

158. Je n'ai pas été frappé pour souffrir; je ne souffre pas corporellement.

159. *U hiển.* — *U,* l'obscur et, par extension, le séjour des ombres. Ne dédaigne pas, toi obscur, d'apparaître. . .

à l'aurore, on vit de toutes parts (160) les fleurs éparses à terre et leur parfum envolé vers le ciel. Cet insuccès de ses vœux, *Trần công* l'accueillit avec mille sentiments confus de regret pour son ami, de colère contre le monde. Renonçant aux richesses et aux honneurs, il résolut de prendre le bonnet et l'habit de bonze et de quitter le siècle. Sa femme et son fils lui dirent : « De tout temps, le vent et la pluie ont fait tomber les fleurs. Pourquoi vous tourmenter et vous inquiéter? Agé, laissant votre maison à l'abandon, aggravant votre malheur. » — « Pas d'objection, répondit-il, j'ai dit, et pour mille livres d'or ne me démentirais pas. » Toute la maison était plongée dans la douleur, quand sa fille se prosterna devant lui et lui dit : « Je vous prie d'attendre encore quelques jours pour que, par nos prières au Ciel, nos vœux au *Bouddha*, ces fleurs refleurissent. » — « S'il en advient ainsi, répondit *Trần công*, et que ces pruniers fleurissent une seconde fois, je changerai de pensée. » La jeune fille se rendit dans le jardin; elle fit cinq ou sept prières, quatre ou cinq prosternations; la pureté de ses sentiments pénétra les neuf sphères du Ciel, et voici qu'aux branches terrestres de ces pruniers vinrent s'unir des fleurs divines.

757 Par quel bonheur, le troisième jour, *Mai lương ngọc* se réveilla-t-il dans la nuit ? Quel était ce parfum répandu de tous côtés, ces fleurs dont le frémissement remplissait tout le jardin? La joie de son cœur fut pareille à une montagne ; il composa une strophe en quatre vers coupés de sept syllabes (161):

III.

Sur toutes ces rangées de pruniers à l'ombrage élevé, — une averse bienfaisante avait pressé d'éclore les messagers du prin-

---

160. *Bốn tường.* — Les quatre murs. Ce sont comme des espaliers.

161. *Thi tứ tuyệt thất ngôn.* — Les *tuyệt cù* (TSUÉ KEOU) sont des quatrains dont le modèle fut, dit-on, composé par le roi de *Sở Hạng võ,* mort en 201 de l'ère ancienne, quand il se vit atteint par les soldats ennemis et se coupa la gorge. — « Le quatrain se compose de quatre vers d'égale longueur, de cinq ou de sept syllabes, la rime obligatoire au second et au quatrième vers. Les deux vers qui ne riment pas obligés

temps (162). — Comment étaient ces pruniers l'autre nuit? Comment sont-ils celle-ci? — Après la chute des fleurs, une nouvelle floraison; combien de fois cela s'est-il vu?

767 Après avoir écrit ces vers, il cueillit une branche fleurie et la donna à la servante pour la porter à *Trần công*. A la vue de ce miracle, les uns après les autres vinrent en foule admirer. *Trần công* dit que la chose était parfaitement claire et que, à coup sûr, un membre de la famille *Mai* en renouvellerait la prospérité. Il renonça à ses pensées de retraite et ordonna de dresser dans le pavillon une offrande de vin et de fleurs. Il y suspendit la tablette de *Mai công*. *Lương ngọc,* lui aussi, voulut manifester ses sentiments pieux; il chercha un pavillon éloigné et se mit à se lamenter en regardant la tablette de son père. En ce moment, sans le faire exprès et ne sachant qui c'était, la jeune fille lui jeta un coup d'œil et connut ses sentiments.

781 *Lương ngọc,* connaissant les intentions droites de *Trần công,* vit s'apaiser ses craintes et les soucis de son cœur. Se rappelant le nom et les titres de son père, il les inscrivit sur une feuille de papier qu'il colla dans une malle. En allant et venant, il le regardait à la dérobée, rendant ainsi, comme il pouvait, son culte du soir et du matin.

---

de finir dans un ton opposé à celui de la rime. . . permission toutefois de déroger à cette règle pour le premier vers du quatrain, à condition qu'il rime exactement avec le second et le quatrième. . . Le second et le troisième vers ne peuvent jamais rimer ensemble. — Opposition des tons entre les deux pieds correspondants de chaque distique rigoureusement exigée pour tous les pieds si l'on veut que la pièce soit irréprochable. Le premier vers du quatrain jouissant seulement de quelques licences, à la condition de rimer avec le second et le quatrième vers. Deux vers au moins du quatrain doivent remplir, en ce qui concerne la distinction des mots *pleins* et *vides,* les conditions de parallélisme. . . Le parallélisme peut s'établir entre les deux vers du premier distique, les deux vers du second, ou bien encore entre le premier et le dernier vers de la pièce, mais non pas entre le second et le troisième vers. . . » (HERVEY DE SAINT-DENYS : *Poésies de l'époque des Thang. — L'art poétique et la prosodie chez les Chinois,* LXVII, LXXXIV.

162. Voir le vers 708.

787 *Trần công,* allant voir les fleurs, fit venir son fils *Xuân sanh*. « J'ai toujours habité la cour, dit-il, et je ne sais quels progrès vous avez faits dans vos études. Maintenant, à l'occasion de cette double floraison des pruniers, improvisez-moi (163) une pièce de vers. » Comme il parlait encore à *Xuân sanh,* levant les yeux, il vit la strophe inscrite sur le paravent. Il s'informa et apprit qu'elle était l'œuvre de *Hí đông*. Il loua la beauté de ces vers pareils à du jade brillant, à de l'or en fusion (164); expression d'une bouche brodée, de sentiments ornés (165). *Xuân sanh* voyant cette composition, écrivit aussitôt quatre vers sur les mêmes rimes (166):

IV.

Il est doux d'approcher des fleurs colorées du prunier, — C'est comme si l'on se réjouissait dans la maison du printemps. — Elles témoignent du Ciel, qui les a fait refleurir, — elles avaient fleuri une fois et maintenant ont refleuri.

805 *Trần công* satisfait, approuvait de la tête, quand il vit venir sa fille. « Vous êtes savante, lui dit-il; essayez donc de faire des vers à l'imitation de ceux-ci, sur les mêmes rimes. » Elle prit le pinceau et à son tour écrivit sur le mur son bout rimé :

V.

Précieux est le prunier, nulle fleur n'approche de la sienne ; — Notre troupe au cœur pur a fait revenir le printemps.— O Ciel ! tu n'abandonnes pas tes fidèles. — C'est pour cela que tu as permis à ces fleurs de s'épanouir deux fois.

---

163. *Tấn trình*. — Offrir, présenter.

164. *Ngọc đúc vàng dung*. — C'est le chinois *Ngọc chú kim dung* qui désigne métaphoriquement l'élégance et le brillant du style.

165. *Vóc trong miệng, gấm trong lòng*. — C'est le chinois *Cẩm tâm tú khẩu* qui désigne les compositions de *Li taï pé*. (ZOTTOLI : *Allusiones*, page 703. — ẤU HỌC, *Quyển VIII*, page 7, section *Văn sự*.)

166. *Theo vần*. — Les Chinois, quand ils composent des vers ensemble, font souvent chacun leur pièce sur le modèle (rime et rhythme) soit de la première qui a été composée, comme dans le cas qui nous occupe, soit de quelque poésie célèbre. Ce sont, en quelque sorte, des bouts

Trần công loua cette veine féconde en jade et en perles (167), ces finales bien amenées, ce rhythme parfait. Il se retira ensuite et fit à sa femme cette observation : « *Hi đồng* est un garçon de talent, ne le traitons pas comme un vulgaire domestique. »

Lương ngọc seul, négligeant sa toilette, dans son pavillon roulait ses pensées sur sa misère et s'attristait des malheurs de sa famille. Dans le temps, il avait entendu la renommée publier au loin que *Châu dương* était une ville des plus populeuses (168). Un jour qu'il faisait un temps frais et pur, il sortit pour aller visiter les boutiques. Partout (les toits inégaux) des hôtelleries basses et des palais élevés, partout des lieux dignes de *Tạ* et de *Vương,* de *Nguyên* et de *Đào* (169). Les chars attelés de mulets, les parasols se pressaient en foule; ici de grands magasins, là de riches commerçants. Des rideaux cachaient les vérandahs, les rues étaient pavées de briques, les maisons étaient ornées d'or et d'argent, les stores étincelaient de verroteries. Partout des étrangers de passage, les bateaux de l'Occident amarrés ensemble, ceux des Coréens sur une même ligne. Au-delà, s'allongeait le fleuve plein de bateaux amarrés dont l'avant se touchait, tandis que d'autres tendaient leurs voiles pour partir. Le bruit des filets jetés dans le fleuve ressemblait au frémissement des feuilles de bambou; ici des bateaux pêchaient, là d'autres s'approchaient de la rive pour y jeter l'ancre.

---

rimés, mais avec plus de difficulté encore; aussi ne s'étonnera-t-on pas de la faiblesse des poésies insérées par l'auteur de notre poème qui, de plus, avait à suivre son texte chinois.

167. *Nhả ngọc phun châu.* (Ấu học, *Quyển VIII,* page 19.) C'est une allusion à une pièce de vers de Li Tai Pé : *La femme malheureuse,* dans laquelle il peint la favorite d'un empereur de la dynastie *Hán* dans son palais, crachant du haut des cieux, et ses crachats portés par le vent et devenant du jade et des perles; — ensuite abandonnée. — L'on compare les compositions élégantes à ces perles.

168. *Phiên hoa.* — Désigne une ville populeuse, pleine de mouvement et de plaisirs.

169. *Tạ, Vương... Nguyễn, Đào.* — On lit dans le *Thiếu vi thông giám,* chapitre XI, page 20 : *Vương, Tạ, Đào, Nguyễn* étaient riches et menaient une vie splendide *(phú quí phong lưu).* Je ne sais qui est

839 Séduit par la beauté de ce spectacle, *Lương ngọc* parcourut le rivage, et le soleil déclinait lorsqu'il rentra chez lui. Sa chambre était solitaire et muette; mais dans la malle abandonnée, il ne vit plus son inscription. Vainement il chercha partout, remua tout, en proie à une anxiété toujours renouvelée.

845 Pendant qu'il faisait sa promenade, *Hạnh nguyên* était sortie avec *Túy hoàn*. Elle avait ouvert la malle et y avait vu cette tablette. Muette d'étonnement, elle l'avait prise et avait tout conté à son père. « C'est là une chose étrange, dit *Trần công*. Cet *Hỉ đồng* est certainement le jeune *Mai.* » Il appela *Túy hoàn* et lui donna ses instructions, lui recommandant d'éprouver *Lương ngọc* pour voir ce qu'il ferait. « O *Mai!* dit *Hoàn*, pourquoi nous avez-vous si gravement compromis (170)? Le premier ministre *Lư khi* a tout appris et a envoyé l'ordre de vous arrêter (171). Dissimulerez-vous encore (172)? Demain, comme aujourd'hui, vous nommerez-vous *Vương hỉ đồng*? *Lương ngọc,* voyant que son secret était connu, convint de tout, avoua toute la vérité et implora la pitié de *Túy hoàn.* « Je vous aurai, dit-il, une obligation infinie si, par quelque moyen, vous pouvez me tirer de cette extrémité. » *Túy hoàn,* voyant qu'il était de bonne foi, lui dit qu'il lui avait été ordonné d'éprouver ainsi ses sentiments. « Tout à l'heure, à cause de la tablette qu'il avait vue, mon maître m'avait ordonné de parler ainsi. »

867 *Lương ngọc* la suivit à pas légers, moitié joyeux, moitié craintif, partagé entre mille sentiments. *Trần công* lui dit : « Pourquoi cette dissimulation inutile? Nous ne pouvions pas penser que nous eusssions là un ami si cher (173). Si, sans le vouloir, je

---

Vương. Tạ serait *Tạ huyên,* général des *Tấn* (MAYERS, I, 141); *Đào, Đào khãn* (MAYERS, I, 711), et *Nguyễn, Nguyễn tịch* (MAYERS, I, 968).

170. A qui vouliez-vous jeter une faute grande comme une pagode?

171. *Lấy* est employé ici, comme le sont plus souvent *đến* ou *tới,* comme une espèce de particule d'accession, avec les nuances que comporte leur sens primitif.

172. *Kéo còn.* — Ferez-vous encore...? Vous ne ferez plus.

173. Je pensais que tu n'étais pas quelqu'un d'uni à moi, là certes. — *Là*

vous ai offensé, pardonnez-le moi. » Après l'avoir salué, *Lương ngọc* lui raconta son histoire depuis le jour où il avait revu sa patrie et celui où il avait appris son malheur. Il lui raconta toutes ses aventures, le départ de sa mère pour le *Sơn đông,* la volte-face de *Hầu loan,* le service rendu par *Đô thần,* le dévouement de *Hi đông ;* comment fut détachée la corde funeste (174) et comment il avait trouvé refuge dans la pagode (175). Dans ces lieux éloignés, ne conservant plus d'autre bien que sa vie, comment aurait-il pu espérer voir ce qui arrivait aujourd'hui ? *Trần công* lui répondit : « Restez ici en sûreté, et quelque jour, certainement, votre vengeance s'accomplira ; partagez l'appartement de mon fils et, tous les deux, livrez-vous assidûment à l'étude. Amis liés par une amitié héréditaire, faites-vous connaître mutuellement votre force en littérature et, dans vos conversations, dévoilez-vous votre cœur. »

887 Que d'autres maintenant cherchent des amis (176). *Trần công,* cependant, eut avec sa femme une conversation secrète.« vLe jeune *Mai,* dit-il, est doué d'un talent supérieur, son style est tissu d'or et d'argent ; il a l'extérieur d'un homme distingué (177), je veux lui donner en mariage *Hạnh nguyên;* ce talent élevé, cette beauté·souveraine (178) sont faits l'un pour l'autre.

---

mình với nhau a quelque chose du sens : ne faire qu'un, être intimement unis.

174. *Cổi* pourrait aussi bien désigner l'action par laquelle il se dépouilla de sa ceinture pour se pendre, que celle par laquelle on la lui retira du cou pour le dépendre.

175. *Cửa không* — Porte de l'anéantissement ; pagode, par allusion aux doctrines bouddhiques.

176. Que d'autres cherchent un ami, lui a trouvé le sien.

177. *Cẩm tú.* — Voir note 165. — *Người y quan :* homme vêtu de l'habit long, coiffé du turban, qui sont le costume des lettrés.

178. *Quốc sắc.* — Beauté du royaume, c'est-à-dire qui perd les royaumes. (Ấu học, *Quyen IV,* p. 4, section *Nữ tử.)* — L'on désigne par ces mots la favorite de l'empereur *Võ đế* (140 à 86 avant J.-C.) des *Hán* antérieurs. L'eunuque *Li diên niên,* son frère, chanta à sa louange cette strophe : « Au nord vit une femme que nulle au monde n'égale en beauté ; son premier regard fait tomber les villes fortes, son second

Avant peu nous le verrons (179) briller sur la liste d'or (180) et nous fixerons le jour des noces. » Sa femme lui répondit : « Ce serait là un grand bonheur ; s'il peut en être ainsi, ma vieillesse sera en paix. »

897 Mais, allant et venant, *Túy hoàn* avait entendu toute cette conversation dans son plus grand détail. Sa langue était un glaive à deux tranchants ; les paroles de sa bouche avaient cent formes. Elle s'empressa d'aller tout conter à demi-voix à *Lương ngọc.* L'habitante du gynécée rougit de honte, l'hôte de la bibliothèque eut peur des faux rapports (181).

903 Que le génie des mariages (182) est habile à se jouer des

---

regard ruine les royaumes. Comment ne craindrais-je pas la ruine de mes villes ? L'on ne rencontre pas deux fois une telle beauté. » — L'empereur prit la sœur de l'eunuque au nombre de ses femmes. (Voir MAYERS, I, 342,377.) — Les vers de l'eunuque contenaient eux-mêmes une allusion à un passage du LIVRE DES VERS, section III, ode 30, où il est dit qu'un homme habile fonde les villes et qu'une femme habile les ruine.

179. *Đó* désigne *Lương ngọc.*

180. *Bảng vàng.* — La tablette d'or, c'est-à-dire le tableau sur lequel sont inscrits en lettres d'or les résultats des examens du palais.

181. Ce passage, peu intelligible à force d'être écourté, est traité avec les détails voulus dans l'original chinois, où l'on voit *Lương ngọc* reprendre sévèrement la suivante de son indiscrétion. — *Vách tai,* les murs ont des oreilles, est la moitié d'une locution très répandue : *Rừng mạch vách tai* (les forêts ont des yeux, les murs ont des oreilles). Le LIVRE DES VERS, section II, ode 43, emploie une expression analogue qui est l'origine de celle-ci : des oreilles sont appliquées aux murs.

182. *Ông tơ.* — Le vieillard des fils. (ẤU HỌC, *Quyển III,* p. 23, section *des mariages.)* — L'on appelle le vieillard de la lune, *Nguyệt lão,* le génie qui préside aux mariages. Au temps des *Dường, Vi cố* cherchait à se marier, et on lui avait désigné comme arrivant à l'âge une fille nommée *Phan phòng.* Comme il passait près de la pagode *Long hưng,* il vit un vieillard qui était assis, appuyé sur un sac, et lisait un livre à la clarté de la lune. *Vi cố* lui demanda quel était ce livre. Le vieillard lui répondit que c'était le livre des mariages du monde. — *Vi cố* demanda ce qu'il y avait dans le sac ; le vieillard répondit que c'étaient des fils rouges pour lier les pieds des futurs époux. Qu'ils

vœux des hommes ! Il avait presque achevé celui-ci (183), et voici qu'il sépare les fiancés du Nord au Midi ; il reprendra son œuvre à plusieurs reprises et ce ne sera qu'après l'avoir de nouveau ajustée qu'elle s'accomplira.

907 La famille *Trần* était encore tout entière à la joie quand arriva un édit impérial, chose redoutable. *Đảng công* et *Lư khi* attendaient dans la salle de réception et demandaient *Trần công* pour lui communiquer l'édit impérial. Après en avoir pris lecture, on sut ce qu'il contenait. Au-delà des frontières, le peuple de *Sa đà* s'était révolté ; partout, les cruels incendies et la poussière soulevée par les chevaux. La guerre désolait la terre des *Hán*, ravageait les frontières des *Tần*. *Lư khi* proposa de mettre fin à cette guerre par un mariage, de donner en mariage (au roi de *Sa đà)* la fille des *Trần*. L'empereur accordait à *Hạnh nguyên* les insignes de *Chiêu quân* (184) ; *Đảng công* devait l'accompagner jusqu'aux frontières. A cette nouvelle, quel ne fut pas le trouble de la famille ? Qui donc avait trouvé ce moyen détestable de les séparer ?

---

appartinssent à des familles ennemies, qu'ils fussent nés dans des pays éloignés l'un de l'autre, ils ne pouvaient se soustraire à leur sort. *Vi cố* lui demanda s'il épouserait *Phan phóng ;* le vieillard répondit que non, que sa femme était actuellement âgée de trois ans et que sa mère vendait des légumes dans le nord du village. *Vi cố* alla au marché et vit une vieille femme portant une petite fille très laide ; il fut irrité et donna à son serviteur dix mille sapèques pour tuer la petite fille. Le lendemain matin, le serviteur la frappa aux sourcils. Quatorze ans plus tard, *Vi cố* épousa la fille du *Thứ sử* du *Tương châu,* nommé *Vương thái*. Il vit que sa femme se collait un ornement sur les sourcils et lui en demanda la cause plusieurs fois; elle lui dit qu'elle était la nièce du *Thứ sử*, que son père était mort dans la ville de *Tống* pendant qu'elle était en bas âge; la femme qui l'élevait vendait des légumes pour vivre et la portait au marché. Un brigand lui porta alors aux sourcils un coup dont il restait la cicatrice. — Le préfet de *Tống* ayant appris cette histoire, donna au faubourg le nom de *Faubourg du mariage prédestiné.*

183. *Xe vào lại.* — Tordre les fils du mariage (V. ci-dessus), c'est-à-dire préparer le mariage.

184. *Chiêu quân.* — Héroïne qui va jouer un grand rôle dans cet épisode. C'était une des femmes du harem de l'empereur *Nguyên đế,* des

921 Cependant, le jour du départ était fixé, et *Lư khi* pressait l'escorte. *Hạnh nguyên* alla le saluer dans la salle de réception. Irritée, exaspérée, elle se répandit en paroles (injurieuses) : « Pourquoi craindre ces misérables Barbares, ignorants de l'art de la guerre (185), sans lois? Pour les pacifier, recourir à une jeune fille, certes, c'est un moyen héroïque. Si dans cette vie je ne puis déchirer celui qui l'a proposé, dans une autre du moins je me vengerai sur lui; quelle crainte m'arrêterait? Tous ces mandarins sont pareils à des tablettes inanimées, ils ne valent pas le fil dont on a brodé le dragon (de leurs vêtements de

---

Hán antérieurs (48-32 av. J.-C.). Le ministre *Mao diên thọ*, ennemi de sa famille, avait présenté à l'empereur un portrait de *Chiêu quân* si peu conforme à l'original que, pendant deux ans, elle languit dans l'oubli jusqu'à ce qu'un hasard la fit connaître. L'empereur alors en devint amoureux, mais *Mao diên thọ*, réfugié chez les *Hung nô*, poussa leur khan à envahir l'empire pour se faire livrer cette beauté. Elle l'accompagna jusqu'au fleuve Amour, où elle se précipita. Son corps fut enterré sur les bords du fleuve, et son tombeau est toujours couvert de verdure. Cette histoire forme le sujet d'un drame traduit par sir JOHN DAVIS sous le titre de *The sorrows of Han*. C'est la première pièce du THÉATRE DES NGUYÊN. — La vérité historique est qu'en 33 avant notre ère, l'empereur donna au khan des *Hung nô*, qui était venu le visiter, une femme nommée *Chiêu quân*, qui fut reconnue reine de ces peuplades. (MAYERS, 145. Voir aussi JANNEAU, note sur le vers 1369-1406 du LỤC VÂN TIÊN, et d'HERVEY DE SAINT-DENYS, *Poésies des Thang*, page 54, note 6.) — Leur récit diffère par plus d'un point de la version de Mayers, que j'ai suivie en l'abrégeant. — Le sort de *Chiêu quân* a fait le sujet d'un grand nombre de pièces de vers; nous donnerons celle-ci, extraite d'un recueil de *Camées* des femmes célèbres, composé par un lettré de nos provinces, le *quan án* NHẠN : « Elle quitta le palais pour n'y jamais revenir. — Mille ans les sons de sa lyre exciteront la pitié. — Hélas! tel est le sort qui attend toute beauté. — Que l'empereur n'accuse pas la fourbe du peintre. » — Nous avons aussi sur ce sujet un poème en langue vulgaire d'environ 1,600 vers.

L'épisode de *Hạnh nguyên* livrée aux Barbares, a été imité par l'auteur du LỤC VÂN TIÊN, 1330-1367. (Ed. A. M., 1500-1537.)

185. *Thao lược*. — L'art de la guerre est enseigné dans deux ouvrages attribués l'un à *Khương lử thượng* (MAYERS, I, 257), en six chapitres, *lục thao*; l'autre, en trois parties, *tam lược*, à un personnage mythique, *Huình thạch công*.

cérémonie), l'or dont est tissée leur ceinture fut perdu. » A ces paroles séditieuses, *Lư khi* clignait fixement des yeux et sa figure respirait la colère.

935 Le festin avait été servi dans la salle de réception; *Đảng công* ensuite entra dans la partie intérieure de la maison. *Trần công,* lui parlant à l'oreille, lui montra *Lương ngọc* et raconta ses aventures. « Voici, dit-il, l'héritier de la famille *Mai* qui, dans sa détresse, est enfin arrivé jusqu'ici. Depuis lors, je lui ai donné asile et j'avais l'intention de lui donner ma fille en mariage. Ce coup dont on nous a si bien frappés laisse le *Loan* solitaire, sépare le *Uyển* (186) de sa compagne. Je vous prie d'arranger nos affaires et de (lui) permettre, ainsi qu'à mon fils, d'accompagner l'escorte jusqu'aux frontières. »

947 Sur ces entrefaites, l'on apprit qu'un ordre impérial donnait à *Hạnh nguyên* quarante suivantes prises dans les rangs du peuple et qu'elles étaient déjà choisies. Toutes celles qui étaient portées sur la liste nominative devaient suivre *Hạnh nguyên* chez les Barbares. L'ordre ajoutait qu'il ne fallait se permettre aucun retard, et que les équipages (187) devaient se mettre en route dans le délai de deux jours. L'on apporta un coffre de vêtements à la mode barbare et l'on invita *Hạnh nguyên* à changer de costume pour partir. Elle répondit : « C'en est fait, l'ordre impérial est prononcé; je déplore mon sort de jeune fille livrée à ces Barbares infects. Lorsque je quitterai la terre de l'Empire, je prendrai leurs vêtements; jusque-là, rien ne presse. Infortunée, je dois subir mon malheur (188), mais, quoique je change de costume, mes sentiments resteront immuables. » *Đảng công* loua ces belles paroles: « La fermeté de votre cœur, dit-il, fait rougir ma vieillesse; elle fait la honte de ces lâches cœurs qui

---

186. *Uyển.* — C'est le nom du mâle du canard mandarin; la femelle est nommée *ương.* Le canard mandarin est le symbole de l'amour conjugal. L'accent est supprimé dans le vers à cause de la mesure.

187. *Xe tiên.* — Voitures des génies, splendides.

188. *Chịu trời.* (Kim vân kiều, 1346, *Chịu tội trời.)* — Subir le châtiment, le malheur envoyé par le Ciel; c'est-à-dire : malheureux ou non, c'est une affaire de fortune. (Voir ci-dessous vers 1460.)

penchent tantôt pour *Sở* tantôt pour *Tần* (189). » Ces paroles loyales irritèrent le traître *Lư khi;* mais, quoique son cœur fût plein de trouble, se bouchant les oreilles, il feignit de ne pas les avoir entendues.

967 Dans la salle du dehors, les étrangers attendaient, tandis que dans l'intérieur des appartements la jeune fille était tout entière à la douleur de la séparation. Énumérant toutes les circonstances, elle se prosterna devant ses parents. Ses sourcils, pareils à la feuille de saule, étaient assombris par la douleur; baignées de larmes ses joues pareilles à la fleur du prunier. « Votre fille, dit-elle, a reçu dix-sept ans vos soins paternels; toute sa pensée était à désirer le mariage auquel vous l'aviez destinée (190) et à payer de son brin d'herbe (191) les soins dont vous avez entouré ses jeunes années. Mais l'artificieux oppresseur, le traître ne regarde pas à faire passer les hommes de *Tấn* à *Tần* (192). Qu'importe cependant qu'une jeune fille ne paye pas de sa piété filiale les peines qu'elle a causées? Moi qui vais aller dans la terre lointaine des Barbares, je sais que le sage a dit : « Dix « filles ne sont rien (193). » Je vous en prie, ne vous aban-

189. *Sở* et *Tần* étaient deux des principautés féodales qui partageaient l'empire. Dans les guerres qu'elles se firent, les habitants des territoires contestés passaient de l'une à l'autre, manquant ainsi à la fidélité due au souverain.

190. *Môn mi.* — Le linteau de la porte, jeune fille élevée dans la maison. Le linteau de la porte est couvert d'ornements; cette expression est tirée d'une chanson faite contre une avide favorite de l'empereur *Huyền tông,* des *Đường* (713-756). Ấu-học, *Quyển IV,* page 10.

191. *Tấc cỏ... ba xuân.* — Allusion à une pièce de vers de *Mạnh giao.* « Le fil qui est dans la main de la bonne mère est celui dont se fait le vêtement de l'enfant qui va voyager au loin. Quand il est près de partir, elle le coud à points serrés, de peur que l'absence se prolongeant (il ne dure pas assez). Qui dira qu'un cœur pareil à un brin d'herbe d'un pouce peut payer la splendeur de trois printemps? » (Quảng sự loại, section *Mẫu tử.)* — Trois printemps ou trois ans sont le temps de l'allaitement et des soins maternels. Le brin d'herbe est le cœur.

192. *Tấn Tần.* — Régions éloignées l'une de l'autre.

193. Un garçon est un fils, dix filles ne comptent pas; adage tiré des livres classiques et souvent répété. Ici, *Hạnh Nguyên* dit qu'en somme sa perte importe peu à la famille, dont elle n'est pas une partie essentielle.

donnez pas au chagrin, me voyant livrée pour jamais à ce péril extrême. » Elle se répandit alors en longs gémissements et, à traits saccadés, écrivit les vers de la séparation :

VI.

Certes, pour pacifier les Barbares, c'est un merveilleux artifice que ce mariage! — Pourquoi faire porter tout le mal sur cette jeune fille? — Contemplant le ciel lointain, elle sera toujours dans la douleur de l'absence, — elle ne pourra pas rendre à ses parents leurs bienfaits profonds comme la mer. — Quand pourra-t-elle les éventer s'ils ont chaud, les couvrir s'ils ont froid (194), — leur demander comment ils ont dormi, les servir à leur repas (195)? — Quel que soit son désir, si elle voit leur visage, ce ne sera qu'à la faveur des rêves voltigeants.

993 Longtemps elle s'abandonna en gémissant à sa rêverie, puis elle appela *Xuân sanh* et lui parla à voix basse : « Je suis triste, dit-elle, à cause de mon engagement avec *Lương ngọc,* engagement qui m'avait paru favorisé par le Ciel. La parole de nos parents avait créé pour nous le lien conjugal, et, bien que le mariage ne fût pas accompli, notre union était gravée dans nos cœurs; je me plaisais à voir ce jeune noble, type du lettré, rejeton d'une illustre famille (196). Je vous prie d'avoir pour lui un amour sincère, extérieurement de manifester les sentiments d'un ami, intérieurement d'avoir ceux d'un frère. Cette amitié (197) réjouira mon cœur jusques aux neuf fontaines.

---

194. *Huình hương,* l'un des vingt-quatre modèles de piété filiale, perdit sa mère à l'âge de sept ans. A partir de ce moment, il s'appliqua uniquement à soigner son père : en été, il éventait son lit; en hiver, s'y couchait avant lui pour le réchauffer. (MAYERS, I, 217.)

195. *Văn vương,* — de sôn vivant *Xương,* duc de *Châu,* père du fondateur de la dynastie et l'un des vingt-quatre modèles de piété filiale, — venait, au chant du coq, s'informer si ses parents avaient bien dormi; chaque jour il leur faisait trois visites. *(Commentaire du* ĐẠI HỌC, *sur les mots* 為人子止於孝)

196. Montrant clairement la figure d'un premier docteur, montrant clairement la figure d'une maison de premiers ministres.

197. Tous ces sentiments au dedans frais, au dehors doux.

Je vous confie aussi le fardeau de nos devoirs envers nos parents. Notre mère est affaiblie par les ans, notre père touche à la vieillesse. Vous arrivez maintenant à l'âge où l'on entre dans les emplois, vous êtes bien manifestement l'héritier d'une race de lettrés (198). Peut-être, ému de compassion pour votre sœur, lui ferez-vous un sacrifice aux fêtes du *Hàn thực* (199),

---

198. *Trâm anh.* — L'épingle de tête des filles et les cordons qui fixent le bonnet des lettrés, c'est-à-dire famille distinguée, riche. — *Chung đỉnh.* — Ces deux mots désignent une mesure à riz. L'on sait que la solde des fonctionnaires chinois et annamites est payée en nature; *Chung đỉnh* signifie donc recevoir une solde et, par suite, faire partie de l'aristocratie de la nation.

199. *Hàn thực.* — (Ấu HỌC, *Quyển 1*, page 29, section *Tuế thời.)* Le *Hàn thực* (jour des aliments froids) précède d'un jour le *Thanh minh* (jour de la pure lumière). — L'empereur *Hiến công*, de la dynastie *Tấn*, par amour pour sa deuxième femme *Li cơ,* fit périr son fils aîné et alla attaquer le cadet, *Trùng nhĩ (Tấn văn công*, 696-628 avant J.-C., roi de *Tấn* en 635) dans sa principauté de *Bồ*. Celui-ci s'enfuit et erra dans les forêts pendant dix-neuf ans, avec cinq compagnons. Un jour, l'un d'eux, *Giái tử suy* (ou *Thôi),* se coupa un morceau de la cuisse pour l'empêcher de mourir de faim. Quand *Trùng nhĩ* se fut remis en possession de son héritage, il oublia de récompenser ce compagnon, qui, sans vouloir se rappeler à son souvenir, se retira sur les montagnes avec sa mère. Un de ses amis afficha à la porte du palais ces vers: « Un illustre dragon avait été chassé de sa demeure; cinq serpents le suivirent et coururent avec lui par tout le monde. Le dragon ayant faim, pour le nourrir un des serpents se coupa la cuisse. Le dragon rentra dans l'abîme des eaux et habita en paix ses domaines; quatre serpents entrèrent dans la caverne du dragon et eurent une demeure, l'autre n'en eut pas et crie au milieu des champs. » *Tấn văn công,* après s'être excusé sur certains soucis, ordonna de chercher partout *Giái tử suy.* Pour forcer celui-ci à quitter la montagne *Miên trước* où il s'était réfugié, on mit le feu aux bambous qui la couvraient et *Giái tử suy* périt avec sa mère dans les flammes. *Tấn văn công* donna à la montagne le nom de *Giái* et en affecta les revenus au culte de *Giái tử suy.* Il ordonna que chaque année, la veille du *Thanh minh,* on s'abstiendrait de faire du feu et l'on ne mangerait que des aliments froids préparés d'avance. Voir MAYERS, I, 253 et 848. Son récit diffère par quelques détails; du reste, le commentateur du Ấu HỌC, après avoir rapporté cette légende, fait remarquer que le *Tả truyện* et le *Sử ki* (Annales officielles) ne disent pas que *Tử suy* ait été brûlé, et

au jour de *Thanh minh* (200). Vos larmes amies viendront me toucher aux jaunes fontaines, avec vos offrandes de bâtonnets parfumés, de papier funéraire et d'une tasse de brouet (201). »

1012 Ainsi, deçà delà, elle se lamentait, et voici que la vue de *Lương ngọc* vint renouveler sa douleur. Rougissante et muette, ses yeux clairs comme les eaux de l'automne (202) ne jetèrent sur lui qu'un regard et ils laissèrent échapper deux ruisseaux de larmes.

1017 Cependant, à la porte de la cour, les voitures du cortège (203) étaient prêtes et *Lư khi* pressait l'escorte de prendre la route des frontières. Les porteurs de litière marchaient d'un pas tantôt rapide, tantôt mesuré, *Đáng công* s'avançait à cheval au milieu de l'escorte. D'abord les premières séparations, puis les dernières; seuls *Lương ngọc* et *Xuân sanh* (continuèrent à marcher) à côté de la litière. Qu'il est habile celui qui a ainsi

---

l'interdiction de faire du feu la veille du *Thanh minh* existait déjà sous les *Châu*. Du temps des *Đường*, elle était si rigoureuse que, dans les maisons de la capitale, si une plume de coq plongée dans les cendres était roussie, on était coupable. Le jour du *Thanh minh*, l'on faisait du feu par le frottement de deux branches, l'une de *du* (ormeau), l'autre de *liễu* (saule), et on le distribuait aux maisons des fonctionnaires voisins, d'où il se répandait de proche en proche.

La légende de *Giái tử suy* appelle un rapprochement curieux : « Le roi Henri IV ayant, un jour, demandé à quelques seigneurs ce qu'ils eussent fait si, perdant aussi bien la bataille d'Arques et, obligé de se sauver sur mer, il eut été jeté loin par la tempête et dans une barque sans vivres, un d'eux répondit qu'il se serait plutôt tué, plutôt donné à manger à son roi que de le laisser mourir de faim. De là grand débat. Le roi posa la question si cela se pouvait faire sans crime. Ce fut à qui la résoudrait. » SAINTE-BEUVE, *Port-Royal, I,* 276. — SAINT-CYRAN composa sur ce sujet un petit traité : *Question royale et sa décision.*

200. *Thanh minh.* — C'est le 106e jour après le solstice d'hiver. Ce jour-là, en Chine et au Tonquin, l'on va visiter les tombeaux. L'on peut voir une description de cette fête dans le KIM VÂN KIÊU, 43-50.

201. Il s'agit ici des offrandes funéraires.

202. *Sóng thu một liếc.* — Les yeux sont comparés aux pures eaux de l'automne.

203. *Xe hương.* — Voitures parfumées, comme *xe tiên.*

séparé cette famille! Qu'il est habile celui qui, aux frontières, va achever cette séparation! Tout à l'heure, la jeune fille habitait le gynécée; triste maintenant, sa litière l'emporte vers la terre étrangère. Tantôt maîtresse d'elle-même, tantôt accablée par la douleur, deux jours lui parurent aussi longs qu'autant d'années (204).

1029 Tout à coup, soulevant le store de sa litière, elle vit la masse d'une ville dont les édifices se perdaient dans les nuages. Les porteurs de litière se prosternant lui dirent que c'était le huyện de *Cam đan,* où se trouvait une tour à étages. La jeune fille ordonna de s'arrêter pour se reposer; elle voulait monter sur la tour pour s'amuser à voir le pays. En un instant, la ville fut prête et la tour une fois nettoyée, *Hạnh nguyên* descendit de sa litière. Après avoir fait l'offrande de bâtonnets parfumés, elle monta sur la tour pour voir son pays natal. L'escorte campait dans la cour du huyện; seuls avec *Hạnh nguyên,* les deux jeunes gens montèrent sur la tour. D'étage en étage, ils virent s'étendre librement le paysage de tous côtés; montés de plus en plus haut, d'étage en étage, le ciel leur apparaissait très bas (à l'horizon), la terre s'étendait au loin. Après s'être un peu concertés, ils se reconnurent; là-bas, au Sud-Est, était leur patrie.

1046 *Xuân sanh* devina que sa sœur voulait faire ses adieux à *Lương ngọc.* Seul, il descendit sans rien dire; maintenant, sur cette tour, parle d'amour qui voudra. *Hạnh nguyên* parla alors à voix basse à *Lương ngọc;* adieux dont le souvenir devait être éternellement gravé dans leur cœur. Tout ce qu'ils avaient ressenti jusque-là, il ne leur restait plus pour se tout dire (qu'un seul moment) en ce lieu. *Lương ngọc,* profitant de ce qu'ils étaient seuls, imposa silence à ses larmes et parla avec abondance; plus il parlait, plus croissait sa douleur: « C'est mon mauvais destin que j'accuse, dit-il; étais-je digne de votre beauté? Mais, j'en jure par les hauteurs du Ciel, dussé-je parvenir à la vieillesse, je ne penserai pas à nouer un autre lien. Pour vous, une fois arrivée au pays des Barbares, les honneurs

---

204. Allusion à une ode du livre des vers. — Un jour sans le voir me paraît long comme trois automnes.

royaux vous attendent, vous serez comblée de jours glorieux. Moi, j'accuse l'imbécillité du Ciel qui tord le fil rouge du mariage pour se jouer de qui ne s'y attendait pas. » *Hạnh nguyên* lui répondit : « Vous vous trompez, je me suis donnée pour jamais à la famille *Mai*. Que les fleuves se dessèchent, que les montagnes croulent, fût-ce au prix de ma vie, rien ne changera mes sentiments. Je payerai de ma vie ma fidélité à mes devoirs (205), reconnaissante envers mon époux (206) et donnant mon exemple au monde. Comment irais-je m'associer à un Barbare? Comment aurais-je l'audace de vivre sur la terre étrangère? Vous, rappelez-vous le précepte du *Xuân thu;* ne pensez plus à l'amour (ancien), n'oubliez pas votre vengeance. Vous pourrez étudier avec mon frère et bientôt viendra le moment d'entrer dans la carrière des emplois. Bientôt vous recevrez des appointements de l'État et vous jouirez de la faveur impériale, alors votre gloire éclatera et les injures de votre maison seront vengées. Pour moi, satisfaite de m'être conservée inviolée à mes devoirs de femme, aux jaunes fontaines (votre gloire et votre vengeance) seront une rosée rafraîchissante qui m'y fera participer (207). Désormais, nous allons vivre l'un au Nord l'autre au Midi. Je vous prie d'accepter cette épingle comme un souvenir. Ce modique présent sera un gage de notre union dans une vie à venir (208). » Elle composa alors une chanson d'amour sur les rhythmes du temps des *Đường* (209) :

---

205. Mettre son corps (sa vie) en regard de ses devoirs.

206. *Người cũ.* — L'homme d'autrefois, l'amant. (Voir Kim vân kiều, 1756, 2328, 3196.)

207. *Chữ tòng.* — La femme a trois devoirs d'obéissance *(tòng,* suivre) envers son père, son mari, son fils aîné (après la mort du mari). — Pour bien comprendre le second vers, il faut se reporter au vers 1078. On dit *danh thơm* une bonne renommée. La gloire acquise par *Lương ngọc* rejaillira sur son épouse, qui se désigne elle-même par les mots de *má hồng*, joue rouge, et la bonne odeur, c'est-à-dire cette gloire se communiquera à elle *(lây)*.

208. *Duyên.* — Ce mot désigne la prédestination des mariages. Le don de l'épingle crée un lien pour que, dans une des existences futures (voir 1090), ils soient unis. C'est un des lieux communs de la poésie annamite. On trouvera la même idée dans le Kim vân kiều, 75.

209. *Luật đường.* — « Vers appelés Liu chi ; huit vers sans changement de rimes, ce qui veut dire que quatre d'entre eux, les second, qua-

VII.

Dans la trame (des événements), à quoi bon l'amour, — qui, aujourd'hui comme jadis, vient lier le cœur des hommes? — Je n'ai pas encore, comme *Manh thị*, élevé le plateau à la hauteur de mes sourcils (210); — éclipsée par *Chiêu quân*, mes images n'orneront point (les temples). — Une séparation, même d'un demi-pas, comment la supporterais-je? — J'attendrai notre réunion durant trois existences. — Pour nous, le Ciel n'a eu que des amertumes. — Dans la trame (des événements), à quoi bon l'amour?

1093 Éternellement, ils se rappelleront cette tour; toujours, après s'être quittés, ils se rappelleront le jour de la séparation (211). *Lương ngọc*, les yeux tout mouillés de larmes, accepta l'épingle et composa une pièce de vers sur le même rhythme :

---

trième, sixième et huitième, doivent se terminer dans la même consonnance et dans le même ton. Ceux qui sont dispensés de la rime, obligés de finir dans un ton opposé à celui des vers rimant. Exception facultative pour le premier vers seulement, s'il convient au poète de le faire rimer avec ceux où la rime est obligatoire... Pour chaque distique, opposition de ton entre les deux pieds correspondants, toujours obligatoire aux second, quatrième, sixième et septième pieds, sauf les libertés stipulées en faveur du premier vers, pourvu qu'il rime avec le second et le troisième. Deux distiques sur les quatre y sont parfois soumis aux lois du parallélisme entre les mots *pleins* et les mots *vides*. La règle toutefois n'est pas obligatoire; les poètes des *Thang* la négligent le plus souvent. » (D'HERVEY DE SAINT-DENYS, *Poésies des Thang. — L'art poétique et la prosodie chez les Chinois*, page LXXXV.) On remarquera qu'ici le dernier vers forme refrain, ce qui peut constituer une espèce particulière, mais qui ne diffère du huitain régulier que par ce détail.

210. *Mạnh thị*. — Une fille nommée *Mạnh quang*, laide, mais d'une vertu remarquable, avait attendu jusqu'à l'âge de trente ans pour se marier, ne voulant épouser que le sage *Lương hồng*. Quand elle lui servait à manger, elle levait le plateau à la hauteur de ses sourcils, n'osant pas regarder son mari en face. (ẤU HỌC, *Quyển III*, page 5, section *Phu phụ*.)

211. Les vers 557-558 du KIM VÂN KIỀU donnent un exemple beaucoup plus clair de ce *còn nhớ đến*.

VIII.

Pourquoi causer tant de maux, amour partagé? — Qui me dévoilera le principe de nos malheurs? — L'on ne peut fouiller l'écheveau du chagrin pour en débrouiller les fils; — l'on ne peut faire une image de la profonde douleur. — *Trương phu* (212) à, qui l'on voulait imposer un amour, se précipita de sa maison. — Triste aussi le sort de *Vi sanh* (213), tenant sa colonne embrassée. — Je veux, jusques au fond du ciel, crier ces mots (214) : — « Pourquoi causer tant de maux, amour partagé? »

1105 Tout émus, sans paroles, ils étaient tout à leurs pensées lorsque les suivantes montèrent en troupe sur la tour. Toutes ensemble, elles s'avancèrent pour saluer (leur pays natal); elles descendirent ensuite et l'on pressa la marche des litières.

1109 Pensant amèrement à leur patrie, ils arrivèrent aux frontières. Le *Tổng binh* avait fait préparer un lieu de halte; *Dáng công* invita *Hạnh nguyên* à changer de costume. Il lui semblait qu'elle était devenue une Barbare avec la jupe frangée et l'habit bariolé. Sur sa tête se dressaient deux plumes de faucon; elle n'avait plus l'air d'une jeune fille des gynécées (de l'empire), mais celui d'une femme des *Yên chi* (215). On lui amena un cheval, et *Lương ngọc* l'aida à se mettre en selle. Qui pourrait peindre son (étrange) aspect au moment où elle échangea sa litière pour la selle d'un cheval.

---

212. Je n'ai pu trouver l'histoire de *Trương phụ*. Il faut sans doute lire *Lương phụ*. C'était une femme nommée *Lục châu*. Un certain *Tôn thú*, pour s'emparer d'elle, demanda au prince *Luân* de faire périr son mari, *Thạch sùng*, individu renommé pour ses richesses. Celui-ci ayant fait à sa femme le reproche que sa beauté était la cause de sa mort, elle lui dit qu'elle mourrait avant lui, et se précipita du haut de leur maison. (Quảng sử loại, *Quyển XIX*, page 20, section *Cơ thiếp.)* L'histoire de la tour *Tsing lo* (poésies des *Thang*, page 40, note 7) conviendrait tout aussi bien à notre texte, mais le nom de la femme n'y est pas donné, non plus que dans Mayers, I, 154.

213. *Vi sanh.* — (Ấu học, *Quyển V*, page 28, section *Khi dung.)* — *Vi sanh* avait un rendez-vous avec une jeune fille sous le pont de *Lâm*. La fille ne vint pas, mais, pendant qu'il l'attendait, les eaux montèrent et *Vi sanh*, cramponné aux piles du pont, fut submergé, donnant ainsi un exemple de fidélité. — C'était un homme du royaume de *Lỗ*.

214. Je veux écarter le ciel (des deux mains en fendant) pour y crier un mot.

215. *Yên chi.* — Tribu tartare.

1121 Pleins de douleur, les deux jeunes gens lui dirent chacun un vers d'adieu. — XUÂN SANH : « Que les ordres de l'empereur sont tristes ! Pour pacifier les Barbares, faut-il la main d'une femme ? » — LƯƠNG NGỌC : « A la voir ainsi assise, tremblante sur son cheval, tous les sentiments de mon cœur sont agités. » — Du haut de son cheval, *Hạnh nguyên* leur fit aussi ses adieux, et, après les avoir prononcés, les pressa de s'en retourner. — HẠNH NGUYÊN : « Chaque pas désormais va nous séparer ; sur le chemin, les pas de nos chevaux seront mouillés de nos larmes. »

1131 En ce moment de la séparation, ils étaient pénétrés de douleur ; eux reprenaient le chemin de la patrie, elle entrait dans celui des lointains déserts ; eux revenaient dans la maison qui leur avait été commune, elle marchait vers les contrées lointaines. Ce fut en pleurant et en sanglottant qu'ils prirent le chemin de la séparation. De loin, *Hạnh nguyên* leur recommandait encore de ne pas oublier leur vengeance, de ne pas vivre sous le même ciel que leur ennemi. — « Unissez vos cœurs et vos forces, dit-elle ; arrachez le foie du rebelle pour satisfaire à mes injures. »

1139 Plaignons le sort de la jeune habitante des gynécées qui subit cette séparation pour aller au pays des Barbares. Leur langue lui est inconnue : de loin c'est un chevrottement, de près un grognement. Le pays qu'elle traversait était plein de tristesse ; la rosée brillait à la pointe des herbes flétries, le vent bruissait dans les arbres desséchés. De moment en moment, se succédaient les commandements militaires ; ici résonnaient les cornes de feuilles de roseau, là flottaient les pavillons nombreux comme les pattes du scolopendre (216). Chaque jour, sur son chemin, se présentaient de nouvelles merveilles, mais toujours la jeune fille était en proie à la douleur de la séparation. Habituée à l'improvisation, tout en chevauchant, elle composa une pièce de vers sur le mode antique (217) :

---

216. *Ngô công.* — Les petites bannières de l'escorte marchant sur deux rangs sont comparées, à cause de leur nombre, aux pattes des scolopendres.

217. *Cổ thi.* — La prosodie chinoise n'a acquis toute sa rigueur que sous

IX.

Le vent d'automne souffle dans les feuilles du *ngô đông;* — cette voix étrangère lasse mon oreille et m'attriste. — Ne dites pas que mon cœur seul est affligé, — ces cent, ces dix mille hommes qui me suivent baissent aussi la tête.

Les chevaux avaient déjà fourni une longue course lorsque, devant eux, les voyageurs aperçurent une montagne. Un soldat indigène, se prosternant devant *Hạnh nguyên,* lui dit que c'était la montagne de *Hạ lan,* où se trouvait le temple de *Tô quân* (218). Elle y entra pour voir la statue, fidèle image au visage rond comme le disque de la lune, aux lèvres peintes de rouge. Son cœur fut saisi de vénération pour la fidélité (dont le héros avait donné l'exemple), et elle composa deux strophes à la louange du temple et de la montagne :

X.

Vers sur le temple.

Buvant l'eau de la neige, mangeant du pain mêlé de poils, tu ne vécus que par miracle. — Confiant tes messages aux grues qui allaient visiter ta patrie, — tenant en main le drapeau signe de ta fidélité (219), — irrité, dix-neuf ans tu fis paître les chèvres.

---

la dynastie *Đường*; autrefois, les combinaisons du parallélisme et des rimes étaient moins strictes.

218. *Tô quân.* — *Tô võ*, mandarin de l'époque des *Hán*, fut envoyé en 100 avant J.-C. chez les *Hung nô*, avec la mission de faire périr un transfuge chinois. Son entreprise ayant été découverte, il fut retenu prisonnier et, pendant dix-neuf ans, dut faire paître les troupeaux des Barbares. L'on dit que, pendant tout ce temps, il conserva le bâton qui était l'insigne de son rang *(wand of office)* en témoignage de son inaltérable fidélité à l'empereur. Après plusieurs années de captivité, il réussit à instruire la cour de son sort en attachant un message à la patte d'une oie sauvage *(nhạn)* qui fut tuée par l'empereur. (MAYERS, I, 628.)

219. *Cờ tiết.* — C'est ce bâton, ici un pavillon, dont il est question dans la note précédente. Le texte chinois de ces vers a 符節 les deux parties d'un signe de reconnaissance.

XI.

Vers sur la montagne.

Envoyé chez les Barbares, il obéit sans refuser cette mission de malheur. — Qui oserait comparer la montagne *Trừ* à la montagne *Hạ* (220)? — Je plains la pagode de *Lý* (221) de n'avoir pas un *Phạm lãi* (222). — Son âme stupide n'a pu franchir les obstacles du défilé des montagnes brumeuses.

1171 Peu à peu se succédèrent les brises du soir, les rosées du matin, et voici que le chemin arriva au grand fleuve. *Hạnh nguyên* demanda où ils se trouvaient et apprit que c'était là le fleuve des Eaux-Noires et le tombeau de *Chiêu quân*. Aussitôt, elle ordonna à l'escorte indigène de jeter sur le rivage le coffre qui contenait ses vêtements (nationaux). Elle dit ensuite à ses suivantes : « Pourquoi garder ces vêtements, puisque nous avons pris ceux des Barbares? » Lentement ils suivaient le cours du fleuve, fleurs flottant à la surface des eaux, essaim de papillons volant au milieu du courant. Puisque les vêtements des deux nations ne sont pas les mêmes, elle avait saisi ses parures de jeune fille et les avait jetées au Royaume des eaux; les suivant des yeux,

---

220. La montagne de *Trừ* est la patrie de *Tây tử* (voir vers 566). Il n'y a pas de comparaison à établir entre le fidèle *Tô võ*, dont le temple se trouve dans la montagne *Hạ lan*, et la femme de la montagne *Trừ*, qui perdit le royaume de *Ngô*.

221. *Lý.* — *Lý lăng*, général de l'époque des *Hán* en 99 avant J.-C.; s'avança imprudemment avec son armée dans le pays des *Hung nô* et fut battu. Il resta volontairement prisonnier pour ne pas affronter la colère de l'empereur; aussi est-il considéré comme un traître et opposé à *Phạm lãi*, modèle de fidélité. (MAYERS, I, 357.)

222. *Phạm lãi.* — Ministre du roi de *Việt* au IVe siècle avant notre ère. Après avoir contribué par la sagesse de ses conseils à la ruine du royaume de *Ngô*, se méfiant de la reconnaissance de son souverain, il se retira de la cour et passa dans le royaume de *Tề*, où il amassa de grandes richesses et devint aussi ministre. Ne voulant pas non plus pousser sa fortune à bout, il distribua ses richesses, traversa les cinq lacs de la Chine centrale et, sous un autre nom, fit encore une fois fortune. Il est un modèle de sagesse et de bonne fortune. (MAYERS, I, 127. — ĐÔNG CHÂU LIỆT QUỐC, *Quyển XVIII.*)

son cœur se remplit d'amertume et, pour apaiser sa douleur, elle composa quatre vers sur les rhythmes des *Đường* :

XII.

Ce coffre qui contient mes vêtements nationaux, je l'ai jeté dans le fleuve — et je prie le génie du fleuve (223) de me les garder. — Je veux que ma personne infortunée les suive dans les ondes azurées, — mais, si près de ma patrie, je ne puis encore m'y résoudre.

1189 Les chevaux avaient de nouveau fourni une longue course lorsque, tout près de la route, elle vit un temple. Du haut de son cheval, elle interrogea le chef de l'escorte indigène, qui lui répondit que c'était le temple de *Chiêu quân*. Sortant des frontières au temps des *Hán,* dit-il, une fois arrivée au fleuve des Eaux-Noires, elle s'y précipita. Ame pure qui ne pouvait changer de sentiments, son corps miraculeux flottant à contre courant, tourna la tête vers le Sud. Aussi, les gens de ce pays vénèrent-ils cette pure renommée et lui ont-ils érigé ce temple où, soir et matin, on lui présente des offrandes. Depuis trois ou quatre cents ans, ce lieu est fertile en prodiges. La vénération de la déesse s'est étendue en tous lieux; les uns viennent lui demander la guérison de leurs maux, les autres des songes (prophétiques). Ayant entendu ces paroles, la jeune fille fut saisie de joie ; elle descendit de cheval devant le temple et y entra pour le visiter.

---

223. *Hà bá.* — (Ấu học. *Quyển I,* page 20.) — Les génies des eaux sont *Phùng di* et *Dương hầu.* — Commentaire. *Phùng di* était un ingénieur chargé du service des eaux; après sa mort, il devint le génie des eaux. — Le Bạc vật chí dit : « Au huitième mois, un homme du *Hoà dương* se noya en traversant le fleuve; l'empereur le fit *Hà bá,* c'est pourquoi on l'appela *Dương hầu.* » (Le *Hầu,* marquis ! du *Dương.)* — D'après Mayers, I, 172, ce titre de *Hà bá* appartient à *Phùng di,* divinité adorée anciennement comme le dieu du fleuve jaune et auquel, suivant un récit de *Tư mã thiên,* un district du *Hà nam* sacrifiait chaque année une jeune fille qu'on lui donnait en mariage. Cette coutume fut supprimée au IVe siècle avant notre ère.

1205 C'était une haute et belle pagode ; dans une salle était majestueusement assise la statue de la déesse. Ce corps sacré, cette figure miraculeuse imprimaient la vénération; devant elle descendaient des rideaux doublés de blanc et brillait la clarté des bougies. La niche et les bras du trône étaient peints de rouge et d'or, les braseros de l'intérieur exhalaient le parfum du musc, ceux de l'extérieur répandaient l'odeur de l'encens. Muette de vénération dans ce lieu froid et sombre, elle regardait le visage de la déesse, sa chevelure, et voyait à chaque instant s'accroître sa terreur. La déesse était entourée de ses suivantes et de ses serviteurs; au dedans, deux jeunes filles, au dehors huit guerriers. Devant l'autel, les objets du culte étaient fixés dans une étagère, d'un côté le glaive précieux, de l'autre la cithare.

1217 Après s'être quelque temps abandonnée à sa rêverie, *Hạnh nguyên* s'assit un peu en arrière et salua quatre fois la déesse, l'entretenant de ses malheurs. A voix basse elle lui présenta ses vœux; en gémissant, elle rappela toutes ses infortunes (224) : l'injustice faite à son époux, l'extrémité où elle se voyait réduite elle-même. « Qu'il est misérable le sort de celle qui, pour pacifier les Barbares, voit livrer sa délicatesse à leurs tribus puantes ! » Mais qu'importent la vie ou la mort ? Elle jure que jamais elle ne sera souillée du contact d'un misérable Barbare. « Si tu es puissante, recois en grâce mon âme persécutée ; accorde-lui de te servir devant ton autel. Voilà ce que je demande. » Après avoir proféré ce vœu, elle se reposa dans le temple toute la nuit, afin d'attendre les songes.

1229 Mais déjà les serviteurs de la déesse (225) avaient apporté ses vœux aux pieds de *Chiêu quân*. « Certes, dit-elle, celle-ci est une personne vertueuse qui préfère à sa vie de jeune fille les serments qu'elle a jurés par les montagnes et la mer. Quelque jour, la liste d'or sera suspendue, et le nom de *Lương ngọc* y

---

224. *Thở ngọn than nhành.* — Gémir tiges et branches, gémissements avec doléances circonstanciées, comme ont habitude d'en faire les Annamites.

225. *Mấy bộ công tào.* — Les diverses classes de serviteurs de la déesse.

recevra le titre de *Trạng nguyên* (226). Dans ces jours, le mari et la femme seront réunis car moi, maintenant, je vais la sauver. » Elle ordonna alors à une suivante d'aller chercher l'âme de la jeune fille pour lui donner ses instructions. « Je suis, lui dit-elle, *Chiêu quân* du temps des *Hán*, et je te sauverai, âme fidèle et pure ; tu reviendras dans ton pays où, par la suite, noble épouse, tu seras réunie à ton illustre époux. »

1243 Après avoir dit ces paroles, elle congédia l'âme de *Hạnh nguyên*, manda un *Lực sĩ* (227) et, d'une manière pressante, lui donna ses ordres : quand la jeune fille se précipitera dans le fleuve, il l'arrêtera au passage et la ramènera dans le Royaume du milieu, dans le jardin de *Trâu bá phu*. Rendons à l'empire les citoyens de l'empire et qu'ils aient ensuite le soin de leurs amours et de leurs vengeances.

1249 Un souffle agita les portes du temple, *Hạnh nguyên* se réveilla et se rappela ce qu'elle avait entendu en rêve ; elle y réfléchit, ne sachant ce qu'il fallait en penser. Son cœur n'osait s'y assurer ; quelle certitude pouvait-elle avoir ? Elle s'inclina doucement devant l'autel et sortit après avoir écrit ces quatre vers :

XIII.

Donnant ton corps pour payer les bienfaits de ton empereur, — tu redoutais le souffle du vent d'Ouest qui pressait les pas de ta monture. — Depuis (que resplendissaient) les palais des *Hán*, que d'âges se sont écoulés (228) ! — Mais la porte des grues retentit encore du son de ta cithare.

---

226. Elle parle par anticipation comme si le fait s'était déjà produit.

227. *Lực sĩ*. — Un des serviteurs de la déesse.

228. *Tang hải bẩy*. — La mer devient un champ de mûriers, se dit métaphoriquement des changements qui s'opèrent dans la suite des âges ; perpétuelles vicissitudes. — Un vieillard disait : « Quand la mer s'est transformée en un champ de mûriers, je l'ai marqué par un brin de roseau ; quand le champ de mûriers est redevenu mer, je l'ai aussi marqué par un brin de roseau. Aujourd'hui, ma maison en est toute pleine. « (Ấu học, *Quyển I*, page 20, section *Địa dư*.)

1259 *Hạnh nguyên* remonta en selle et l'on pressa le pas des chevaux; tout à coup, le cortège parvint à une haute montagne. Elle en demanda le nom et on lui dit que c'était la Tour des grues égarées, dont le sommet, enveloppé de nuages, s'élève jusqu'aux cieux. « La tradition raconte, dit-elle, qu'en ce lieu *Chiêu quân* confia ses messages à des grues. Puisque notre chemin passe par là, je veux aussi donner mes commissions aux grues, à l'exemple de ma devancière. » Aussitôt, elle ordonna à l'escorte Barbare de frayer un chemin sur la montagne pour y marcher de ses pieds divins. On la fit asseoir dans une litière pour gravir la montagne; elle était escortée de deux rangées de suivantes et d'une troupe de soldats. Le chemin était semé d'aspérités; les soldats de l'escorte franchissaient les ruisseaux, passaient les roches déchiquetées; leurs pieds se cramponnaient aux pierres inégales, leurs mains s'accrochaient aux branches menues. Les oiseaux faisaient bruire les feuilles, les orangs couraient sur les branches. De tous côtés s'étendait le paysage, les montagnes embrumées ouvraient leur éventail d'où pendait un rideau de nuages. Ils parvinrent enfin au sommet d'où l'horizon se découvrait de tous côtés; au-dessous d'eux, la face de la terre était encombrée de montagnes; du doigt, on aurait cru toucher le ciel.

1270 *Hạnh nguyên* alla regarder derrière elle et, après avoir longtemps cherché, découvrit un lac. De ses eaux pures et vertes comme l'œil du chat s'élevaient des bulles, le serpent y déroulait ses anneaux, le python y jouait de la mâchoire. Partout les arêtes abruptes des montagnes, les sentiers battus par les pas, les aiguilles rocheuses des cavernes. A midi, il s'éleva un vent noir qui fit frémir la cime des feuillages et glaça la jeune fille jusqu'aux os.

1287 Quelle est cette terre étrangère? Ces montagnes, ces eaux inconnues? Hésitante, le cœur troublé, elle était tout émue de ses malheurs; elle prenait en pitié ses parents. Ces sentiments d'amour et de regret, quand se pourront-ils apaiser? Chaque jour s'abaisse davantage le soleil dans les mûriers, le teint (du visage de ses parents) est pareil à l'écaille de la tortue, les

gouttes de rosée parsèment leur chevelure (229). — « Ici, chaque jour d'accointance augmentera mes peines ; combien ne faudra-t-il pas de temps pour que ce pays me devienne familier ? Celui qui (230) a uni les fils rouges de nos destinées savait qu'il fallait les rompre, n'eût-il pas mieux valu ne pas en être enlacés ? Peut-être le rêve inspiré se réalisera-t-il, mais que cette union reste ou non prédestinée, ce ne sera jamais que dans une autre existence (qu'elle s'accomplira). Dans cette extrémité, conservons du moins notre bonne renommée. Assez ! oublions maintenant la piété filiale et l'amour. Si je ne prenais garde aux circonstances où je suis réduite, quand l'eau monterait, elle agiterait le sable (231). »

1303 Résolue de toute son âme à la mort, elle se jeta dans les profondeurs du lac. Ses suivantes la cherchaient de tous côtés, mais elle s'était déjà précipitée dans les eaux (232). Qui aurait pu prévoir une chose aussi improbable ? Toute la troupe des Barbares était saisie de terreur. Alors, entre eux ils concertèrent un stratagème, et faisant changer de costume à *Túy hoàn,* la mirent à la place de *Hạnh nguyên.* Qui pourrait deviner ce que contient un vase hermétiquement bouché ? Ils poussèrent leurs chevaux tout droit devant eux et, au bout de quelques jours, arrivèrent (au camp). Le secret, comment eût-il été connu de leur roi ? Il n'avait aucun soupçon et ne savait si c'était ou non *Hạnh nguyên. Túy hoàn* obtint donc une situation magnifique, et de suivante devint reine.

1317 L'on va voir maintenant comment le Ciel favorise les nobles femmes et fait qu'elles conservent leur pureté et leur gloire. Après les avoir abreuvées de dégoût, il leur donne autant de bonheur qu'elles ont d'abord connu de misères.

---

229. La peau des vieillards se couvre de taches qui sont comparées par les Annamites aux parties opaques de l'écaille. Les points blancs qui parsèment une chevelure sont comparés aux gouttes de rosée sur les herbes.

230. *Ấy ai.* — (Voir KIM VÂN KIÊU, 2869.)

231. *Cát lầm.* — Sa vie serait agitée comme le sable remué par les eaux. (KIM VÂN KIÊU, 3021.)

232. Elle avait déjà précipité le jade, noyé la perle, c'est-à-dire elle-même.

1321 Lorsque la jeune fille se jeta dans le lac, un nuage rouge vint la recevoir à mi-chemin. Autour d'elle, elle entendait le murmure d'un tourbillon ; montée sur un char de brouillards, elle fut enlevée sur les nuages. Au loin, elle entendit le génie dire ces paroles : « Obéissant aux ordres de la déesse, je te ramène dans la Fleur du milieu. » Tout à coup, elle se vit tomber et reconnut qu'elle se trouvait dans un beau jardin. Il était nuit, tout était solitaire ; elle poussa des plaintes et des gémissements. Tantôt maîtresse de ses sens, tantôt engourdie, elle était tout occupée de ses doutes, se demandant quel était ce pays et ce jardin ? Elle ne savait pas qu'elle se trouvait dans le Royaume du milieu, dans la maison du censeur impérial *Trâu bá phu.*

1335 Tandis que le censeur remplissait ses fonctions à la capitale orientale, il avait laissé dans sa maison sa femme et sa fille. Sa fille était une personne d'un talent remarquable ; son nom dans le gynécée était *Vân anh.* Dans la nuit claire et tranquille, elle brûlait des parfums, quand tout à coup elle entendit un faible murmure qui ressemblait à une voix. Elle ordonna alors à une servante de prendre de la lumière et d'aller voir s'il y avait là quelqu'un. La servante partit avec son flambeau et revint toute tremblante. « Quelle créature étrange ! dit-elle. Des plumes se dressent sur sa tête, elle est couverte d'un vêtement bariolé. D'où est-elle ainsi venue on ne sait comment ? Est-ce un démon envoyé des enfers ou une goule (233) ? » S'armant de perches et de bâtons, toute la maison environna *Hạnh nguyên.* Celle-ci leur raconta ce qui lui était arrivé. Voyant qu'elle avait affaire à une personne de manières distinguées, (la maîtresse de la maison)

---

233. *Qui sứ.* — Ce sont les démons messagers du roi des enfers, envoyés par exemple pour ramener les âmes de ceux qui doivent mourir.

Hồ tinh. — Je traduis ce mot par *goule,* faute d'un meilleur. Les *Con tinh* sont les esprits très redoutés des jeunes filles vierges mortes d'une mort violente ; ils errent sans repos autour des tombeaux, hantent certains arbres ; si un passant a l'imprudence de leur répondre, ils s'emparent de son âme. Ici, il s'agit sans doute du renard, *Hồ ly,* qui, parvenu à l'âge de 100 ans, peut se transformer en une jeune fille. (Voir MAYERS, I, 183.)

l'invita à entrer dans le pavillon pour faire ce récit (234). *Hạnh nguyên* raconta toutes ses aventures, l'injustice faite à sa famille, son propre malheur. Arrivée au royaume des Barbares, un génie l'avait avertie en songe de se jeter dans l'abîme des grues. Une puissance miraculeuse avait tiré la vie de la mort (235) et sa vertu rencontrait ici une vertu secourable (236). La maîtresse de la maison répondit : « Voilà qui nous montre qu'en ce monde il y a des événements merveilleux. Si un génie est venu sauver une fille vertueuse, comment de simples mortels pourraient-ils ne pas avoir pitié de leurs semblables ? Demeurez ici sans aucune inquiétude, soyez ma fille adoptive (237) et la compagne de ma

---

234. Littéralement : pour l'interroger. — Les Annamites et les Chinois ne ressemblent pas à ces peuples de l'antiquité qui n'interrogeaient pas leurs hôtes. Comme on l'a déjà vu par plusieurs passages de ce roman, aussitôt que deux personnages se rencontrent, leur premier soin est de se demander qui ils sont. On pourrait voir là un effet des lois qui veulent que chacun appartienne à une communauté et que la communauté soit responsable de tous ceux qu'elle accueille.

235. Littéralement : changer la mort en vie.

236. Il y a là une réminiscence d'un aphorisme chinois cité dans la onzième nouvelle du KIM CỔ KÌ QUANG : « Un bon trouve toujours un bon qui le sauve ; un méchant trouve un méchant qui l'écrase ».

237. *Nghĩa nữ*. — Il ne faut pas entendre ce mot de fille adoptive dans sa rigueur légale. On sait que, pour continuer les sacrifices de leur famille, les Chinois et les Annamites adoptent soit un neveu, soit un parent plus éloigné, mais d'un rang immédiatement inférieur au leur dans la descendance générale des agnats. Ce n'est qu'en dernier ressort qu'ils adopteraient un membre de leur famille maternelle ou enfin un étranger qu'ils choisiraient autant que possible dans les familles du même nom. Ce dernier cas d'adoption porte le nom de *dưỡng tử*. Chez les Chinois, les *nghĩa tử* (en annamite *con nuôi*) sont des enfants élevés dans la maison pour une raison ou une autre, le plus souvent achetés, mais qui n'ont été l'objet d'aucune adoption formelle et n'ont aucun des droits absolus que confère l'adoption à l'héritage temporel et spirituel de la famille. (V. PARKER.) Les Annamites les traitent beaucoup mieux. LURO, après avoir fait un tableau très vif de la facilité avec laquelle ils introduisent dans leur famille des enfants étrangers, dit que « la loi appelle ceux-ci à concourir pour une part virile au partage du patrimoine avec les propres enfants de l'adoptant *intestat*. » Cependant, quand ils avaient plus de trois ans au moment de l'adoption, l'usage paraît leur faire une part beaucoup plus restreinte et que

fille. Plus tard, nous ferons avertir vos parents, et le Ciel permettra sans doute que vous soyez de nouveau réunis. » *Hạnh nguyên* obéit et, s'asseyant à distance, elle inclina la tête à plusieurs reprises (238).

1369 *Vân anh* ayant acquis cette aimable compagne, la chérissait pour sa beauté, l'estimait pour son talent. Elles ne faisaient plus qu'un cœur ; les mains enlacées, elles vivaient dans la salle de la broderie, elles marchaient de front dans les appartements du *Lan* (239). Tissant, brodant, elles s'appliquaient aux ouvrages des femmes ; tantôt elles se partageaient les fleurs qu'elles fichaient (dans leurs cheveux), tantôt le fard dont elles se paraient. *Hạnh nguyên* restait debout ou s'asseyait ; seule, elle pleurait en secret ; dans la cour (intérieure où se réunissait la famille), elle s'efforçait de paraître joyeuse.

1377 Maintenant que la jeune fille a trouvé un refuge, reportons notre pitié sur *Lương ngọc* et *Xuân sanh*. Ils n'avaient pas encore quitté la frontière quand un courrier vint porter un ordre à *Đảng công*. Ils ignoraient que *Lư khi* avait fait à l'empereur un rapport à la suite duquel *Trần đông sơ* et sa femme avaient été jetés en prison. Comme les deux jeunes gens étaient encore occupés à accompagner leur sœur, l'ordre fut secrètement donné de les arrêter aussi et de les ramener. *Đảng công* chercha tous les moyens de se soustraire (à l'exécution de cet ordre) ; il leur donna de l'argent et des provisions pour leur voyage et les pressa de s'enfuir. Voilà donc les deux jeunes gens au dépourvu sur une terre étrangère, en butte à toutes les difficultés d'un pays éloigné. Au crépuscule, comme le soleil achevait de s'abaisser à l'horizon, ils furent tout à coup rencontrés par trois ou quatre

---

l'on pourrait qualifier d'alimentaire. (Voir Luro, *le Pays d'Annam*, pages 223 et suivantes. — Parker, *Comparative chinese family law. China review VIII*, pages 22-25 du tirage à part.

238. *Hạnh nguyên* fait à sa mère adoptive les salutations exigées par les rites. Dans les occasions solennelles et les cérémonies, les hommes saluent en se prosternant et en touchant la terre du front, les femmes en s'accroupissant et en inclinant la tête.

239. Ces deux expressions désignent les appartements des femmes.

bandits. Ces individus à l'âme cupide, ne connaissant aucune pitié, leur volèrent tous leurs effets et les dépouillèrent de leurs habits. S'étant assis pour un moment devant un *miếu* (240), au bord du fleuve, les jeunes gens entendirent battre le tambour qui marquait les veilles dans un bateau de mandarin. On les soupçonna de mauvaises intentions, et ils entendirent qu'une troupe de soldats descendait à terre. *Xuân sanh* réussit à se sauver au loin, mais *Lương ngọc* fut pris et ramené au bateau.

1399 *Lương ngọc* leva les yeux et regarda devant lui ; il vit dans la cabine un vieillard assis majestueusement. D'un ton sévère, d'une voix d'airain : « Qui es-tu, lui dit-il, pour avoir l'audace de tramer de mauvais desseins ? » *Lương ngọc* répondit : « Quelles pensées audacieuses pourrais-je concevoir (241) ? Que vos lumières célestes pénètrent l'injustice qui m'est faite ! Allant avec un ami à la recherche d'un de mes parents, nous nous sommes égarés et sommes venus jusqu'ici. Qui eût pu prévoir le malheur qui nous est arrivé? Je vous prie de scruter la pureté de mes intentions, c'est là ce que je demande. » Le vieillard, voyant un jeune homme qui avait l'air d'appartenir à une bonne famille, se fit apporter un pinceau et de l'encre pour qu'il écrivît quelques phrases. *Lương ngọc* prit le pinceau et se mit à composer. Ayant achevé une composition régulière, il la remit au vieillard. « Mes yeux étaient obscurcis, mon intelligence infirme (242), dit celui-ci ; pardonnez-moi mon erreur. Dussiez-vous me la reprocher, je n'oserais m'en offenser. Je vous prie de venir vous asseoir ; voici un couple d'habits, longs ou courts, il n'importe. Ceux qui se rencontrent ne doivent rien se cacher. Comment vous nommez-vous? Votre patrie est-elle éloignée? » Débattant en lui-même (quelle conduite il tiendrait), *Lương ngọc* était tout perplexe : « Cachons toujours notre nom, se dit-il, nous verrons ensuite ». — « Je veux tout vous conter

240. Les *miếu* sont de petites chapelles dédiées à quelque génie et particulièrement au génie protecteur du village ou à ceux des cinq éléments. Les habitants du voisinage viennent y faire des offrandes.

241. Littéralement : Comment oserais-je avoir un foie gros ?

242. Littéralement : Yeux de chair, compréhension difficile.

de point en point, dit-il, je m'appelle *Mục vinh* et je suis du *Thường châu.* » Le vieillard dit : « Ce pays n'est pas éloigné d'ici ; connaissez-vous la famille *Mai?* » — « Nous sommes du même endroit, répondit *Lương ngọc,* et j'étais le camarade du fils ; depuis leur catastrophe, je ne sais où il s'est enfui. Pour moi qui viens d'avoir le sort de l'algue errante (243), je vous prie de vouloir bien me faire connaître votre précieuse patrie, votre noble nom. » Le vieillard répondit : « Ma patrie non plus n'est pas éloignée ; je suis de la province du *Giang nam* et je m'appelle *Lạc thiên.* J'avais été destitué pendant la guerre contre les Barbares, et maintenant je vais à la capitale en vertu d'un édit qui me réintègre. » Le tambour avait déjà marqué les heures avancées de la nuit, il ordonna de porter des coussins et des matelas pour qu'ils pussent se reposer dans la cabine (244).

1437 Ils naviguèrent plusieurs jours, portés par les flots et les courants. Sur leur cabine (brillait) la lune nocturne. On tendait la voile au vent de Midi. Le vieux mandarin était un joyeux vivant. Ils jouaient aux échecs sur l'arrière du bateau ; sous les cordages, ils jouaient de la lyre. Le matin, le ciel était couvert de nuages ; le soir, la marée montait ; ils chantaient des odes à la poupe et buvaient du vin dans la cabine. Ils étaient tourmentés du désir d'arriver à la capitale, et le fleuve complaisant les emportait avec la rapidité de la flèche.

1445 Tout à coup, ils furent accostés par une barque et apprirent que c'était celle de *Trâu công.* Après cette rencontre, ils se racontèrent leurs aventures. *Trâu công* avait été le disciple de *Phùng lạc thiên.* « Permettez-moi, dit-il, de vous offrir un

---

243. C'est-à-dire, j'ai rencontré un ami. Les rencontres fortuites de deux amis sont assimilées à celles des algues avec l'eau.

244. Il ne sera pas inutile de dire, pour ceux des lecteurs à qui la manière de vivre des Annamites est inconnue, que, dans leurs maisons, il n'y a pas, sauf exception, de lits à demeure. Quand vient la nuit, on déroule une natte, on étend un matelas sur un des lits de camp qui forment l'ameublement de toutes les maisons et qui servent successivement de tables, de sièges, de lits. A plus forte raison n'y a-t-il pas dans un bateau de couchettes toutes prêtes.

modique présent en témoignage de la sincérité de mes sentiments. Je vais faire l'inspection du *Hà nam;* la cour m'a confié sur ce peuple une autorité paternelle (245). Une chose seulement m'inquiète, je n'ai personne avec moi pour me servir de secrétaire. Si vous avez quelque ami (qui puisse remplir ces fonctions), je vous prie de me le donner. » *Phùng công* répondit : « Le voici tout prêt : *Mục vinh,* que j'ai rencontré il y a quelques jours d'une manière singulière. Il n'a pas d'égal pour le talent de la composition et la bonne mine, et avec un peu de bonheur, il ne nous céderait en rien. Lorsque, pareil au *Bằng* (246), ses ailes portées sur les vents lointains pénétreront les nuages, l'on ne peut savoir jusqu'où il atteindra. La destinée a voulu cette heureuse rencontre, prenez-le pour vous aider dans vos fonctions ; quant à moi, il n'importe. »

1465 Après une longue causerie (247), *Phùng công* dit à *Mục vinh* d'accompagner *Trâu công.* Il lui fit amicalement quelques cadeaux : deux malles de vêtements neufs, deux paquets de provisions de voyage (248). Ayant bu le vin de l'adieu, il recommanda à *Mục vinh* de ne pas s'affliger de cette séparation. Ensuite, les bateaux virèrent de bord et partirent menant *Trâu công* dans son gouvernement et *Phùng công* à la capitale.

1473 Il nous reste à plaindre le seul *Xuân sanh* qui, l'autre nuit, s'est enfui au loin. Quand vint le matin, il se souvint qu'il connaissait un habitant du *Sơn đông* appelé *Thể câu.* Ce *Thể câu* avait autrefois été phủ du *Nhiêu châu,* mais il avait été destitué, et *Xuân sanh* avait appris que, depuis de longues années, il vivait

---

245. Littéralement : Dans ce pays, les enfants rouges (nouveaux-nés, le peuple) la cour (me les a mis) dans la main.

246. Littéralement : Ailes de *Bằng.* — Le *Bằng* est un oiseau fabuleux, d'une monstrueuse grandeur, dont les ailes ressemblent aux nuages du ciel et qui, de chaque coup d'aile, parcourt 3,000 lí. Son vol est le symbole d'un progrès rapide dans les études. (MAYERS, I, 560.)

247. *Dă dê.* — Manque dans les dictionnaires. Je traduis *longue causerie* par analogie avec *dâm dê.*

248. Sans doute, deux lingots enveloppés dans du papier.

dans sa maison. S'informant çà et là, il arriva (à sa demeure), mais, sur la porte d'entrée, il vit apposés les scellés. C'était là encore un crime de *Lư khi* et de *Huình tung,* qui l'avaient fait condamner comme coupable de connivence avec l'ennemi de l'extérieur.

1483 *Xuân sanh,* à cette vue, se hâta de se retirer; il restait seul sur la face de la terre, sans ressource sous la voûte du ciel. Il dit en gémissant : « Mon père est accablé par l'âge, ma mère est vieille; ils sont prisonniers, et qui sait quand on leur rendra justice. Mes parents sont vieux, moi je suis seul et privé de ma famille ; (nos ennemis) ont dispersé les jeunes et séparé le troupeau. Que je suis à plaindre, solitaire sous le ciel, tandis que ma sœur (249) est devenue une habitante des neuf fontaines ! Affligée de la pensée de ses devoirs envers ses parents et son époux, elle me les recommandait et se tenait assurée de mes soins. O jeune *Mai!* nous nous sommes séparés d'un pas, et cet intervalle est devenu aussi grand que celui de la terre aux cieux (250) ! Dans la nuit froide de neige et de rosée, as-tu pu t'échapper ou es-tu plongé dans les douleurs de la vie ? Hélas ! de ces deux hommes fidèles (251), l'un a péri injustement, l'autre vit dans les cachots. Aveugle empereur qui favorises l'iniquité et méprises le talent et la vertu ! »

1501 Mille sentiments s'agitaient confusément dans son cœur. Autour de lui, il ne voyait partout que l'immensité du ciel et des eaux. La vie n'avait pas à ses yeux plus de prix qu'une plume de cigogne ; subitement, il prit sa résolution et se précipita dans le fleuve. Par quel bonheur se trouvait-il là arrêtée une barque de pêcheurs? Jetant leurs filets, ils retirèrent de l'eau le jeune homme ; peu à peu, il reprit ses sens et regarda tout autour de

---

249. *Hồng nhan.* — Beauté rose. Il s'agit de sa sœur, *Hạnh nguyên.*

250. *Xa mấy trùng.* — De combien d'étages célestes sommes-nous éloignés l'un de l'autre ?

251. *Trung nghĩa mấy người.* — Son père prisonnier et *Mai công* mis à mort.

lui (252). Jeunes et vieux, une foule (d'inconnus) remplissait la cabine; l'un dénouait sa chevelure, l'autre lui réchauffait doucement la peau. A la place d'honneur, était assise la maîtresse du bateau; auprès d'elle, une jeune fille d'une grande beauté. Assises, elles regardaient le jeune homme. Hélas! comment avait-il pu sacrifier ainsi sa jeunesse? D'où était-il venu se jeter dans leurs filets? Chose étrange! quel faible souffle de vie avait-il conservé?

1517 Tous s'empressèrent de lui changer ses vêtements, et la maîtresse du bateau l'interrogea. « Je ne sais, dit-elle, quelles sont votre patrie et votre famille; puisque nous nous sommes rencontrés, je vous prie de nous les faire connaître. Comment avez-vous été forcé de vous jeter dans le fleuve? Quelle faute avez-vous commise? »

1523 *Xuân sanh* raconta en détail son histoire. « Je suis, dit-il, du huyện de *Thường châu,* situé près d'ici. Mon père est un mandarin nommé *Trần*, qui, par malheur, a été la victime d'accusations injustes. Ses ennemis proposèrent à l'empereur de marier ma sœur chez les Barbares, ils firent ensuite jeter mon père en prison. Moi, j'avais accompagné ma sœur jusqu'aux frontières, lorsque j'appris que l'ordre avait été secrètement donné de me faire arrêter. Il me fallut donc fuir, et, par malheur, je rencontrai sur ma route une bande de brigands. Hélas! nous étions réunis et nous fûmes dispersés; seul, fuyant un sort funeste, je me vis conduit jusqu'ici. Dans mon désespoir, que m'importait que ma vie fût remplie ou non? C'est alors que, par un bonheur inattendu, j'ai été rencontré par vous. »

1537 La maîtresse du bateau, ayant entendu ces paroles, lui dit : « Assez! Il y a certainement là une œuvre du Ciel. L'autre année, je pêchai au milieu du fleuve un coffre bien fermé qui ne contenait qu'un bracelet et une épingle de tête. Loué soit le maître qui me dit de les garder pour ma fille *Ngọc thơ*. Je

---

252. *Ngồi nhìn.* — Ces mots pourraient s'appliquer aux assistants, mais, d'autre part, l'auteur leur donne diverses occupations.

rencontrai un diseur de bonne aventure qui, après avoir examiné le thème de sa naissance (253), la salua grande dame. Il me demanda pour salaire cinq mesures de riz; il ne cessait de vanter le mari illustre qui serait le sien. Maintenant, je vous ai retiré de l'eau, et je vois, à la noblesse de vos traits, que vous êtes digne des emplois. C'est un dessein de la Fortune qui vous a porté jusque dans mes filets. C'est à cause de cela que j'ai pu vous sauver (254). Il est évident que ces deux sauvetages sont les deux parties d'un tout. Assez! Oublions les dommages subis, ne recherchons pas d'autre avantage; n'hésitons pas à propos du poisson pour délibérer ensuite sur la sauce (255). Je vous donnerai *Ngọc thơ* en mariage. Peut-être quelque jour serez-vous un couple illustre. Si, par bonheur, les prédictions du devin se réalisent, jusque dans la tombe je serais satisfaite de ce maître. »

1559 *Xuân sanh* réfléchit qu'il avait déjà des obligations à la pêcheuse et, d'un autre côté, *Ngọc thơ* lui parut belle. Il lui répondit : « Moi, pauvre étranger, pour qui vous avez déjà eu tant de bontés, comment pourrais-je repousser vos offres? Je les accepte, mais je demande à retarder le mariage; quand j'aurai été inscrit sur la tablette d'or, il conviendra d'allumer les torches parfumées. » Joyeuse, la pêcheuse appela sa fille. Maintenant que les paroles étaient données, elle devait sortir pour faire les compliments de bienvenue. Rougissante, hésitant à avancer, la jeune fille craintive se tenait debout, tandis que le jeune homme la regardait. Certes, elle était d'une beauté merveilleuse,

253. *Thầy số.* — C'est un devin qui pronostique la condition présente ou future de la personne qui le consulte, par des combinaisons tirées du jour, de l'heure de la naissance, etc. — *Cung,* station, désigne les années, comptées, comme il est dit à la note 59, sur les phalanges des doigts. — *Mạng* désigne l'élément sous lequel l'individu est né. La connaissance de ces diverses données sert de base au devin pour ses prédictions.

254. *Vớt được.* — *Pu* n'est pas mis là pour traduire *được.* Remarquer au vers suivant cet autre *vớt được* qui équivaut à sauvetage.

255. *Kén cá luận canh.* — Hésiter sur le poisson, délibérer sur la sauce, c'est-à-dire ne pouvoir se décider à conclure un mariage, par exemple, changer de gendre.

pareille aux filles du gynécée des courtines brodées (256), bien différente d'une race de pêcheurs. *Xuân sanh,* au milieu de sa douleur, sentit naître un reste de joie et, la louant secrètement dans son cœur, il fit sur ce thème les vers suivants :

XIV.

Belle, plaisante à voir, que lui importe la toilette? — Son vêtement de toile brune l'emporte sur les costumes couleur de safran (257). — Si, mignardement parée, elle se promenait à (la fraîcheur de) la brise, — on croirait voir *Hằng nga* descendue sur cette terre.

A la vue du jeune homme, la jeune fille, elle aussi, fut pleine d'une joie secrète, car il était d'une beauté en fleur et avait la mine d'un lettré. Certainement, se dit-elle, il appartient à une famille riche et noble, et, le cœur joyeux, elle fit ces quatre vers sur les rhythmes des *Đường:*

XV.

Ne le cédant à personne en beauté et en noblesse, — il est venu ici revêtir des habits de pêcheur. — Mais, quand le tonnerre (258) se fera entendre sur la terre paisible, — (près des) branches fleuries des jardins impériaux, à qui le cédera-t-il?

---

256. *Tú hộ.* — La famille de la broderie, c'est-à-dire la famille du rideau brodé. C'est une allusion au rideau brodé dont il est question note 151, et derrière lequel le ministre avait caché ses cinq filles. Voir Au học, *Quyển III,* page 25, section *Hôn nhơn.*

257. *Nu gai nghệ.* — La toile teinte de *nu* (couleur brune très solide.) Le *nghệ* (curcuma) donne une couleur jaune. Le jaune est, comme l'on sait, réservé à la famille impériale.

258. *Tiếng sấm.* — Dans le roman chinois (trad. Piry, *II*, page 65), ce vers est ainsi conçu : *Mais que, lors du tonnerre du printemps, il reçoive l'heureux message.* Voici comment M. Piry explique cette expression : « *Tonnerre du printemps* se dit des examens des docteurs. On les appelait ainsi tout d'abord parce qu'ils se tiennent toujours au printemps, et aussi à cause de la commotion qu'ils produisent dans tous les esprits par suite de leur importance. Je n'ai pu m'assurer de l'exactitude de cette interprétation. »

1585 Se familiarisant peu à peu, *Xuân sanh* apprit que la jeune fille appartenait à la famille *Châu.* Il se divertissait à voir les pêcheurs allant le matin à *Tâm thúy,* revenant le soir à *Hàn sơn* (259). Ils chantaient et ramaient en cadence, tantôt à coups précipités, tantôt mollement; la lune brillait à l'arrière du bâteau, le vent soufflait à l'avant. Toute l'année, ils gagnaient leur vie sur l'eau, avec les hameçons et la ligne, ou jetant l'épervier dans le fleuve.

1593 Désire qui voudra maintenant la gloire et le profit, lui a pour pantalon frangé les filets qu'il tend, pour ceinture tissue d'un dragon les cordages qu'il détend. Trois mois cependant s'étaient écoulés et, du dernier mois de l'hiver, on passait au printemps. En foule, de toutes parts, les bateliers plantaient les perches (pour s'amarrer), ils jetaient l'ancre, séchaient leurs filets et dressaient des mâts (260) sur tout le rivage. La maîtresse du bateau dit à sa fille : « Consultons le sort du poisson au lieu du sort du ballon (jeté de la tour) (261). Si, au premier coup de filet nous ramenons un poisson, nous fixerons l'époque du mariage, nous choisirons un jour pour entrer dans le palais du printemps (262). Si après trois coups, au contraire, nos mains restent vides, nous saurons qu'il faut réserver ce mariage pour y penser à loisir. »

---

259. *Tâm thúy.* — Nom d'une rivière du district de *Long nha.* « La rivière *Tâm* sort de la montagne *Cư công.* » (KHANGHI *s. v.)*
Hàn sơn. — C'est le nom d'une pagode située à dix ly à l'ouest du chef-lieu du phủ de *Tô châu.* On trouve dans les POÉSIES DES ĐƯỜNG, *Quyển IV*, page 20, une pièce de vers où il en est question.

260. *Nêu.* — Ce sont les bambous qu'au moment du *tết* on dresse devant les maisons. Ils portent un petit treillis *(vi)* destiné à garantir la maison des mauvais esprits, et un petit panier à claire-voie dans lequel on place une offrande d'arec et de bétel. Si, quand le bambou est abattu, des jeunes gens qui ne sont pas encore mariés usaient de ce bétel et de cet arec, ils resteraient célibataires. Les personnes mariées verraient mourir leur mari ou leur femme. L'offrande est destinée au grand chien céleste.

261. *Gieo trái cầu.* — Une fille de roi devait prendre un mari. Les prétendants furent postés au pied d'une tour d'où on lança un ballon. La fille devait échoir à celui qui se saisirait du ballon.

262. *Xuân lâu.* — Palais du printemps, mariage.

1605 A ces mots, elle distribua la besogne : l'un devait lâcher la corde du filet, l'autre se mit aux rames ; armé d'une perche, le jeune homme poussait le bateau ; *Ngọc thơ,* en se jouant, appuyait le bateau. Voyant ce jeune couple si bien apparié, quoi d'étonnant à ce que la paille, si proche du feu, se fût enflammée ? La vieille, les regardant à la dérobée, reconnaissait les indices (de leur passion). Dans cette affaire, se dit-elle, les deux parties se valent (263). La jeune fille, le jeune lettré tantôt se frôlaient de leurs habits, tantôt se heurtaient de leurs pantalons (flottants).

1615 Sentant que les filets étaient lourds, ils les retirèrent lentement et virent apparaître un couple de carpes. Le jeune homme dit : « Je n'ai rien à faire, laissez-moi les aller vendre pour me promener une fois. » Et (il partit), ne songeant qu'à reconnaître son chemin pour aller se mêler au monde.

1621 A peine était-il parti pour le marché du soir, qu'un bateau arriva en ramant en ce lieu. Sur le toit était à demi couché un jeune homme qui avait la figure insolente d'un patricien, le verbe élevé d'un mandarin. Son équipage répondait en chœur à ses ordres en frappant du pied (en cadence) ; nombreuse comme les chauves-souris était la troupe de ses serviteurs. Dans sa superbe, il pensait toucher le ciel de la tête ; ses vêtements magnifiques claquaient au vent.

1629 En passant, il aperçut la jeune fille, et, comme le corbeau qui vole en rond, comme un serpent fondant sur une grenouille, comme un papillon s'élançant sur une fleur, il fut saisi de désir. Il résolut de prendre un faux prétexte et fit préparer un paquet de cinquante taëls. Il chargea un de ses domestiques de les emporter et d'aller acheter la jeune fille pour en faire sa concubine, cherchant un moyen de lui imposer cette union.

1635 Ne cherchant qu'à satisfaire ses désirs, que lui importait la condition de ceux à qui il avait affaire ? La mère se mit dans une colère furieuse, *Ngọc thơ* regardait avec courroux, et, dans

---

263. *Có người có ta.* — Le sens précis de ces mots est difficile à déterminer.

l'excès de sa colère, se répandait en paroles violentes. Mais cette troupe de chiens et de vautours (ravisseurs) s'étant fait signe du regard, ils laissèrent là l'argent et enlevèrent *Ngọc thơ*.

1641 Les cris de la jeune fille soulevaient tout le fleuve. Une troupe de pêcheurs poussa ses bateaux avec de grands cris. Armés de perches, menaçant de leurs bâtons, ils se réunissaient par groupes tumultueux comme (un banc) de crevettes. Les injures bourdonnaient comme des abeilles. L'un voulait aller reprendre la jeune fille, l'autre se préparait à attaquer les ravisseurs. Comme ils délibéraient ainsi depuis quelque temps, *Xuân sanh*, par bonheur, revint du marché. « Calmez-vous, leur dit-il. Le sage ne viole pas les lois; elles ont institué des juges (264). » A l'envi alors ils allèrent chercher à qui porter plainte; une troupe de pêcheurs suivait le jeune homme pour l'appuyer de leur témoignage.

1653 Ils s'étaient mis en marche à la fin de l'heure *Thân* (265); au milieu du chemin, ils rencontrèrent le long cortège d'un mandarin. Au-devant de la litière marchaient sur deux rangs (des porteurs) de lanternes où était inscrit en lettres rouges le titre de Gouverneur. S'agenouillant au milieu du chemin, les pêcheurs élevèrent leur plainte; à cette voix, le Gouverneur fit arrêter sa litière et, d'une voix sévère, leur demanda ce qu'ils voulaient. « Nous, dirent-ils, misérables pêcheurs, nous avons rencontré le jeune noble *Giang* (266). Fier de sa noblesse, il méprise ses inférieurs et a abusé de sa force pour nous opprimer. Il a abordé un de nos bateaux et enlevé une femme. Nous vous prions de vouloir bien examiner cette affaire avec vos lumières divines. Que Votre brillante Altesse pardonne à de pauvres gens si, dans la hâte de venir de vive voix vous porter leur plainte, ils n'ont pas eu le temps de la mettre par écrit. »

---

264. *Lễ ... phép.* — *Lễ* est ce qu'il est licite et convenable de faire, *phép* la loi écrite et positive, le droit.

265. *Bóng đã cuối thân.* — Le soleil était déjà au bout de l'heure *thân*. C'est la neuvième heure chinoise, de cinq à sept heures du soir.

266. Ici et ailleurs, j'emploie les mots de *noble, noblesse;* il ne faut pas oublier que la Chine n'a pas, à proprement dire, une caste nobiliaire privilégiée, mais seulement une aristocratie de fonctionnaires.

1667 Le gouverneur prononça ces paroles. « Les fils de mandarin, dit-il, ont coutume de prendre confiance en la puissance de leurs pères ; c'est là un fait ordinaire. Quant à celui-ci, il a une figure distinguée ; à le voir on ne penserait pas que ce soit un pêcheur. » Aussitôt il ordonna à ses agents d'aller au port du Grand-Fleuve, d'arrêter *Giang* et de le ramener de suite au tribunal. Il fit aussi arrêter et emmener le plaignant. En un instant, la litière arriva au prétoire.

1675 Sur l'écran (267) (qui défend) la porte du pavillon est peint un tigre ; en arrière, l'on voit se dérouler une longue file de lances. Les soldats retenaient leur souffle. Le mandarin descendit de sa litière et entra sous la galerie ; il réprimanda ses subordonnés, fit sonner de la trompe pour assembler les hommes. Des deux côtés (de son siège) se tenaient deux rangées de scribes ; au-devant, une natte était tendue ; une foule de flambeaux de cire éclairait l'appartement. Les satellites tenaient aux dents le bâtonnet (268). Un silence absolu régnait dans la salle, comme si elle eût été vide ; dans le campement, le tambour battait les quarts d'heure (269) ; dans le prétoire, on agitait les drapeaux. Les tortionnaires s'amassaient en foule (270) ; ici s'alignaient les pieux de torture, là étaient entassées les boîtes à rotin. Le tambour avait annoncé que l'on passait à la deuxième veille, quand on vit arriver le prisonnier et la troupe qui l'amenait.

---

267. Cet écran est le petit mur carré que l'on voit en face de l'entrée principale et de l'axe des pagodes, des tombeaux, des maisons particulières même, qu'il sert à défendre contre l'accès des influences pernicieuses.

268. *Ngậm tăm.* — Dans les expéditions militaires et même en temps de paix, pendant le service, les soldats tenaient aux dents un bâtonnet qui les empêchait de parler.

269. *Khắc trống.* — Se dit pour : battre le tambour ; mais cette expression a son origine dans la coutume de battre du tambour tous les huitièmes de veille, *khắc*.

270. *Như nêm.* — Serrés comme des coins. Cette comparaison singulière se trouve aussi au vers 48 du Kim vân kiều : *ngựa xe như nước, áo quần như nêm.* Les voitures sont serrées comme les atomes d'eau, les beaux habits se pressent.

1687 *Giang khôi* fut terrifié de la majesté (du juge); il voyait devant lui un visage de fer, il entendait des paroles d'airain. (Le juge) dit en grondant : « Vous fiant à votre autorité et à votre puissance, vous êtes sorti (du sentier) des lois pour entrer dans celui de la luxure et de la débauche. Ce crime dont vous accusent ces pêcheurs, vous vous en reconnaissez coupable, je pense (271)?

1693 Avec un cœur inébranlable, *Giang khôi* se borna à reculer; il parlait d'achat, de vente, de cent et de mille qu'on lui avait soutirés. L'on produisit alors les témoins pour faire la lumière : c'était comme s'ils se fussent coupé la langue (272), ce n'étaient que paroles évasives. Mais les satellites connaissaient toute la vérité; l'exhortant avec douceur, ils invitèrent *Ngọc thơ* à parler. L'on apprit ainsi que si le saule avait été secoué par le vent, le nénuphar n'avait pas croupi dans la boue (273).

1701 Le gouverneur fit venir le huyện *Giang* (274) et le réprimanda avec force; pasteur du peuple qui n'avait que faiblesse pour un fils sans mérite. « Dix yeux vous regardent, dit-il, dix mains vous montrent (275); la loi ne vous épargnera pas, vos paroles ne vous couvriront pas. Je punis le fils de quarante coups de bâton; au père, qui reconnaît sa faute, je fais grâce du rapport à l'empereur. Les plaignants de la famille *Châu*, demain je les examinerai, ensuite ils seront relâchés. » Il leur ordonna de

---

Nọc. — Ce sont des pieux auxquels on attache, étendus de tout leur long, ceux qui doivent subir la bastonnade.

271. Cette affaire (judiciaire) est conforme aux paroles des pêcheurs : Je pense que de cette faute tu te reconnais coupable? *Chưa* est ironique.

272. *Dường căng cắn lưỡi*. — Comme si, avançant la langue, ils se mordaient. Il s'agit ici de l'interrogatoire des domestiques de *Giang khôi*.

273. C'est-à-dire qu'elle n'avait pas été déshonorée.

274. Père du coupable.

275. *Mắt trông tay trỏ đủ mười*. — C'est la traduction d'une parole de *Tăng tử* rapportée au paragraphe V du ĐẠI HỌC. Il n'y a rien de si secret qu'il ne vienne enfin au jour. Le vers 567 contient aussi une allusion à ce passage.

rester dans la salle, voulant le lendemain s'instruire de leurs affaires (276).

1711 Qui aurait pu s'attendre à ce qui allait se passer? Ce gouverneur s'appelait *Khâu*. Il n'avait eu d'autre songe que celui du dragon (277); sa fille, nommée *Vân tiên,* était d'une beauté à renverser les forteresses (278). Quant à sa parenté, il était le propre oncle maternel de *Lương ngọc*. Depuis les malheurs de la famille *Mai,* la mère de celui-ci s'était retirée auprès de son frère.

1719 La nuit écoulée, le lendemain dès le matin, le gouverneur fit abaisser le store (279) et interrogea les *Châu* pour connaître leur histoire. Comment la pêcheuse eût-elle osé dissimuler? Elle raconta l'histoire de *Xuân sanh*. Rempli de pitié, le gouverneur ordonna de suite d'amener le gendre pour l'interroger. *Xuân sanh* vit où en étaient les choses et conta toute son histoire d'un bout à l'autre: sa rencontre avec *Lương ngọc,* les projets de mariage, l'ordre d'exil de sa sœur; comment ils avaient évité d'être perdus, les malheurs qu'ils avaient appris, et enfin comment il avait été séparé de *Lương ngọc*. Il achevait de raconter toutes ces infortunes, quand la mère de celui-ci éclata

---

276. Il y a ici une de ces confusions inextricables, familières à nos auteurs, du récit et du discours direct ou indirect.

277. *Hiếm hoi có một mộng xà.* — *Hiếm hoi,* rare, qui manque; se dit des personnes qui n'ont qu'une fille. — La vue d'un dragon en rêve est le présage de la naissance d'une fille; la vue d'un ours annonce celle d'un garçon. L'ours fort et robuste représente le principe mâle, le dragon ou serpent, faible et rampant, le principe femelle. ẤU HỌC, *Quyển IV,* page 12, section *Thọ đảng*.

278. *Khuinh thành.* — V. note 178.

279. *Buông rèm.* — Ici comme en bien d'autres endroits, il faut se reporter à l'original pour bien comprendre ce dont il s'agit. Dans le roman chinois, les femmes de la famille du gouverneur, curieuses de voir le jeune couple qu'il leur a vanté, le prient de les interroger dans un salon qui n'est séparé de l'appartement des femmes que par un rideau. On retrouvera ce rideau séparant les deux parties de la maison au vers 1974.

en sanglots derrière le store. Ayant fini de pleurer, elle sortit sous la galerie, prit la main du jeune homme et le regarda longuement. « Quoique nous fussions si proches, dit-elle, c'était comme si un grand espace nous eût séparés ; j'étais toujours là sans soupçonner qui vous étiez. *Khâu công* dit : « Un moment ! Entrons tous nous asseoir dans les appartements intérieurs. Là, vous changerez de vêtements et nous pourrons ensuite parler de nos affaires. »

1741 La maîtresse du bateau ne comprenait pas bien tout ce qui arrivait, elle était agitée d'inquiétudes et regardait avec perplexité. « Comment, se disait-elle, cette maison de justice, cette noble famille nous accepte-t-elle (comme siens), nous montre-t-elle tant d'affection ? »

1745 Dans la bibliothèque, on versa des rafraîchissements (280) et *Khâu công* y eut un entretien avec *Xuân sanh*. Pendant qu'ils se racontaient toutes les aventures qui les avaient séparés les uns des autres, l'on servait aussi un repas dans les appartements intérieurs. La première place fut cédée à la maîtresse du bateau en raison de son âge, puis venaient les deux dames et les deux jeunes filles.

1751 C'était avec des regards éblouis que la pêcheuse voyait les plateaux d'or couverts de mets, les tasses d'écaille qui se vidaient et s'emplissaient de nouveau. On servit des produits marins grillés, des nids d'hirondelle frais ; c'était là autre chose que son ordinaire enfumé, souillé de cendres. Et, à côté d'elle, étaient assises deux beautés célestes et deux grandes dames. La pêcheuse se réjouissait dans son cœur de voir sa fille dans cette situation (nouvelle), et elle pensait à la prédiction infaillible du devin.

1759 Après que *Khâu công* eut achevé de se réjouir dans les appartements extérieurs, sa sœur lui parla en secret. « Vous et ma belle-sœur, dit-elle, vous n'avez qu'une fille ; vos rêves ne vous

---

280. *Chén tẩy trần.* — Tasses pour laver la poussière, fêter le retour d'un voyageur.

ont pas encore montré l'ours prophétique (281) et vous n'avez pas eu de garçon. Voici maintenant le jeune *Trần* dont la mine imposante trahit la noble origine. Cédant aux circonstances, donnez-lui un asile, et, par la suite, le fils adoptif (282) se transformera en un gendre. » Elle alla ensuite presser le jeune homme de faire ses salutations (283) au gouverneur et à sa femme. Obéissant à ces paroles, il prit le nom de *Khâu*, le prénom de *Khôi*, pour les porter communément désormais. La pêcheuse et sa fille furent aussi reçues dans la maison comme des parentes.

1773 La pêcheuse demanda à se rendre au port pour y chercher ses (anciens) amis et leur faire ses adieux. Le gouverneur ordonna de préparer une litière pour la conduire; elle était pompeusement précédée de porteurs de sabres, suivie de cava-

---

281. *Điềm hùng*. — Le présage de l'ours. (Voir note 277.)

282. *Minh linh*. — Un fils adoptif est appelé *Minh linh*. Le *Minh linh* est le ver du mûrier. On lit dans le LIVRE DES VERS, section II, ode 42 : « Le *Minh linh* a des petits, le *Quả lỏa* les emporte. » — COMMENTAIRE. — Le *Quả lỏa* est une guêpe de terre à taille grêle; il n'a pas de femelle. Il prend les petits du *Minh linh*... et les dépose dans un nid construit avec de la terre ou dans un arbre creux. Il s'adresse à eux et leur dit : « Sois semblable à moi ! sois semblable à moi ! et, au bout de sept jours, le *Minh linh* se transforme et devient le fils du *Quả lỏa*. (ẤU HỌC, *Quyển II*, page 24, section *Tổ tôn*.) L'article se poursuit par une citation d'un poète moraliste qui tire de cette fable une ingénieuse leçon à l'adresse des enfants indociles.

Đông sàng. — « *Kaï kien*, qui vivait sous les *Tsin*, avait chargé un de ses disciples de lui chercher un gendre dans la famille de *Wang tao*. Celui-ci l'engagea à aller dans le pavillon oriental et à examiner tous ses fils l'un après l'autre. A son retour il dit : « Les fils de *Wang* sont tous beaux, mais, après avoir entendu ma proposition, chacun d'eux se décerna les plus grands éloges, sauf un seul qui, couché négligemment sur le *lit oriental*, mangeait un gâteau d'un air indifférent, comme s'il n'avait rien entendu. *Kaï kien* s'écria : « Ce doit être un excellent gendre... » et il lui donna sa fille en mariage... Voilà l'origine des expressions *lit oriental*, *sage étalé*, *ventre étalé*, pour dire un gendre. » (STANISLAS JULIEN. *Les deux Cousines*, tome I, page 345, note.)

283. Devenant le fils adoptif du gouverneur, il fait les prosternations rituelles.

liers. Assise dans la litière, la pêcheuse regardait superbement de tous côtés; en un moment, ils arrivèrent au port.

1779 Vite elle descendit dans le bateau dont elle faisait sa demeure. Ses connaissances hésitaient encore à la reconnaître. Après qu'ils l'eurent considérée quelque temps, ils la reconnurent parfaitement; les uns étaient tout joyeux, les autres applaudissaient. Tous l'entourèrent et la pressèrent de questions. Qu'était devenu son procès ? A qui appartenait cette litière ? Elle répondit : « Qui m'attaquerait désormais ? Notre gendre, oui, lui, s'assied à côté des mandarins. Traitez-nous maintenant avec considération, nous connaissons toute la littérature, nous avons toutes les faveurs. *Giang khôi,* cette fois, a connu sa faute. Maître et domestiques, l'autre soir, étaient frappés de verges par toute la cour. Il ira maintenant enlever les jeunes femmes, il ira encore violenter les gens et faire parade d'une puissance mensongère. Ils se firent leurs adieux et la pêcheuse remonta dans sa litière pour rentrer au palais.

1795 Maintenant que le sort de *Khâu khôi* est assuré, nous avons à raconter la longue histoire de *Mục vinh* (284). Il vivait dans la maison de *Trâu công*, son asile, aidant à l'examen des affaires en litige, faisant pour son compte des exercices littéraires. Intelligence vive, nature pénétrante, tantôt il s'appliquait aux affaires de son maître, tantôt il s'occupait des siennes. Le voyant servir parfaitement dans l'administration du *Hà nam, Trâu công* reconnut son mérite et conçut pour lui une vive affection. Il pensa qu'il avait une fille nommée *Vân anh* et résolut de se le réserver pour gendre sans plus tarder.

1805 Comme il était loin de chez lui, il n'avait pas encore osé lui en parler, quand tout à coup arriva la nouvelle qu'un édit impérial le rappelait à la capitale. Après avoir appris cette nouvelle, il eut un entretien avec *Mục vinh* et lui dit de s'en aller (l'attendre) à sa maison, dans son pays. Inquiet de l'éloi-

284. *Mục vinh.* — L'on se rappelle que *Lương ngọc* a pris ce nom lors de sa rencontre avec *Phùng công.* (V. 1422.)

gnement, il écrivit une lettre à sa femme. Dans la lettre, il entrait dans les détails et recommandait de recevoir le jeune homme avec le cérémonial dû aux hôtes de distinction. Quant à l'affaire du mariage, il la traita séparément, en ajoutant à sa lettre quelques lignes de recommandations.

1815 *Mục vinh* prépara son escorte et prit le chemin de la maison des *Trâu*. L'arc, l'épée, la guitare à la main, il marchait à travers les montagnes et les rivières, l'escorte qui l'entourait avançait sous le vent et la lune. Quatre ou cinq domestiques le suivaient; sa cassette était bourrée de pièces de vers, sa gourde à moitié vide de vin (285).

1821 Ayant parcouru cette longue route au galop de son cheval, il arriva enfin à la maison des *Trâu*. La femme du gouverneur avait appris par la lettre les intentions (de son mari); comment, pour des raisons personnelles, eût-elle osé négliger ses ordres? Le jeune homme fut logé dans la bibliothèque, largement pourvu de tout, tout était parfaitement organisé. Partout de vieux livres, d'anciennes peintures, des écrans et des tableaux. Sous la galerie, il pouvait jouir du clair de lune; dans les jardinières, il pouvait admirer les fleurs.

1831 Dans cette demeure, le temps s'écoula peu à peu. Aux heures de tristesse, il prenait l'épingle de *Hạnh nguyên* et se mettait à la contempler. Le souvenir de sa fiancée lui était de plus en plus douloureux; il se rappela la pièce de vers (qu'elle avait faite) sur leur séparation dans la grande tour (286). Prenant le pinceau, il l'écrivit (287), et, à peine sa main eut-elle fini de l'écrire, que sa bouche ne pouvait plus se lasser d'en redire les vers. C'était comme si l'on eut avivé le sentiment de ses malheurs, son papier était taché des larmes de son affliction, son encrier arrosé des pleurs de sa pitié.

---

285. En chemin il écrivait les vers que lui inspiraient le paysage ou les accidents de la route, et, comme le font les lettrés chinois dans leurs amusements poétiques, il cherchait son inspiration dans le vin.

286. *Câu thi biệt.* — La pièce de vers, l'ode de la séparation.

287. *Chơi.* — Explétif.

1839 *Vân anh* avait pour suivante une petite esclave nommée *Xuân hương* et d'un esprit fort alerte. Elle passait son temps à épier ce qui se faisait dans la bibliothèque et vit le jeune homme au moment où, contemplant l'épingle, il se livrait au souvenir de *Hạnh nguyên*. S'en retournant, de hâte pouvant à peine parler, l'indiscrète alla conter la chose à sa maîtresse. « Ce seigneur qui loge dans l'appartement extérieur, dit-elle, je l'ai souvent surpris à faire des choses étranges. Il tenait à la main je ne sais quel objet, et, le regardant avec attention, paraissait tout affligé. Cependant, il a la mine d'un homme malade d'amour, son visage a perdu sa fraîcheur; il est bien différent de ce qu'il était auparavant. J'ai choisi un moment où il n'y avait personne (dans la chambre) pour y entrer en cachette, et au lieu où il était assis, j'ai trouvé une épingle à cheveux; c'est étrange.

1853 *Vân anh* écouta ce discours et considéra l'épingle. « Certainement, se dit-elle, c'est là un amant engagé dans les liens d'un amour mutuel. Cette épingle, comment la posséderait-il sans cause ? Certes, il ne suffit pas de voir le visage pour pouvoir se fier aux sentiments de personne (288).

1857 *Mục vinh* était sorti. A son retour, il vit sa boîte de livres en désordre et grande ouverte. La voyant autrement qu'il ne l'avait laissée, il conçut des soupçons et, cherchant l'épingle, ne la trouva plus. Un moment il ne fit que gémir et se tordre, accusant sa propre négligence, maudissant la cupidité (du voleur). « Nous étions séparés par toute l'étendue de la terre, se disait-il, il ne me restait plus que cette épingle, gage d'une union future. Je ne sais pour quelle cause est si fragile le lien qui unit nos destinées, pour qu'un si mince objet m'échappe lui aussi. »

1867 Tout à coup il fut atteint de maladie, dégoûté de nourriture, ne pouvant trouver le repos dans le sommeil. Il était continuellement en proie à des songes, il voyait devant ses yeux la

288. Il faut se rappeler que *Vân anh*, connaissant les intentions de son père, se considère comme la fiancée de *Mục vinh*.

grande tour, *Hạnh nguyên* à ses côtés. La maîtresse de la maison, qui le considérait extrêmement, envoya chercher un médecin pour qu'il le fît soigner par ses élèves.

1873 Tandis que, dans les appartements extérieurs, *Mục vinh* était malade, à l'intérieur le sort de *Hạnh nguyên* vint inquiéter la famille. Comme elle était assise avec *Vân anh,* elle vit l'épingle et la reconnut parfaitement. Quelque temps elle examina les signes (qui prouvaient que c'était) celle que jadis, sur la grande tour, elle avait donnée à *Lương ngọc*. Où était-il, lui, pour qu'elle retrouvât ici cette épingle? Certes, c'en est fait! la cigogne s'est envolée vers les lointains nuages (289). Les destins ne veulent voir cette union s'accomplir que dans la troisième existence (289 [b]); il leur faudra réserver leur amour pour une rencontre dans une existence future.

1883 Pénétrée de douleur, sans cause matérielle (290), elle tomba malade. Elle ne fichait plus l'épingle dans ses cheveux, ne fardait plus le rose de ses lèvres. Livrée tout entière à sa mélancolie, toute nourriture lui paraissait amère; tout le long de la nuit, elle veillait seule avec son ombre.

1887 La noble dame était tourmentée comme le *bồng* (291) tournoyant (sous l'action du vent). Au gynécée, elle apportait des

---

289. Allusion au vol élevé de la cigogne qui se perd dans les nuages. De même le mort disparaît.

289 [b]. Un bonheur extraordinaire s'appelle un bonheur de trois existences. *Tam tỉnh lang,* étant allé à la pagode de *Kỉnh quốc,* rêva qu'il se trouvait au pied d'une montagne. Un vieux bonze lui dit: « La fumée est une chose extrêmement déliée; cependant, la fumée de l'offrande faite par un adorateur subsiste encore quand l'adorateur a déjà passé par trois existences... » *Tam tỉnh lang* eut alors le souvenir de ses existences antérieures et se rappela qu'en faisant une offrande, il avait souhaité de vivre trois existences. (Ấu học, *Quyển X,* page 13.)

290. Voir note 158.

291. « Les personnes qui errent à l'aventure se comparent souvent à la racine de *bồng,* qui erre au gré du vent. Lorsqu'elle sèche, dit le dictionnaire *P'in tseu tsien,* sa racine sort de terre et roule au gré du vent.

remèdes, à la bibliothèque elle faisait prendre des tisanes (292). Elle ordonna d'acheter deux cercueils de longévité que l'on réserverait pour les malheurs qui pourraient plus tard arriver à quelqu'un (293). Par moments, il se faisait un grand tumulte : à l'intérieur, on faisait des préparatifs; à l'extérieur, on restait tout perplexe.

1893 La servante suivit sa maîtresse dans la bibliothèque; elle vit que, des deux côtés, la situation était également mauvaise. La maîtresse s'approcha de *Hạnh nguyên* pour la questionner, et, à ses paroles, elle vit la jeune fille se ranimer. « Pauvre jeune fille égarée, dit-elle, je vous dois pour vos bienfaits une reconnaissance infinie. Pourquoi mon destin est-il si misérable? Mais, un mauvais destin n'a-t-il pas été de tout temps le lot des jeunes filles (294)? Si la chance tourne contre moi, je vous demande un peu de terre où je regarde du côté du midi. Jusque dans les enfers, cela me causera de la satisfaction, quoique je doive payer d'ingratitude vos longs bienfaits. »

1905 Sa mère adoptive lui adressa quelques paroles d'encouragement et se rendit ensuite avec *Vân anh* dans la bibliothèque pour visiter *Mục vinh* (295). S'approchant de son oreille elle lui

---

C'est en voyant rouler la plante *bồng* que les anciens ont eu l'idée d'inventer les roues de char. — C'est la soude. » (Stanislas Julien, *Si siang ki,* acte I, page 9, note.)

292. *Thuốc thang.* — *Thang* s'entend des médicaments à l'état liquide, tisanes, décoctions. Les deux mots unis ont le sens général de remèdes.

293. « L'idée chinoise est qu'un cercueil attire à lui les influences pernicieuses qui pèsent sur un malade, qui, ainsi délivré, revient à la santé. Il est même assez fréquent d'offrir un cercueil, bière de longévité, à une personne bien portante et pour la seule raison de tenir écartée d'elle toute influence maligne. » (Piry, II, 169, note.) Dans la pensée de la dame, après avoir rempli cet office protecteur, ces cercueils devront plus tard servir pour elle et pour son mari.

294. C'est un des lieux communs de la poésie annamite. Cette idée se trouve exprimée presque dans les mêmes termes au vers 84 du *Kim vân kiều.* Cf. le quatrain cité note 184.

295. Cette visite, si contraire à toutes les convenances, est motivée dans l'original par l'intervention d'un vieux serviteur qui prétend avoir vu

fit quelques questions; il sommeillait et revint à lui peu à peu. *Xuân hương* lui dit : « Mademoiselle, obéissant aux ordres de sa mère, vient dans cette chambre. Elle vient pour vous visiter dans votre maladie. Faites quelque effort, je vous prie, pour ne pas démériter des sentiments de ma maîtresse. » Le jeune homme dit : « Moi, pauvre domestique, vous m'avez traité longtemps comme un hôte de distinction. J'espérais quelque jour pouvoir m'acquitter envers vous? Qui eût prévu qu'un tel accident rendrait vaine (mon espérance)? Qu'importe ma vie qui ne vaut pas une plume de cigogne? Pourquoi incommoder mademoiselle de cette visite (pénible)? Mais, lorsque je serai mort, élevez-moi un tombeau tourné droit au nord; souvenez-vous en, je vous prie. » A ces recommandations de son gendre, la noble dame réfléchit profondément et vit s'augmenter ses perplexités.

1923 Tous, dans la maison, se concertaient à voix basse, lorsque *Xuân hương* s'adressa à sa maîtresse : « Ne vous préoccupez plus de cette affaire, dit-elle, je vois maintenant ce qui en est. Tout cela provient d'une épingle : c'est pour elle que l'un est malade de regret, que l'autre se consume de crainte. Des deux côtés, les symptômes sont les mêmes; ils sont absorbés, puis reviennent à eux, ils rêvent et divaguent. Voyez aussi leurs suprêmes recommandations : l'une veut être enterrée droit sud, l'autre droit nord. Cette affaire-là ne finirait pas toute seule, je vous demande de nous enquérir pour voir ce qui en est.

1935 A la suite de *Vân anh,* elle alla tout droit, résolue d'éclaircir cette affaire. Malicieusement, elle se mit devant la porte de la bibliothèque et lut à haute voix l'ode de la séparation sur la grande tour. Quand *Mục vinh* entendit ces vers, ce fut comme si un coup de foudre eût à l'improviste fait retentir le ciel. Il l'appela et lui demanda de lui tout dire. *Xuân hương,*

---

employer ce moyen pour guérir des maladies graves. L'auteur annamite, moins soucieux des rites, n'a pas jugé nécessaire d'entrer dans aucune explication. Cependant, pour l'intelligence de son poème, il faut toujours se rappeler que les femmes vivent, à la mode chinoise, dans un appartement séparé.

en riant (296), lui conta toute l'affaire. Elle raconta toute l'histoire de *Hạnh nguyên;* comment un génie l'avait ramenée, comment la famille l'avait adoptée. Quant au vol de l'épingle, elle-même en était la coupable et avait été cause que la jeune fille l'avait reconnue, que le jeune homme en avait déploré la perte. « Ces vers que je viens de prononcer, j'ai pris l'ode en même temps que l'épingle. Calmez-vous maintenant et revenez à vous, puisque le sort a réuni dans la même demeure le jeune lettré et la jeune fille accomplie. Mon maître nous avait appris dans sa lettre qu'il avait résolu de vous donner *Hạnh nguyên* en mariage; maintenant que vous retrouvez votre première fiancée, qui sait si vous voudrez encore de la seconde? »

1955 Le jeune homme répondit : « Je vous ai des obligations infinies pour les soins de votre maîtresse, pour l'affection de mon maître. S'il en est comme vous dites, ces deux unions pourront s'accomplir toutes les deux (297). » Et, tandis qu'il causait ainsi en riant, sa maladie s'était aux trois quarts dissipée. *Xuân hương* se retira vite et courut tout conter à sa maîtresse. Celle-ci alla apprendre la vérité à *Hạnh nguyên*, lui dire que ce *Mục vinh* était véritablement le jeune *Mai*. *Hạnh nguyên,* à cette nouvelle, se trouva tout d'un coup presque guérie, sa maladie s'allégea soudainement. C'est ainsi que la jeune beauté, que le lettré de mérite, après s'être désolés à cause de leur amour, se réjouirent à cause de leur amour.

1969 La maîtresse de la maison choisit un jour propice et ordonna de préparer un repas où elle invita le jeune homme. On prépara deux tables séparées par une tenture pour que toute la famille

296. Quiconque a eu affaire à des Chinois connaît le rire stéréotypé sur leurs lèvres. Dans certains romans dialogués, le texte porte à chaque changement de personnage : il dit en riant.

297. Dans notre roman comme dans *les Deux cousines* ou dans *les Deux jeunes filles lettrées,* les personnages épousent simultanément deux femmes de premier rang. Cette bigamie serait illégale. (V. PIRY, préface.) C'est simplement un lieu commun classique dont l'origine remonte sans doute à la légende de la double union de l'empereur *Thuấn* avec les deux filles de son prédécesseur.

se réjouit. *Hạnh nguyên* revêtit ses anciens habits Barbares, elle écarta le store et sortit (298) pour s'entretenir avec son fiancé. Malgré l'évidence, ils pensaient encore rêver. Remplis tantôt de joie, tantôt de tristesse, ils pleuraient et gémissaient. Ils se racontèrent ensuite toutes leurs aventures, ce qui s'était passé sur la montagne des grues, les péripéties du défilé des frontières (299). Par quel bonheur ils avaient survécu à une mort certaine; comment l'un avait été rencontré par un mandarin, l'autre ramenée par un génie. Comment l'algue marine (300) avait jusque-là flotté sur les vagues agitées, comment la jeune fille était venue dans la maison des *Trâu*, comment le jeune homme avait trouvé un asile auprès de *Phùng công*. Quels innombrables récits de douleur! La disparition de *Xuân sanh*, la mère de *Lương ngọc* séparée de son fils dans le *Sơn đông* lointain.

1985 Chacun de ces récits augmentait le trouble de leurs esprits; ils étaient attristés du souvenir de leur patrie, remplis de mélancolie à la pensée de ceux qui souffraient dans les cachots. Leur hôtesse les consola par ses douces exhortations; ils arrêtèrent le cours de leurs larmes et s'assirent à la table du festin.

1989 Tout à coup, de la capitale, ils apprirent que *Trâu công* avait reçu de l'avancement et avait été promu à la charge de vice-président du ministère. L'édit impérial lui permettait de venir sacrifier dans le temple (de ses ancêtres). *Lương ngọc* alla à sa rencontre jusqu'à la halte de dix dặm. Élevant ses regards, il

---

298. Dans l'original, on se contente de soulever le rideau, ce qui permet aux deux fiancés de se voir.

299. C'est-à-dire le suicide de *Hạnh nguyên,* la fuite de *Xuân sanh* et de *Lương ngọc* menacés d'être arrêtés à leur retour des frontières.

300. *Bèo.* — Plante aquatique, à feuilles verticillées, que l'on trouve ordinairement dans les endroits stagnants et quelquefois jetée dans les courants. Elle est le symbole des personnes errantes loin de leur pays, de la misérable instabilité de la vie, et, opposée au nénuphar, de la bassesse de la condition. Dans la rhétorique chinoise, une plante aquatique nommée *bình* joue absolument le même rôle. Je ne sais si elle est identique au *bèo.*

vit les montagnes et les fleuves tout couverts (301) par le cortège; les tablettes portant les mots : *Obéissance au décret impérial,* des drapeaux où étaient inscrits ceux de : *Illustre patrie.* Venant l'un vers l'autre, ils se rencontrèrent et, faisant marcher leurs chevaux côte à côte, ils prirent le chemin de leur demeure. Battant le tambour pour rassembler les soldats, le cortège entra dans la maison; les selles furent suspendues aux murailles, les drapeaux plantés dans les cadres laqués de rouge (302).

1999 Une fois rentrés, ils s'entretinrent à leur aise (303); toute la domesticité, toute la famille vint féliciter et saluer *Trâu công.* Dans les appartements extérieurs, aussi bien que dans le gynécée, on faisait en tumulte des préparatifs; la musique faisait entendre ses sons; en hâte on s'occupait du festin.

2003 La noble dame fit semblant de se tromper et ordonna de faire venir sa fille aînée pour rendre ses devoirs à son père. *Trâu công* dit : « Pourquoi vous jouer de moi? Nous n'avons qu'une fille; où prendre une aînée et une cadette? » *Hạnh nguyên* alors se présenta et le salua, et sa femme lui expliqua toutes les infortunes de la jeune fille. Quand nous n'espérions plus la voir (304), qui eût pensé que c'était là la fille de notre ami *Trần đông sơ.* Vous aviez pensé à un mariage (305), mais le sien était déjà arrêté avec la famille *Mai.* L'autre jour, nous

---

301. *Sầm bóng.* — Couvrir d'une ombre épaisse.

302. *Giá.* — Mot difficile à traduire. Il désigne les barres percées de trous où l'on fiche les drapeaux, les armes disposées à côté de l'autel dans les pagodes, etc., les cadres qui supportent des bougies, les étagères pour livres. Il y a là un sens général de *support* facile à saisir, mais difficile à rendre.

303. *Ôn tồn.* — Ce sont les compliments de bienvenue, les félicitations répétées.

304. *Nghĩ rằng xa chẳng là gần.* — Je vous croyais éloignée, tandis que vous étiez proche. *Chẳng là* a le sens de : au contraire.

305. *Thi đào.* — Le chant du pêcher. (LIVRE DES VERS, section I, ode 6.) Le poète compare les jeunes mariées au pêcher.

avons eu des aventures risibles; la jeune fille reconnaissait l'objet (qu'elle avait donné); le jeune homme avait perdu son épingle. Les deux pas qui séparaient leurs appartements étaient pour eux comme un abîme (306) et plusieurs jours durant ils furent malades d'amour. Tout enfin s'est expliqué il y a quelques jours: celui-ci a reconnu sa femme et celle-là son mari.

2019 Quand *Trâu công* eut entendu ce récit, il rit beaucoup et déclara que c'était l'œuvre du Ciel. « C'est par bonheur, dit-il, que nous vous avons rencontrés tous les deux et que nous avons rempli les désirs de l'épouse en lui faisant retrouver son savant époux. Mais je n'ai pas réussi dans mes affaires de famille, et ce que j'avais projeté tourne d'une toute autre façon. » Sa femme lui répondit : « Je pense à ceci que de tout temps il s'est souvent trouvé deux fruits dans la même main. De plus, les deux jeunes filles ont aujourd'hui l'une pour l'autre une affection absolue. Elles ne se séparent pas plus que le corps et l'ombre; elles pourraient servir ensemble un même mari. *Lương ngọc* ne vous a pas encore récompensé de vos services, peut-être ne serait-il pas mécontent qu'on lui imposât (ce double mariage). »

2033 Après avoir entendu ce discours d'un bout à l'autre, *Trâu công* alla dans la bibliothèque prendre part au festin avec le jeune homme. Celui-ci savait que toute l'affaire était connue, comment désormais aurait-il pu dissimuler? Il dit : « Moi, chétif, jusqu'ici, je vous ai trompé; je me reconnais coupable de cette faute. » *Trâu công* lui répondit : « Dans les affaires du *Hà nam,* de quel secours ne m'a pas été votre science pendant si longtemps? Vous avez montré dans les lettres un talent éminent; vous êtes un tronc au grain serré, une racine noueuse qui défierait le sabre de la fontaine du dragon (307). Je n'ai qu'une

---

306. *Gang tấc nên xa.* — L'empan et le pouce étaient un lointain, c'est-à-dire faisaient pour eux comme un grand espace. Quoique si rapprochés l'un de l'autre, ils ne s'étaient pas reconnus.

307. *Dao long tuyền.* — Sous les *Ngô, Trương hoa* vit un feu briller au ciel. Il en parla à *Lôi hoán* qui lui expliqua le sens de ce prodige.

fille sotte et sans valeur, je demande qu'elle soit admise à vous présenter le turban et à disposer la boîte à bétel (308). »

2045 *Lương ngọc* lui répondit : « Le vieillard de la lune a déjà tressé pour moi ses fils et mon mariage est depuis longtemps arrêté avec la famille *Trần*. Comment oserais-je diminuer l'amour que je dois à ma première femme (309)? Comment oserais-je m'exposer au reproche de l'avoir mise dans la salle inférieure (310)? Je rougis, du reste, de mon peu de mérite et je crains de ne pas m'être encore rendu digne d'être votre gendre. »

Il fit alors *Hoán* huyện de *Phong thành*. Celui-ci creusa dans le sol de la prison de la ville et y découvrit deux épées très belles, nommées l'une *Long tuyển*, l'autre *Thái hà*. Il garda la première et donna l'autre à *Trương hoa*. A la mort de celui-ci, son épée s'envola dans la rivière de *Trương thành*. *Hoán*, à sa mort, laissa la sienne à son fils. Ce dernier, par la suite, ayant obtenu un emploi dans le *Kiến an*, arriva à l'embarcadère de *Diên bình*; l'épée, tout à coup, se détacha de sa ceinture, s'élança dans l'eau et se transforma en un dragon qui plongea avec un de ses congénères. (Poésies des Đường, *Quyển X*, note sur l'ode de Trương duật : *Métamorphose de l'épée en dragon.)*

Dans le Thiều nham phú thảo, *Quyển I*, note sur l'ode de *Qui tử suspendant son sabre sur un tombeau,* il est dit que le nom de l'épée de la fontaine du dragon était *Mạc da*. Ce nom était celui de la femme de l'armurier. Le métal restant rebelle à la fonte, l'armurier jeta dans le creuset la chevelure et la dernière phalange de l'un des doigts de sa femme. Le métal fondit alors et il en fabriqua deux épées, l'une mâle, l'autre femelle.

Le Ấu học, *Quyển V,* page 23, énumérant des épées célèbres, cite successivement *Mạc da* et *Long tuyền*, ce qui pourrait faire supposer qu'aux yeux de l'auteur elles différaient l'une de l'autre.

308. *Túi* est ici une boîte à bétel.

309. *Làm chi biển ái vơi đầy.* — Pourquoi diminuer et augmenter la mer d'amour? Son amour pour sa première femme deviendrait inégal.

310. *Hạ đường.* — Du temps de *Quang võ* des *Hán* vivait un certain *Tống hoằng.* La sœur de l'empereur, devenue veuve, voulut l'épouser. L'empereur fit venir *Tống hoằng* et lui dit : « N'est-il pas vrai que lorsque l'on devient riche, on change d'amis, quand on devient illustre on change de femme? » *Tống hoằng* répondit : « L'on ne doit pas oublier les amis des années de misère; l'on ne doit pas mettre dans la partie inférieure de la maison la femme qui a vécu avec nous de

2051 « Assez! plus de refus, répondit *Trâu công*. Autrefois, du temps de *Ngu* (311), vécurent *Nga hoàng* et *Nữ anh*. Si vous persistiez dans ce refus sans générosité, vous couvririez de honte celui qui a pour vous des sentiments sincères. »

2055 Le jeune homme lui obéit et se prosterna devant lui sous la galerie. Jusque-là il avait été l'hôte de la famille, maintenant il en devenait le gendre.

2057 Il fut proclamé un édit impérial (312) annonçant qu'en même temps auraient lieu les examens provinciaux, ceux de la capitale

---

déchets de riz. » L'empereur se tourna alors vers la princesse, qui écoutait cachée derrière un rideau, et dit: « Notre affaire est manquée. » (ẤU HỌC, *Quyển III*, page 5.) — Les mots *tào khương* (déchets de riz) sont employés métaphoriquement pour désigner cette compagne des mauvais jours; les Annamites ont traduit cette expression et disent: *Vợ tấm mẳn, vợ tấm cám*, mais *tào khương* me paraît plus usité, même dans les textes annamites.

311. *Nhà Ngu*. — *Nhà* a le sens de dynastie, famille royale, comme en français nous disons : *la maison de Bourbon*. Mais l'empereur *Thuấn* n'a pas, à proprement parler, fait partie d'une dynastie, puisqu'il fut élu par son prédécesseur et choisit lui-même son successeur en dehors de sa famille. Néanmoins, les lettrés que j'ai consultés sont unanimes pour entendre ici *nhà* dans le sens de dynastie. Le sens propre m'aurait paru mieux justifié. — *Ngu*, nom donné à l'empereur *Thuấn* et qui serait celui de son pays d'origine. (MAYERS, I, 617.)

Nga hoàng, Nữ anh. — C'étaient deux filles de l'empereur *Nhiêu*. Elles furent toutes les deux en même temps mariées à son successeur *Thuấn*. La tradition raconte qu'elles accompagnèrent l'empereur dans un voyage vers le Sud, où il mourut dans le pays de *Thương ngô*. Elles pleurèrent sans fin sur sa tombe et leurs larmes mouillant les bambous du voisinage, ceux-ci donnèrent naissance à la variété des bambous tachetés. (MAYERS, I, 528.)

312. *Năm mây*. – « *Nữ oa* fondit jadis des pierres de cinq couleurs et répara la voûte du ciel. Alors des vapeurs bleues, jaunes, rouges, blanches et noires se répandirent dans le vide immense. Tantôt elles existent, tantôt elles s'absentent, tantôt elles se cachent, tantôt elles se montrent.... C'est un spectacle qu'ont rarement vu les anciens et qui n'est pas commun de nos jours. Cependant, notre époque est une des plus brillantes; le saint empereur qui siège sur le trône possède le génie de la paix et il est doué de l'esprit éclairé. Ses actions sont

et ceux du palais (313). A cette annonce, *Lương ngọc* ne sut à quoi se déterminer; comment eût-il pu, suivant les voies régulières, déclarer son véritable nom? Il s'inscrivit donc comme originaire du *Đại danh* et mit en tête de ses compositions le nom de *Mục vinh*. La famille des *Trâu* se mit en fête; ils employèrent tous leurs soins à préparer le départ du jeune homme pour la capitale.

2067 Il fit la route à cheval, suivi de ses domestiques. L'un portait la cassette aux compositions poétiques, l'autre la gourde de vin. Il y avait quelques semaines qu'ils marchaient ainsi, emportés par leurs chevaux, lorsqu'ils arrivèrent à *Trường an* (314). Maître et valets cherchèrent un endroit où loger en attendant le jour où il s'élancerait hors des flots, l'heure où il se transformerait en dragon (315). Innombrables se pressaient les jeunes

---

conformes aux *cinq rites*, sa voix est d'accord avec les *cinq sons ;* son administration est ornée de *cinq mérites ;* dans les relations sociales, il suit les *cinq règles* de la morale; il a quitté l'eau pour se tourner vers le feu; il a imité dans sa personne les *cinq éléments :* le métal, le bois, l'eau, le feu, la terre, auxquels se rapportent le blanc, le vert, le noir, le rouge et le jaune. Alors le Ciel et les hommes se sont unis ensemble, les vapeurs d'en haut sont descendues et celles d'en bas sont montées. C'est pourquoi les cinq couleurs ont brillé dans les nues et d'heureux présages ont apparu au monde. » *Vers libres sur les nuages de cinq couleurs. (Les deux jeunes Filles lettrées,* I, 118, trad. STANISLAS JULIEN.) L'on peut voir par cet extrait comment les cinq nuages ou les nuages des cinq couleurs sont le symbole de la majesté impériale. Aussi, dans notre texte, *Chỉ năm mây* signifie simplement décret impérial.

313. *Thi hương, thi hội, thi đình.* — Examen provincial, examen général, examen du palais. Les Chinois, comme l'on sait, arrivent aux emplois les plus élevés par la voie des examens; aussi, des allusions à cette organisation reviennent-elles continuellement dans les textes tant chinois qu'annamites, et il est impossible de les bien comprendre si l'on n'a pas une connaissance assez complète du sujet. On trouvera à l'appendice une notice sur les examens chez les Chinois.

314. *Trường an.* — Ancienne capitale de l'empire, aujourd'hui *Tây an phủ,* dans la province de *Thiểm tây.*

315. *Nhảy sóng. Hóa long.* (ÂU HỌC, *Quyển VIII,* page 21, section *Khoa đệ.)* Échouer aux examens s'appelle se meurtrir le front sur

gens de mérite pensant à cueillir la branche de cannelle, se préparant à s'élancer dans les nuages.

2075 Qui avait bâti cette arène partagée en croix par deux avenues, entourée de murs de tous côtés? Sur trois faces s'ouvraient neuf larges portes, ici se dressait la colonne où l'on suspendait la liste des élus, là des candélabres (316). Confiant en son savoir, le jeune homme regardait (curieusement) tout cela, sans

---

la porte des dragons. A neuf cents lis de *Trường an*, le courant du fleuve est tellement rapide que les poissons ne peuvent le remonter. S'ils y parviennent, ils se transforment en dragons. On lit dans le *Thủy kinh :* « Le *chiên* et le *lý* sortent de leurs retraites, et, le premier *Tị* du troisième mois, ils traversent la porte des dragons. » Ceux qui y réussissent sont transformés en dragons, c'est pourquoi les poètes du temps des *Đường* ont dit des candidats qui avaient gagné leurs grades qu'ils avaient franchi la porte des dragons et de ceux qui avaient échoué qu'ils se sont meurtri le front sur le seuil. — Le premier *Tị* est le premier jour du mois dans l'appellation duquel entre la première lettre du cycle duodénaire *Tị*.

Les Annamites ont transporté cette légende dans l'Annam. D'après eux, il se trouve dans la province de *Hà tịnh*, sur le territoire du village de *Mỹ duệ*, une montagne appelée *Truông bát*, qui touche à un territoire des Moïs nommé *Vạn tượng*. Au bas de la montagne, coule une rivière dont l'eau se précipite en tourbillons; la montagne se divise en trois étages de rochers contenant chacun un lac et le sommet en est proéminent comme une trompe de dragon. De ce rocher sort une source qui se déverse dans les trois lacs et de là dans le fleuve. C'est ce que l'on appelle les trois étages de la grande porte *Võ môn tam cấp*. Chaque année, le 1er, le 11 et le 21 du septième mois, pendant qu'il tombe une pluie d'orage, les carpes *(lý*, annamite *cá gáy)* se rassemblent on ne sait d'où et essaient de sauter par dessus les rochers pour s'élever jusqu'au sommet de la montagne, où celles qui y parviennent se transforment en dragons. L'on dit que ces poissons vont subir leur examen. Ceux qui ont échoué, meurtris de leurs chutes, retombent dans le fleuve. Les jours suivants les habitants du voisinage font un sacrifice de trois victimes, battent le *mõ* pour avertir les princes des eaux de se retirer et, enfin, jettent dans l'eau des feuilles de *Sung* et empoisonnent ainsi les carpes restantes, dont ils font de grandes provisions.

316. *Đình liệu.* — Candélabres placés dans l'intérieur des cours ou des appartements. ZOTTOLI, III, 153.

souci des trois étages de la porte de *Võ* et de ses flots tumultueux (317).

2081 Quant à *Xuân sanh,* il avait déjà pris depuis longtemps le nom de *Khâu khôi.* Il se fit inscrire sur les listes du *Hà nam* et, après avoir réussi à l'examen provincial, fixa le jour de son départ pour la capitale. Au bout de quelques semaines il y arriva. Le Ciel avait fait que les deux jeunes gens avaient tous deux été reçus les premiers dans leur province. Ils se rencontrèrent dans la maison du censeur *Phùng lạc thiên;* l'un venait y chercher son oncle, l'autre son maître. Les serviteurs, suivant leurs instructions, les annoncèrent et, en attendant, les invitèrent à s'asseoir dans la salle d'attente. Voici donc *Mai* et *Trần* en présence. Ils furent perplexes un instant, ils hésitèrent un moment. Quant tout leur fut parfaitement connu, l'un se réjouit d'apprendre que sa sœur était encore vivante, l'autre de savoir sa mère en sûreté.

2097 Un décret avait désigné le censeur *Phùng lạc thiên* pour être le chef des examinateurs chargés de corriger les compositions. Quand il eut appris leur arrivée, il ordonna à ses domestiques d'aller dans la salle d'attente les inviter à entrer. *Phùng công* les accueillit avec des félicitations sans nombre. Les deux jeunes gens lui contèrent toute la série de leurs aventures. « Il nous faut, leur dit-il, laisser de côté (pour le moment) nos sentiments personnels : les examinateurs et les autres candidats pourraient concevoir des soupçons. Allez-vous-en attendre le jour de l'examen; peut-être, avec l'aide du Ciel, viendrez-vous à bout de toutes vos affaires. »

2106 Les deux jeunes gens prirent alors congé de *Phùng công* et se rendirent à la pagode *Tướng quốc* (318), où ils habitèrent

---

317. *Võ môn ba đợt.* — Voir note 315.

318. *Chùa Tướng quốc.* — Il a déjà été question de cette pagode. C'est là que les amis de *Mai công* ont déposé son cercueil.

une chambre en commun. Pendant la nuit, profitant de la solitude, ils se racontèrent toutes les péripéties du passé (319).

2111 L'on va voir maintenant à qui, parmi les jeunes gens de mérite, le Ciel réservait une place sur la liste d'or. Une première fois ils se mesurèrent dans l'examen du doctorat; leurs paroles étaient éloquentes, leurs compositions respiraient l'élégance (320). Infaillible était la justice des examinateurs: ils savaient faire tomber le cordeau; ils tenaient d'une main ferme la balance (321). Quand on vit apparaître les noms sur la liste d'or, *Mục vinh* occupait le premier rang, *Khâu khôi* le second.

2119 Le jour du nouvel examen fut fixé (322); l'épreuve du doctorat à peine finie, l'on passait à l'examen du palais. Heureux de leur premier succès, leur pinceau avait la rapidité de la flèche (323), et leur enthousiasme l'emportait encore sur leur science. Ayant obtenu la note *ưu* (324), *Lương ngọc* fut jugé digne du titre de *Tam khôi* (325). L'on peut voir que le Ciel avait favorisé son succès. L'empereur donna à *Mục vinh* le titre de *Trạng nguyên*, *Khâu khôi* obtint celui de *Bảng nhãn*. La faveur impériale les admit dans le palais du *Phong* (326); trois fois ils burent le vin impérial, deux fois ils reçurent les fleurs d'or.

---

319. Raconter les aventures antérieures; énumérer les chemins et les terres d'autrefois.

320. Son des compositions d'une bouche brodée, respiration des compositions d'un cœur de soie brodée. (V: note 165.)

321. *Mực nảy*. — Il s'agit ici du cordeau tendu et au préalable enduit de noir que les charpentiers font vibrer et qui, en s'appliquant sur la planche, y imprime la ligne qu'ils suivront pour la couper.

322. *Văn trường*. — Avis fixant la date des examens.

323. Sa composition est légère (rapide) comme la flèche.

324. *Ưu* est la première note dans les examens, *bình* la seconde, *thứ* la troisième.

325. *Tam khôi*. — Se dit de celui qui obtient le premier rang dans les trois examens successivement.

326. *Phong đình*. — Le palais. Dans la cour d'un palais impérial des *Hán* était planté un *Phong*. (KHANGHI, *s. v.*)

Parfumés de l'encens céleste (327), pourvus des appointements de l'État, comblés des faveurs impériales, ils furent magnifiquement vêtus d'habits de soie brodée d'un dragon; leurs ceintures dorées resplendissaient. Trois jours durant ils furent promenés en procession sur des chevaux; l'empereur les traitait avec honneur, le peuple venait les voir passer. Ils portaient des vêtements de soie brodée de plusieurs couleurs; ils étaient fiers d'avoir cueilli la cannelle du palais de la lune (328).

2135 Les nouveaux docteurs allèrent en troupe saluer le premier ministre dans son palais. Ils prirent ensuite tous congé; seul le *Bảng nhãn* fut invité à rester. Le ministre lui offrit du thé avec la plus grande politesse; il avait déjà fait inviter *Huình tung,* avec lequel il s'était concerté. Ayant feint que l'empereur mandait le premier ministre en sa présence, *Huinh tung* et *Khâu khôi* restèrent ensemble à se réjouir en buvant (329).

2143 Le talent littéraire, dit *Huình tung,* est ce que le ministre estime par dessus tout. Il a dans le gynécée une fille charmante, et, voulant la marier, il a décidé de rechercher votre alliance. Il suffit, n'est-ce pas? Abondance de puissance et de faveur, les emplois brillants, les honneurs les plus grands viendront tous à vous. *Khâu khôi* se mit à rire et répondit : « L'affection que vous me témoignez est immense comme la mer et les montagnes. Mais mon mariage est déjà arrêté avec une compagne des jours de malheur (330). Comment pourrais-je, par désir des honneurs,

---

327. *Hương trời.* — Encens céleste; ici c'est le parfum des faveurs impériales. Au vers 2155, cette expression désigne les beautés rares.

328. *Cung thiềm.* — Le palais du crapaud, c'est-à-dire le palais de la lune. L'on croit qu'il existe dans la lune un crapaud âgé de 3,000 ans, sous la gorge duquel huit caractères sont écrits en rouge. (Ấu HỌC, *Quyển I*, page 4, section *Thiên văn.)*

329. *Khâu* et *Huình* restent assis et se réjouissent à boire des tasses d'émeraude.

330. *Tào khương.* — Déchets de riz. *Tào* est le marc du riz que l'on a fait fermenter. *Khương* le son. Les deux mots désignent la femme qui a partagé notre misère. (V. note 310.)

manquer à mes devoirs envers elle? » *Tung* dit : « Voilà un beau prétexte! Combien d'hommes jusqu'à nos jours n'ont-ils pas changé de femme? La fille du ministre est une beauté qui pourrait perdre les empires, un parfum céleste. Après que, dans un excès d'affection, il vous a manifesté sa pensée, comment pourriez-vous refuser? Si vous ne réfléchissez profondément à ceci, je crains que, par la suite, il ne vous en arrive malheur. »

2159 A ces paroles séductrices, *Khâu khôi* entra dans une violente colère et se sentit tout troublé. « Une bande de pervers, dit-il injurieusement, n'a pas assez de son opprobre et veut venir nous perdre nous-mêmes. Parce que vous avez pris le rôle de fils adoptif vous voulez me faire entrer avec vous dans cette famille pour jouer celui de gendre. Mais moi je suis un cœur fidèle, et, certes, quelque jour je ferai connaître tout ceci à l'empereur. Je jure de ne pas épargner les pervers. C'est en détruisant ceux qui font le mal du peuple que l'on se montre un grand homme. La proue et le gouvernail accordent admirablement leurs mouvements! Le murmure de ces paroles infâmes vient offenser les oreilles de chastes époux (331). »

2171 Ayant dit, il se hâta de remonter dans sa litière; mais, arrivé au milieu du chemin, il se mit à réfléchir. « Je regrette, se disait-il, d'avoir manqué à l'opportunité et de m'être emporté d'une façon aussi extrême. Si je ne me décide pas à fuir, je crains que les pieds du *Loan* ne puissent se dégager des filets des pervers. »

---

331. *Mũi lái.* — *Lư khi* et *Huỳnh tung* s'accordent comme la proue du bateau et son gouvernail, ce dernier personnifiant *Lư khi*.

Tiếng Trịnh. — Au chapitre XV du *Luận ngữ*, CONFUCIUS conseille de rejeter les paroles du royaume de *Trịnh*. Il fait allusion aux odes de ce royaume conservées dans la première section du LIVRE DES VERS et qui sont presque toutes des chansons d'amour. Ces chansons sont mises dans la bouche de femmes qui s'adressent à leurs amants; ici de même, ce sont les parents de la fille qui font les avances. — Le couple du *Phụng* et du *Hoàng* symbolise les chastes époux.

Après avoir délibéré en lui-même sur le parti à prendre, il changea de vêtements, quitta le turban et s'enfuit (332).

2179 L'histoire du jeune homme courut rapidement par toute la ville ; tout le monde apprit comment il avait repoussé cette alliance. *Lư khi* se mit en fureur, il envoya des soldats le rechercher en tous lieux. A quelques dix ly en dehors de la ville, ses envoyés aperçurent le jeune homme et le livrèrent aux soldats qui le ramenèrent. Ils l'insultaient, l'un violemment, l'autre avec moins de fracas; ils lui reprochaient d'avoir méprisé les lois de l'empire, d'avoir dédaigné les charges de l'État. *Lư khi* ordonna de le jeter en prison, en attendant que le lendemain, ayant délibéré sur son crime, il en rendît compte à l'empereur.

2189 Lorsque les examinateurs apprirent cette nouvelle, ils se préparèrent à faire un rapport pour éclaircir l'affaire de *Khâu khôi*. Les sentiments des hommes tirent leur origine de la Raison céleste; l'on va voir que l'amour de la justice vit également dans tous les cœurs.

2193 Les examens de doctorat ne faisaient que d'être terminés, et les candidats se trouvaient encore en grand nombre dans la capitale. Frustrés dans leur espoir de succès (333), ils hésitaient à se mettre en chemin pour rapporter leur honte dans leur maison. Ils se réjouissaient d'avoir eu un tel *Tam khôi;* aussi, apprenant ce qui lui était arrivé, se hâtèrent-ils de se réunir; aucun d'eux ne manquait. Réunis en bande, ils discutèrent sur la situation, ils s'irritaient contre ceux qui avaient voulu imposer ce mariage, ils plaignaient le malheur immérité de *Khâu khôi*. « Comment, se disaient-ils, supporterions-nous patiemment un tel coup? Jusqu'où n'iront pas les abus de pouvoir de cette

---

332. *Quải quan.* — Déposer le bonnet, renoncer aux emplois, donner sa démission. Le bonnet de crêpe noir est un des insignes du lettré.

333. Tristes sous le rapport des deux mots *công* et *danh*, gloire et emplois, c'est-à-dire tristes de leur insuccès.

faction coupable? De branche en branche, ils vont écheniller l'arbre (334); l'un d'abord, l'autre ensuite, nous y passerons tous également. Assez! C'est à nous de prendre fait et cause pour nous-mêmes. C'est par l'oubli de soi-même, par le souci du devoir que l'on se montre véritablement un homme. L'un disait : « Pas de confusion! Allons les attendre sur le chemin et arrangeons-les proprement. Faisons que ces traîtres perdent la vie; laissons là le pinceau pour nous essayer aux outils des militaires (335).

2211 L'un d'entre eux dit : « N'ayez pas d'inquiétude pour cette affaire. Si elle doit avoir quelques suites, j'accepte d'en être rendu responsable comme le meneur. Je suis un désespéré, le succès a failli à mon attente, et mes ressources sont épuisées. Revenir chez moi! je n'ai pas de famille. Je veux risquer ma vie pour sauver notre coryphée (336). »

2219 Après l'avoir écouté avec faveur (337), ils se rendirent tous en masse chez *Phùng công*. Les salutations accomplies, ils lui firent part de leurs intentions. *Phùng công,* justement, avait achevé son rapport et se préparait à le présenter à l'empereur. « Vous avez eu raison, leur dit-il, de vous assembler. C'est là une affaire de devoir et d'amitié, qui pourrait vous en détourner? Mais les murs ont des oreilles, les forêts ont des yeux (338); il faut agir avec le secret le plus complet (339). »

2227 Obéissant à ses paroles, ils se retirèrent et se donnèrent rendez-vous vers le milieu de la troisième veille pour aller attaquer le

---

334. Chercher le gui de branche en branche.

335. Lettrés, ils veulent recourir à la violence qui convient mieux à des soldats. Les grades militaires s'obtiennent aussi à la suite de concours particuliers.

336. *Khôi khoa.* — Le premier reçu à un examen.

337. Ils reçoivent, écoutent ces paroles comme en ouvrant leur cœur.

338. *Tai vách mạch rừng.* — Oreilles des murs, ouvertures des forêts. Les clairières permettent d'être vu. (V. note 181.)

339. *Kín mít như bưng.* — Secret comme s'il était recouvert, renfermé.

ministre. « Empoignez *Lư* et *Huình,* disaient-ils, ne discutez pas le droit ou le tort, mais usez vigoureusement du bâton (340). Le père et le fils ne se soutiendront plus comme l'épaule et le bras, ils sont au bout de leurs perfidies venimeuses, c'en est fait de leurs paroles artificieuses. Maintenant que vous savez sur qui retombera la faute, qu'il advienne comme il pourra. » Quelqu'un dit : « J'ai peur que, s'il en est parmi nous qui demeurent tout proche, d'autres ne soient embarrassés par la distance. Venez dans un lieu où nous nous reposerons, c'est ma maison qui est tout près de la porte du Midi (341[a]). Quand les ministres iront à l'audience, on entendra le bruit des voitures, nous serons à portée de leur passage, et je pense qu'ils ne nous échapperont pas en montant au ciel. »

2241 Ainsi ils parlaient en marchant et ils se retiraient dans cette maison pour attendre l'heure. Au commencement de la troisième veille, une file de litières sortit du collège des examinateurs. *Phùng công* marchait en tête et faisait faire place (341[b]); derrière lui venaient *Đặng tẩn* et les nouveaux docteurs. De concert, la foule s'écarta devant eux. L'on vit ensuite venir dans le lointain d'autres litières. Elles étaient entourées d'une foule de serviteurs, et l'on put bientôt reconnaître les titres de *Lư khì* inscrits sur les lanternes. Des deux côtés du chemin les étudiants étaient tout prêts; l'un retrousse ses manches, l'autre agite un bras menaçant. L'un brise les parasols, l'autre tient en main un gourdin, partout des rumeurs de colère, des cris tumultueux cent fois répétés enveloppent la litière : « Quel est le crime de *Khâu khôi?* disent-ils; votre autorité n'avait d'autre force que celle des factions; vous n'irez plus calomnier les justes. »

---

340. *Hãy giăng lấy dòn.* — *Giăng* signifie étendre quelqu'un entre deux pieux pour le battre. *Lấy dòn* signifie pour qu'il reçoive le bâton. Cependant on dit : *đánh lấy nó,* battez-le.

341[a]. *Ngọ* est un caractère cyclique appliqué à l'une des douze portes de l'enceinte impériale, la porte méridionale par laquelle entrent les courtisans. L'empereur, dans ses audiences, tourne la face vers le midi.

341[b]. *Nạt dường.* — Terrifier le chemin, faire faire place. Cet office est rempli par des coureurs qui précèdent les personnes de distinction.

2259 De tous côtés les étudiants avaient entouré la litière; les coups pleuvaient comme la grêle (342); ils brisaient les os du traître, aplatissaient la face du pervers. Dans cette lutte, personne ne s'opposait à cette foule aussi nombreuse que celle d'un marché; le papier des parasols volait pareil à un essaim de papillons; la troupe des serviteurs s'était dispersée comme une bande de fourmis. *Huình tung* venait ensuite; on l'entoure, on le prend par la tête, on lui tire la chevelure, ses vêtements sont mis en pièces; on aveugle sa face de flatteur, on épouvante son âme de traître. Le prix de la fureur appartient aux démons, après eux viennent les fantômes, les étudiants enfin tiennent certainement le troisième rang (343). *Lư khi* appelait son fils adoptif à son secours, celui-ci suppliait son père de venir le sauver.

2271 L'aurore cependant avait paru; devant l'empereur, dans la salle d'audience, les mandarins se partageaient en deux rangs. Échappés au péril, se tenant la tête des mains, *Lư khi* et *Huình tung* entrèrent avec la foule des courtisans et se prosternèrent. Dominant leurs souffrances, ils se prosternèrent devant l'empereur (344). Leurs vêtements étaient en pièces, leur visage couvert de blessures. Ce fut avec des gémissements que *Lư khi* dit: « L'autre jour, *Khâu khôi* s'était enfui sans motif; je l'avais fait arrêter et n'avais pas encore eu le temps de rendre compte, quand les deux examinateurs ont ourdi une intrigue pour me perdre. Réunis en bande, les étudiants nous ont barré le chemin, nous ont battus, nous ont traînés. Je supplie Vos Lumières célestes (345) d'examiner ces hommes sans loi, d'interroger ces machinateurs. » — « Asseyez-vous en repos, répondit l'empereur, Nous allons rechercher si vous dites vrai ou faux. »

---

342. Frapper comme la pluie. Cette locution revient à notre *dru comme grêle*. L'on compare aussi à la pluie la rapidité de l'écriture.

343. *Nhứt qui, nhì ma, thứ ba học trò.* — (En méchanceté) D'abord les démons, puis les fantômes, ensuite les étudiants, dit un proverbe. Les étudiants sont connus pour leur indiscipline; ils se soutiennent les uns les autres contre les autorités.

344. *Đơn trì.* — La salle rouge, le palais et, par extension, l'empereur.

345. D'une haute lumière, faites briller la lampe céleste.

2286 L'empereur manda *Phùng công* et *Đặng tần* et leur ordonna de lui faire connaître la vérité. Ils répondirent : « Nous, hommes vils, quoique indignes, nous avons été désignés pour corriger les compositions dans ces examens. Nuit et jour nous étions occupés par le souci, n'ayant d'autre crainte que de laisser échapper le talent, joyeux quand nous trouvions un homme. L'on élève aujourd'hui contre nous d'ignobles accusations; que Votre Majesté apporte dans l'examen de cette affaire la lumière des deux orbes, le soleil et la lune; qu'elle ait pitié de nous. Entre les candidats refusés et les examinateurs, quelle sympathie y a-t-il pour qu'ils aient pu conspirer ensemble? Du reste, les étudiants sont au dehors à attendre en foule, nous osons vous prier de les interroger à fond, c'est là ce que nous demandons. »

2299 D'un ton sévère (346) l'empereur ordonna d'introduire les étudiants pour les interroger sur cette affaire; on en fit entrer toute une bande. Tous, l'un devant, l'autre derrière, ils se prosternèrent sur le parvis. « Dans votre collège, dit l'empereur, vous avez commis des actions criminelles; quel est l'auteur de cette machination? »

2305 Les étudiants répondirent : « Nous qui rougissons de notre peu de mérite, nous avons dû, dans le concours, le céder aux candidats qui ont été admis. Mais nous pensions que nous aurions notre heure (347), nous comptions que quelque jour le *Côn* s'élèverait hors des eaux, le *Bằng* s'envolerait dans les nuages (348). Nous n'avons pas négligé les lois impériales, les paroles saintes; comment des mains qui tiennent les livres pourraient-elles se livrer au crime? Cette affaire est un tissu de perversité et de fourbe; nous demandons à exposer de point en point les faits devant Votre Majesté. Le *Bảng nhãn* de cette

---

346. *Tiếng vàng.* — Paroles d'or, impériales.

347. *Tảo vãn cũng là.* — Nous pensions qu'il y en avait du matin et d'autres du soir.

348. *Bằng bay côn nhảy.* — Le *côn* est un poisson d'une grandeur monstrueuse qui se transforme en *bằng*, oiseau également incommensurable. D'après un commentaire du Cổ văn, il fait d'un battement

promotion était *Khâu khôi*, lettré de premier ordre, jeune homme de manières distinguées. L'autre jour, le premier ministre l'invita à entrer dans son palais, et, lui vantant sa fille, tenta de la lui faire accepter en mariage. Constant dans ses sentiments (349), *Khâu khôi* s'excusa. Comment eût-il osé, par désir des richesses et des honneurs, abandonner la compagne des jours de misère? C'était *Huình tung* qui rendait ce service au ministre, résolu à imposer cette nouvelle union, cherchant un moyen de séparer les époux. Redoutant les lois de l'empire, effrayé de la puissance des pervers, *Khâu khôi* fut réduit à s'enfuir. Comment désormais eût-il osé penser aux emplois? *Lư khi* connut son dessein (350) et envoya des soldats pour l'arrêter. Après avoir été cause qu'il abandonnait tout pour s'en retourner, ils l'accusaient d'avoir violé la loi, ils cherchaient à porter leurs calomnies devant Votre Majesté. Nous résolûmes alors de faire une pétition collective, et, en faveur du *Bảng nhãn*, de chercher des moyens d'éclaircir son affaire. Qui eut pensé que le ministre serait instruit de nos desseins? Au milieu de la nuit, il nous fit chasser et prépara un artifice coupable. Il se fait enlever son turban, déchirer ses parasols; il s'est meurtri le corps, lacéré le visage, pour servir de preuve à ses calomnies contre nous. »

2333 L'empereur, à ces mots, comprit toute l'affaire (351) et vit que *Lư* et *Huình* lui avaient menti tout à l'heure. « Ces êtres

---

d'aile 3,000 lis, et cependant, pour aller de l'Océan du Nord au lac du Sud, il vole six mois tout d'un trait. Ses ailes couvrent le ciel comme une masse de nuages; il ne peut être porté que par la tempête, l'air n'étant pas assez fort pour servir de point d'appui à son vol. C'est le *nhảy gió xa* du vers 1462.

Cổ văn bình chú. — *Quyển III*, page 1. Note sur un extrait du Nam hoa kinh giải, de Trang châu.

349. Qui ne suit qu'une loi, ne varie pas.

350. *Biết nắm.* — Connaître ce que l'on tient dans la main fermée, c'est-à-dire la pensée, les desseins de quelqu'un.

351. L'empereur joue ici un rôle assez piteux. Après s'être entièrement abandonné à *Lư khi*, il tourne sans raison et le condamne sans examen, sur les dires mensongers des étudiants. L'on a pu remarquer, du reste,

vils, dit-il, par amour pour leur fille, cherchant un gendre, ont voulu imposer cette alliance. » *Lư khi* répondit : « C'est une affaire sans importance. A quoi bon vous importuner des affaires d'une jeune fille? Ce jeune homme, au mépris des lois, a abandonné son grade, ceux-ci nous ont attaqués, je demande qu'ils soient punis. » L'Empereur entendit ses paroles et pénétra toutes choses; subitement il entra en une colère éclatante comme le tonnerre. « Des misérables, dit-il, se sont coalisés si longtemps; par leur connivence mutuelle, ils ont trompé l'empereur et fait le mal du peuple. Essayez de vous examiner vous-mêmes dans votre conscience, n'êtes-vous pas indignes de l'habit brodé et du bonnet, ne rougissez-vous pas de la ceinture et du turban? » (352)

2347 Offensé de leurs paroles, il n'en dit pas davantage et les remit à la Cour suprême (353) pour les examiner à fond et lui

---

la nullité ou l'odieux des personnages. *Mai công* est obstiné et grossier, ses amis souples et perfides, l'empereur ridicule. Ils passent de l'abjection à une arrogance naïve, comme la pêcheuse au vers 1758. Tout à l'heure nous allons voir un eunuque insulter les accusés et les frapper en plein tribunal, et, plus tard, *Lương ngọc,* devenu inspecteur général, condamner son ancien beau-père *Hầu loan,* parce que, entre autres méfaits, il a érigé une tablette à la mémoire de *Lư khi.* A la vérité, l'on ne voit pas pourquoi *Hầu loan,* qui avait précédemment renié odieusement l'amitié de *Mai công* et voulu livrer son fils, reste honorablement fidèle au souvenir du ministre déchu. Il y a là, pour nous, un sentiment généreux, et nous avons peine à comprendre que l'auteur ait pensé le noircir encore. C'est là une idée toute chinoise. Il n'y a pas d'amitié particulière qui doive aller contre la fidélité due à l'empereur. A leurs yeux, DE THOU, par exemple, eût été réellement déshonoré. Je crains que cela ne suffise pas à excuser nos personnages devant des Européens pénétrés d'individualisme, et, puisque l'occasion s'en présente, je dirai que, quelle que puisse être, du reste, l'opinion des Tonquinois, notre roman est fort mal composé, ses héros sont peu sympathiques et leur caractère dénote en général un manque d'élévation que les digressions morales de l'auteur ne suffisent pas à racheter.

352. *Áo mão, cân đai.* — Insignes de leur rang.

353. *Tam pháp ti.* — Cour suprême formée du président du *Hình bộ* ou ministre de la justice, du président du *Đại lý tự,* sorte de cour de

faire son rapport. Le censeur *Phùng công* présidait, après lui venait le *Đại lý,* enfin le président du tribunal des peines. Les trois juges tinrent séance dans la salle d'audience; les satellites attendaient au-dessous; dans la partie supérieure on avait placé la table ornée de dragons (354). D'un côté se tenaient les accusés, de l'autre les accusateurs; ici les étudiants, là *Lư* et *Huỳnh.* Deux rangées de pieux de torture s'alignaient toutes prêtes; l'on envoya à la prison pour faire amener *Khâu khôi. Phùng công* prononça d'abord quelques paroles; il salua légèrement le ministre, ensuite les juges discutèrent ensemble toute l'affaire. *Lư khi* leur dit d'une manière encore appesantie (par la douleur): « Vous et moi nous ne sommes pas les uns pour les autres les premiers venus. Pourquoi nous presser de faire des déclarations? Par la suite, j'aurai pour vous une reconnaissance éternelle. »

2363 « Voilà d'étranges paroles, dit le juge. Si nous nous laissions guider par nos sentiments personnels, qu'adviendrait-il de la justice? Comment avez-vous fait faire cette arrestation pour imposer un mariage? Voilà l'affaire sur laquelle il faut apporter une déclaration précise. » *Lư* dit : « Il n'y a pas eu de contrainte à un mariage. Ma fille n'avait pas à craindre de manquer de mari. Quant à l'arrestation de *Khâu khôi,* jusqu'ici j'ai eu coutume de rendre compte après coup. » — « Les affaires militaires, dit *Phùng công,* sont d'une importance majeure. Comment un sujet peut-il oser agir de son chef? Voilà le crime d'avoir voulu tromper l'empereur établi; mais vous avez commis encore de nombreux abus de pouvoir. Pour quelle faute a été condamné *Bá cao?* Quel est l'auteur de l'emprisonnement de *Trần đông sơ?*

2377 *Lư khi* dit : « Pourquoi remonter ainsi (355)? Examinez simplement l'accusation relative à *Khâu khôi. Bá cao* et *Trần*

---

cassation, et du président du *Đô sát viện* ou chambre des censeurs. (Piry, II, 260, note.)

354. *Long đình.* — C'est la table élevée sur laquelle on place un édit impérial pour le saluer.

355. *Chi kể đường dài?* — Pourquoi conter un chemin si long? On trouvera au lexique des emplois analogues de *đường* et de *lộ.*

đông sơ se rendirent coupables dans le temps d'entraver les opérations militaires. Leurs condamnations diverses ont été selon le bon plaisir de l'empereur. Quant à moi, en quoi cela me concerne-t-il? » — « Vous ferez bien de prendre garde à ce que vous dites, répondit *Phùng công*. Si vous persistez dans votre insolence, il nous faudra nous brouiller. »

2385 Ils étaient encore occupés à cet interrogatoire quand ils virent arriver un eunuque nommé *Huình* (356). Il apportait et déposa devant le tribunal les bâtons à tête de dragon et une lettre scellée du sceau impérial (357). Les trois juges étaient allés en hâte au-devant du décret impérial. De sa voix grêle, *Huình* leur dit : « Voici les instruments que vous envoie l'empereur afin de pousser jusqu'au bout la procédure et d'arriver à une entière clarté. Soyez énergiques, ne vous laissez pas aller à l'indécision, et cette fois les deux misérables brutes sont perdues. » *Phùng công* lui adressa quelques questions. *Huình* lui raconta à l'oreille ce qui s'était passé. « J'ai su ceci, dit-il, que le prince héritier, ému de pitié pour son maître, voulait le sauver; mais l'empereur s'est mis en courroux, il veut appliquer strictement les lois. Laissez de côté tout sentiment personnel. Assez! le Ciel n'est point trop haut. La mesure des maux qu'ils ont fait subir au peuple est comble. »

2403 Ayant dit ces mots, il injuriait et menaçait les traîtres; se retournant vers *Lư khí*, il lui jeta un de ses souliers; plein de colère, il leur lançait toutes sortes d'injures, et, tout en continuant à parler d'une voix irritée, proposait une chose ou l'autre. « Vous paraissez avoir contre eux quelque sujet de haine, lui dit *Phùng công* à part. Quel que soit le coupable, nous avons le pouvoir de le punir. Pourquoi continuer à vous tourmenter ainsi? »

---

356. *Quan trong*. — Officier des appartements intérieurs, eunuque.

357. *Long côn*. — Bâton du dragon, bâton impérial. D'après PIRY, instruments de torture de la maison de l'empereur. — *Niêm vàng*. *Niêm* signifie coller, afficher; *vàng*, or, s'applique à tout ce qui est de l'empereur.

2411 Livide encore de colère, couvert d'une sueur froide, *Huình,* à ces mots, lui raconta son histoire. « J'avais, lui dit-il, un neveu nommé *Thế câu* qui administrait le đạo du *Giang tây*. Accusé injustement, il fut la victime d'une profonde machination. Doué d'un caractère élevé, par quel moyen se serait-il concilié la faveur des traîtres? Quand éclata la révolte de *Huình thổ* (358), on le fit condamner comme complice des brigands. Mais la fourmi qui court sur le bord d'une coupe périt promptement; si les artifices des pervers ont été sans nombre, profond aussi sera leur malheur. » *Huình tung* avait toujours une attitude arrogante; quoique ses paroles, en ce moment, fussent humbles, il couvait dans son cœur une profonde rancune. Voyant là, fichée en terre, une verge d'airain, l'eunuque la saisit et allait assommer *Huình tung*. En se retirant, il disait encore : « Interrogez-le à fond, soumettez-le à mille tortures. »

2427 *Phùng công* dit alors : « Est-ce là une affaire où l'on ne parle pas sérieusement? Si votre cœur est de fer, la loi est le creuset qui le fondra. Puisque les traîtres osent encore chercher des faux-fuyants, que les bourreaux fassent leur métier! » A cet ordre, ceux-ci répondent par une acclamation. Ils étendent les coupables entre les pieux, ils font siffler les queues de raie. Par toute la cour volent les lambeaux de chair, craquent les ossements (359); plusieurs fois, les misérables perdent connaissance, autant de fois ils reviennent à eux. *Lư* et *Huình* se sentant incapables de supporter cette douleur, demandèrent que l'on cessât de frapper, et avouèrent leurs crimes. Ils se reconnurent coupables dans les anciennes condamnations de *Mai công* et *Trần đông sơ,* dans l'affaire récente de *Khâu khôi*. D'un commun accord, les trois juges prononcèrent leur culpabilité; on envoya des scribes pour dresser le procès-verbal de leurs aveux.

2441 *Phùng công* les remit à la garde des satellites, il prépara ensuite le jugement qui devait être soumis à la décision de

358. *Huình thổ*. — Montagne du *Triều châu*.

359. *Thịt nát xương rời*. — Leur chair est mise en pièces, leurs ossements se séparent. Cette figure signifie simplement que l'on a souffert mille maux.

l'empereur. Vite il revint à sa maison et donna ses instructions à *Lương ngọc* et à *Xuân sanh.* « Le Ciel, dit-il, s'est prononcé contre les calomniateurs; voici l'occasion toute prête de perdre les pervers et d'accomplir votre vengeance. L'empereur est tout près de vous; révélez-lui les torts que l'on vous a fait subir, peut-être recevrez-vous ses faveurs. » Obéissant à ses instructions précises, les deux jeunes gens préparèrent leurs suppliques.

2451 Le lendemain, dès l'aurore, à l'audience impériale, plus de cent étudiants attendaient sous les galeries. *Phùng công* rendit compte du jugement de *Lư* et de *Huỳnh,* il mit en lumière l'accusation, montra l'évidence des aveux. L'empereur pénétra toutes choses. « Combien de temps, dit-il, ces misérables ont-ils conspiré ensemble! *Bá cao* est mort injustement, chose lamentable. Pour quel crime *Trần đông sơ* a-t-il été jeté en prison? »

2459 L'empereur aussitôt rendit un édit (360). « *Trần đông sơ* est pardonné et réintégré dans ses honneurs. *Mai công* a péri misérablement, mais je ne sais s'il a laissé des enfants. » *Phùng công* dit : « Je supplie Votre Majesté d'examiner la vérité avec ses lumières divines. Le Trạng nguyên est le représentant de la famille *Mai,* le Bảng nhãn *Khâu khôi* appartient à la famille *Trần.* » — « Ce sont deux familles de serviteurs fidèles » (361), dit l'Empereur, et il ordonna d'introduire les deux jeunes gens en sa présence. Après avoir fait les salutations rituelles en se prosternant lentement devant sa face, ils lui présentèrent la supplique où ils dénonçaient les injustices qu'ils avaient subies.

2471 L'empereur examina toute l'affaire. « Que d'années, dit-il, *Tung* et *Khi* ont persécuté les justes! » Il ordonna de les exécuter et d'exposer leurs têtes. Debout à ses côtés se tenaient le Trạng nguyên et le Bảng nhãn. Il leur accorda de reprendre leur nom. Ils rendirent mille grâces à sa haute lumière pour les faveurs impériales.

---

360. *Hạ chỉ.* — Ici, *chỉ* a simplement le sens de : parole impériale.

361. *Một cửa.* — *Trần* et *Mai* ne font plus qu'une seule famille à cause de leur alliance.

2477 Ceci nous montre que le Ciel est tout proche de l'homme; méchants ou bons n'ont qu'un cœur, tandis qu'un génie veille sur chacune de leurs épaules. Les pervers ne sont point assurés de laisser de rejetons, la montagne de glace fondra quand paraîtra le soleil (362). Quoi que les fidèles et les purs aient à souffrir de l'injustice, qu'ils conservent la dureté de l'arbre, qu'ils ne se laissent pas ébranler par le vent. Par la suite, à l'homme droit on fera droit et, au sortir de la misère, il trouvera des jours de splendeur. *Lư* et *Huỳnh* recevaient le châtiment qu'ils avaient mérité, en un moment on les fit exécuter, et ils subirent leur peine; leur chair fut mise en pièces, leurs ossements dispersés, la face des traîtres fut exposée au grand soleil, la terre but le sang des pervers. Grand sujet de conversation pour les allants et venants à comparer le présent avec le passé.

2491 *Trần công* était sorti de sa prison et, par la porte du Midi, vint rendre grâces à l'empereur. *Phùng công* accueillit son ancien ami avec joie et l'invita à venir dans sa maison pour qu'ils pussent s'entretenir ensemble. Son gendre et son fils se réunirent à eux; l'un gémissait sur leurs malheurs passés, l'autre contait leurs anciennes aventures. Ils se rappelaient successivement tous les détails, toutes leurs misères, tous les secours qu'ils avaient trouvés. A ce ressouvenir de tant et de si longues infortunes, tantôt ils frémissaient encore, tantôt (de terreur) ils secouaient la tête.

2501 Dans le succès, toutes choses prennent une tournure favorable. Voici qu'arriva un édit impérial. Il fixait un jour pour un sacrifice en l'honneur de *Mai công;* il lui décernait le titre de *Grand Protecteur* et ordonnait l'érection d'une tablette commémorative de sa fidélité. Le Trạng nguyên, *Trần công* et *Phùng*

---

362. Le ministre *Dương quốc trung,* sous *Huyên tông* des *Đường,* était un homme avide et sans loi. Il parcourut une longue carrière de faveur, et le plus grand nombre des fonctionnaires était à son entière dévotion. Quelqu'un exhortait un docteur nommé *Trương duyên* à se joindre à cette cabale. Il répondit : « Le ministre vous paraît comparable à la montagne *Thái sơn;* mais, pour moi, il n'est qu'une montagne de glace qui fondra lorsque paraîtra le soleil. »

công recevaient le titre de ***Học sĩ*** (363) et entraient au nombre des grands dignitaires. Quant au Bảng nhãn *Xuân sanh,* il reçut le titre de censeur, le pouvoir de faire des représentations à l'empereur. ***Đáng, Trâu*** et ***Khâu*** furent avancés de trois degrés, en attendant que l'on pût les employer. La femme de ***Mai công,*** celle de ***Trần công, Hạnh nguyên*** et ***Vân anh*** furent faites grandes dames de premier rang pour récompenser l'amour du devoir et la chasteté qu'elles avaient montrés dans une même famille. ***Vân tiên*** et ***Ngọc thơ*** furent faites grandes dames de second rang. « Au jour des obsèques de ***Mai công,*** disait cet édit, les princes du sang feront des libations, tous les courtisans y assisteront. Le Trạng nguyên profitera de son voyage d'inspection pour accompagner le cercueil durant tout le chemin, jusqu'au ***Thường châu.*** Il inspectera ensuite toutes les provinces, je lui donne le sceau d'or et le glaive d'or. Il aura le pouvoir d'agir de son autorité privée, laissant tomber le cordeau avec précision, tenant la balance avec justice. L'inspection faite, je lui désignerai un jour pour accomplir le mariage et conduire la fiancée (dans sa demeure). »

2527 Une fois instruits de ce décret, les deux jeunes gens coururent rendre grâces à l'empereur. Comme le jour de la cérémonie funèbre approchait, *Lương ngọc* fit dire aux bonzes de préparer la pagode. Revêtu d'un habit de deuil (364), le Trạng nguyên se prosterna d'abord devant le Bouddha, puis alla balayer le tombeau. A la cérémonie furent présents tous les dignitaires, on donna lecture du décret impérial, trois libations de vin parfumé furent faites. Les colonnes étaient tapissées de tentures, aux poutres pendaient des cassolettes; ici brûlaient des flambeaux de

---

363. *Học sĩ.* — Actuellement, les grands secrétaires ou grands chanceliers de l'empire, *Đại học sĩ,* présidents du grand conseil privé, sont au nombre de quatre; chacun d'eux est désigné, par honneur, comme le *Đại học sĩ* de l'une des quatre salles du palais impérial. (Piry, II, 287, note.)

364. *Áo thôi ma.* — Vêtement de deuil, en chanvre écru, avec des manches très larges et très longues qui forment sac et sont cousues à l'extrémité, de manière à ne laisser libre que la moitié de l'ouverture.

cire, là des braseros exhalaient le parfum du bois d'aigle (365). Tantôt on entendait résonner le tambour (366), tantôt le bruit des instruments de musique; cent plateaux étaient chargés des chairs des victimes, cent autres des offrandes de riz gluant (367). Vivant, *Mai công* avait été un héros de fidélité; mort, il était devenu une puissance surnaturelle; tous ces honneurs allaient parfumer ses esprits aux jaunes fontaines, satisfaire son âme dans les nuages bleus. Sur sa famille fidèle et pieuse se répandaient les grâces impériales; son fils était l'objet de mille louanges.

2543 Après le sacrifice, le cortège funèbre se mit en chemin (368); *Lương ngọc* allait partir, ayant reçu le sceau d'or et le glaive d'or. « Me présentant devant l'Empereur, dit-il, je viens me prosterner en actions de grâces. Chargé des affaires publiques, comment pourrais-je me laisser arrêter par mes affaires privées? Il me souvient cependant qu'au temps où j'errais pour échapper à la mort, je n'ai eu de ressource que dans le dévouement de *Hí đồng*, le domestique qui me suivait. Entre maître et domestique, il faut juger par les services (369) rendus dans toutes

---

365. *Bay trầm.* — On désigne sous le nom de *trầm*, bois d'aigle, bois d'aloès, plusieurs espèces de bois odoriférants dont les plus estimés sont le *kỳ nam* et le *trầm hương*. On trouve dans les arbres qui les produisent des espèces de concrétions résineuses qui donnent, en brûlant, un parfum plus ou moins agréable. On les fait brûler dans les pagodes, dans les fêtes de famille, ou même quand on reçoit la visite d'un ami. L'on trouvera, dans un des prochains numéros du *Bulletin de la Société indo-chinoise de Saigon*, une étude de M. le docteur TIRANT sur ces bois et leur classement botanique.

366. *Bát âm.* — Les huit instruments faits de huit matières différentes : gourde, terre, cuir, bois, pierre, métal, soie, bambou.

367. *Tư* (annamite *xôi*). — Riz gluant que l'on emploie dans les offrandes. C'est une espèce particulière destinée à la distillation et à la pâtisserie.

368. *Lên đường* n'est pas ici se mettre en route positivement, mais commencer à le faire. Le cercueil fut porté devant la porte de la pagode.

369. Un proverbe dit: *Thầy tớ xét công, vợ chồng xét nhơn nghĩa* : entre maître et domestique, il faut avoir égard aux services; entre mari et femme, à l'amour conjugal.

ces circonstances périlleuses, au milieu de ces misères. Je me réfugiais auprès de mon beau-père *Hâu loan*. Qui eut pu croire qu'il était un complice des pervers? Quand il pensait à me livrer pour s'en faire un mérite, *Hí đông* me sauva en se faisant passer pour moi. Maintenant que, grâce à vos bontés, je suis monté dans le chemin des nuages (370), triste, je n'ai pas oublié ce que je dois à mon serviteur et ce qu'il a fait pour moi. Pareilles à une pluie bienfaisante, que vos faveurs aillent se répandre sur lui aux neuf fontaines, que par un signe (de cette faveur) il soit récompensé de son dévouement. » Après avoir entendu ce récit, l'empereur dit : « La pureté, le dévouement, la piété filiale, la fidélité, toutes ces vertus se sont réunies dans une même famille. » Il ordonna que sur les fonds du trésor public on érigeât une chapelle et il décerna à *Hí đông* un titre de septième classe (371).

2563 *Lương ngọc* prit congé après avoir fait cinq prosternations devant l'empereur ; il revint escorter le cercueil de *Mai công* jusqu'au bateau qui devait l'emporter. Dans la foule qui l'accompagnait, se pressaient chevaux et voitures, les sons du tambour faisaient retentir la terre, les drapeaux couvraient le fleuve de leur ombre. Ici les habits de deuil, là les uniformes militaires; dans les flots se reflétaient les armes, le vent bruissait dans les tablettes et les bannières. En quelque endroit qu'il allât, *Lương ngọc* avait pleins pouvoirs; il pouvait également prononcer de justes peines et de justes récompenses.

2571 Marchant à la fraîcheur de la brise, au clair de la lune, le bateau arriva enfin au phủ de *Chơn định* (372). Accompagné

---

370. *Đàng mây*. — Le chemin des nuages. C'est une traduction du chinois *Thanh vân*. (V. note 63.)

371. *Gọi là tặng phong*. — C'est là un exemple assez curieux de répétition. *Tặng phong* est l'expression chinoise qui désigne précisément l'acte dont il vient d'être question. On devrait traduire littéralement : il lui conféra un titre, ce que les Chinois appellent *tặng phong*.

372. *Đại danh*. — Ici notre auteur a commis une erreur. *Đại danh* est le pays de la famille *Trâu* et non la préfecture de *Hâu loan*. Cette dernière s'appelle *Chơn định*.

de quelques domestiques, *Lương ngọc* descendit à terre pour connaître les sentiments du peuple, les prévarications des fonctionnaires en s'informant indirectement. Qui eut pu le reconnaître sous un aspect aussi différent (de ce qu'il était autrefois)? Allant à loisir devant lui, il arriva tout à coup à une pagode. Sur la porte, il vit affiché l'avis que le préfet en défendait sévèrement l'accès. Il ne pouvait deviner la raison de cette défense, de tout temps les pagodes ont été ouvertes à tous. Comme par bonheur il n'y avait personne, il entra secrètement par derrière. Dans la pagode, il vit un autel au-dessus duquel était suspendue la tablette de *Lư khi*. Son titre de Thái sư était inscrit au milieu de la tablette ; les mots : hommage de *Hầu loan* se lisaient sur le côté. *Lương ngọc* prit la tablette et s'en retourna, courroucé de la pensée d'une telle défense.

2589 Revenu à son bateau, il fit mettre ses soldats en rang, alla au tribunal du juge et le manda directement devant lui. Apprenant l'arrivée de l'inspecteur général, *Hầu loan* était tout trempé d'une sueur froide. A plusieurs reprises, d'aussi loin qu'il le vit, *Lương ngọc* cria : « Ce seigneur sait-il ce qu'il a perdu? L'on dit que vous avez une fille. Qui est votre gendre maintenant? » Quoiqu'il ne comprît pas parfaitement de quoi il s'agissait, *Hầu loan* tremblait de peur et ne pouvait articuler une parole. « J'avais, dit-il, une fille, mais depuis plusieurs années elle est descendue aux fontaines jaunes. Je ne suis qu'un modeste fonctionnaire. J'ignore comment Votre Excellence peut connaître ces détails. Votre vieil esclave a tardé à venir vous présenter ses félicitations. J'ose demander à Votre Excellence de m'excuser. »

2605 « Vous recevez des appointements de l'État, vous mangez le riz de l'empereur (373), dit *Lương ngọc* en grondant, et cependant

373. *Cơm vua.* — Recevoir son riz, son pain de l'empereur. Se dit des fonctionnaires entretenus sur les fonds publics, et même d'une manière générale de tous ceux qui vivent dans l'empire. *Tấc đất, ngọn rau ơn chúa.* Nous devons à notre souverain la possession d'un pouce de terre et d'un brin de légume, est-il dit dans une pièce de vers

vous manquez à la fidélité, vous rendez un culte à *Lư khi*. Si vous avez encore l'audace de nier, dites-moi donc quel est ce nom inscrit sur la tablette de la pagode. Et ce qui arriva naguère à *Nghi trưng!* Qu'avez-vous gagné à livrer *Mai?* Mais les flatteurs n'ont d'autre force que celle de leurs factions; qui eut prévu que cette puissance tomberait entre mes mains? » Vite, au milieu de satellites portant la flèche de commandement (374), les tablettes, les bannières, il l'envoya au supplice pour servir d'exemple aux pervers. Le glaive *Thượng phương* (375) doué d'une majesté divine, fait frémir le cœur des traîtres, glace d'effroi les os des coupables.

2617 Comme il approchait, la nouvelle de son arrivée parvint à la maison de *Trâu công,* et celui-ci envoya ses gens à sa rencontre. L'escorte se préparait en tumulte, les drapeaux se déployaient en ligne droite, le tambour battait par trois roulements. Sur une tablette dorée se lisaient ces mots : *Inspecteur général, vicaire de l'empereur;* d'un côté on portait le glaive précieux, de l'autre la tablette divine.

2623 *Lương ngọc* étant arrivé à la maison des *Trâu, Trâu công* alla le recevoir et le féliciter à la porte extérieure. Comblé des faveurs impériales, décoré de la ceinture et du bonnet, c'était toujours l'hôte du *Hà nam,* c'était toujours l'ancien ami. D'un côté, un vieux fonctionnaire, de l'autre un nouveau docteur, l'amour du gendre pour le beau-père s'unissait au respect de l'élève pour le maître.

2629 Après le festin, ils eurent une conversation intime où des peintures précieuses venaient s'ajouter à la soie brodée, où la

---

publiée par JANNEAU, à la suite du *Lục vân tiên*. On peut voir dans le même ordre d'idées l'histoire de *Di* et de *Tề* à la note 86.

374. *Lịnh tiễn.* — Javelot dont le dard est triangulaire et que l'on porte devant le condamné au lieu d'exécution, comme l'ordre immédiat du souverain. (PIRY, II, 304, note.)

375. *Lưỡi thượng phương.* — Glaive impérial.

douceur du vin se mêlait aux paroles affectueuses (376). *Lương ngọc* dit : « Grâce à mon succès aux examens, la faveur impériale s'est répandue sur moi et s'étend sur toute ma famille. L'empereur a rendu un édit d'après lequel, mon inspection une fois terminée, viendra le jour des noces. Le terme fixé par lui s'approche, je vous prie de choisir votre moment pour vous rendre à la capitale.

2637 Il entra dans la maison pour faire les cérémonies d'usage; ensuite, après avoir pris congé, il se mit en route. Ayant pour lui les sentiments d'affection d'un allié, *Trâu công* avait préparé des présents qu'il lui fit remettre dans sa barque. Emportée par le courant favorable avec la rapidité de la flèche, poussée par ses voiles, elle arriva rapidement au *Thường châu*. On jeta l'ancre au débarcadère; plusieurs semaines furent employées à disposer la maison et le jardin. *Lương ngọc* avait envoyé des messagers chercher sa mère, la maison de son oncle dans le *Sơn đông* n'était pas éloignée.

2647 Au bout de quelques jours, la noble dame arriva. La douleur lui tordait les entrailles, elle versait des torrents de larmes. Se roulant devant le catafalque, elle lamentait le sort injuste de son mari. Elle était tout absorbée dans sa douleur. Considérant son fils, elle se répandait en longues plaintes, fruit du profond amour qui unissait le fils et la mère, de la longue douleur de la séparation. Embrassant le cercueil elle se lamentait; le souvenir de ses serments accroissait encore l'affection conjugale. Après avoir pleuré son époux, elle se réjouit à cause de son fils; mêlant le rire aux larmes, il semblait que dans son sommeil elle vît en rêve un fantôme.

2657 *Lương ngọc* dit : « Nos devoirs envers nos parents (377) sont profonds comme la mer, hauts comme le ciel. Si longtemps, du

---

376. A la soie brodée vient se mêler la peinture précieuse; le vin donne sa douceur aux paroles d'affection.

377. *Chin chữ cù lao.* — Les neuf mots qui expriment les peines que se donnent les parents pour les enfants. C'est une allusion à l'ode 47 de la seconde section du LIVRE DES VERS, où ces soins sont énumérés.

Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, à mesure que mes pas m'éloignaient de vous, mon cœur était torturé. Maintenant le Ciel nous a rapprochés, rendant les anciens malheurs faciles à supporter (378), nous réservant le bonheur pour l'avenir. Fonctionnaire, j'ai dû obéir aux ordres de l'empereur, j'ai fait en même temps mon retour glorieux et les obsèques de mon père (379). Lorsque les cérémonies funèbres seront terminées, mettez-vous en route, je vous prie, pour vous rendre à la capitale. Dans peu de temps, je partirai à mon tour pour aller accomplir mon mariage au palais des cinq Phénix (380).

2669 Au bout de quelque temps arriva le jour des funérailles. L'on avait déjà cherché un lieu propice (381) pour y élever le tombeau. En dehors on dressa la stèle commémorative de l'héroïque fidélité, on choisit un jour heureux pour ériger la pierre bleue gravée. Après avoir fait le tombeau, on bâtit le temple funéraire. Au-devant étaient fichés en terre trois cercles de lances, sur les deux côtés des drapeaux aux couleurs brillantes. Dans l'intérieur tout était disposé majestueusement. Gardant un profond silence, les assistants marchaient lentement sur une file. Partout résonnaient les instruments de musique, on entendait les sons pressés des trois cordes, le son calme des deux notes. En caractères d'or était inscrit sur la bannière funéraire le titre de *Grand Protecteur de la dynastie*. Les troupes, mises sur deux rangs,

---

378. *Nợ xưa.* — La dette ancienne, c'est-à-dire le malheur. Il doit, en effet, son origine aux fautes commises dans une existence antérieure. On dit aussi *nợ đời,* dette de la vie.

379. *Vinh qui.* — Le retour glorieux. Après une promotion à un grade supérieur, le fonctionnaire revient dans son pays sacrifier à ses ancêtres.

380. *Lầu ngũ phụng.* — Le palais des cinq Phénix. Dans notre texte, c'est le palais impérial qui est désigné par ces mots ou par ceux de *phụng lầu.* Dans *les deux Cousines,* II, 19, on voit un passage où il est question de « l'heureuse union de la tour du Phénix ». La note du traducteur ne nous apprend pas suffisamment ce qu'était cette tour du Phénix.

381. *Đất tốt.* — Un tombeau doit se construire suivant certaines lois d'orientation qui varient suivant les personnes. Il est d'une grande importance pour la postérité que les ancêtres soient parfaitement ensevelis.

suivaient le cortège, on voyait là tous les petits employés et tous les gouverneurs. En tête marchait le Trạng nguyên, qui avait soin du cercueil; derrière lui venait sa mère couverte du voile de deuil carré. On façonna le tombeau, on y planta des pins et des catalpas; dans un site riant on éleva le tombeau en forme de buffle couché (382).

2689 Aussitôt que les cérémonies des funérailles furent terminées, la noble dame fit ses préparatifs et s'embarqua pour la capitale. Le Trạng nguyên continua sa tournée et, en quelques jours de marche, arriva à *Nghi trưng*. Là aussi il était à la fois inconnu et familier avec le pays. C'était de là qu'autrefois il avait dû s'enfuir, aujourd'hui il y revenait illustre. Tout en cheminant, il se livrait à ses pensées et son cœur était tout ému au souvenir de *Hí đông*. Il se trouva que le tri huyện de l'endroit était *Sư công,* un disciple de *Lư khi,* un affilié des pervers. Qu'importent les chétifs passereaux (383)? Il lui fit grâce de la vie et se contenta de le faire rentrer dans les rangs du peuple. Il se rappela les services de *Đô thân* et lui donna cet emploi de huyện, pour récompenser son dévouement. A la porte du Nord, il avait marqué autrefois le tombeau de *Hí đông,* il érigea une stèle sur laquelle il fit graver le titre qui lui avait été accordé. A côté, il fit élever un temple funéraire; devant le tombeau, il vint lui-même faire un sacrifice. Se lamentant, il rappelait toutes les circonstances de la mort de *Hí đông*. Si *Lương ngọc* maintenant possédait toute cette gloire, à qui le devait-il? « C'est pour moi, disait-il, que tu as subi ce malheur; mais, pour te récom-

---

382. *Mồ ngưu manh.* — Tombeau en forme de buffle endormi (Ấu học., *Quyển X,* page 48, section *Tứ tảng*). — Du temps des *Tấn, Đào khăn* perdit sa mère *Liệt quê*. Il ne pouvait trouver un emplacement propice à l'érection du tombeau. Enfin, un de ses buffles disparut et un vieillard lui dit : « L'endroit où dort le buffle est le bon endroit. Si vous enterrez là votre mère, vous parviendrez aux plus grands honneurs. » *Đào khăn* suivit son avis et devint par la suite *Đồ đốc* de huit *Châu*.

383. *Sẻ đoàn.* — Qu'importent ceux qui sont comparables par leur faiblesse à des passereaux qui vivent en troupe?

penser, je me rappelle le vœu que j'ai fait autrefois » Ne pouvant y veiller lui-même à cause de la distance, il confia à *Đô thân* la garde du tombeau. Si plus tard il avait une postérité nombreuse, la famille *Đô* céderait un fils à la famille *Vương* (384). Ce culte, cette offrande d'encens et de fumée, c'était là tout ce qu'il pouvait faire. *Đô thân* inscrivit ces ordres dans son cœur et, par la suite, fit prendre à l'un de ses fils le nom de *Vương hi đông*.

2719 Il alla ensuite à la pagode, il apportait un présent d'habits violets, une litière dorée pour conduire le maître. C'était à lui qu'il avait dû la vie. Il lui fit trois salutations et prit congé. Après avoir ainsi payé ses dettes de reconnaissance et de haine, c'était comme s'il eùt mis de côté son lourd fardeau, à demi asséché l'océan de son chagrin.

2725 Il inspecta toutes les provinces, portant toujours dans son esprit les lois de l'empire, rempli de reconnaissance pour les grâces impériales. Il ne négligeait pas le mérite, ne pardonnait pas les fautes; il n'oubliait pas un atome, ne se trompait pas d'un fétu. En toute occasion, il tenait ferme la balance, droit le cordeau, mettant en lumière les prévarications des gens en place, devenant le sujet des louanges des gens du peuple. Petit à petit, l'hiver fit place au printemps; sa tournée d'inspection avait été accomplie en tous lieux. Il fixa le jour de son retour à la capitale pour rendre compte de sa mission; il présenta son rapport à l'empereur. Celui-ci lui décerna des éloges pour l'intégrité de sa conduite, pour la peine qu'il avait prise. Il avait eu en égale considération l'intérêt de l'État et celui du peuple. L'empereur le nomma ministre du rang le plus élevé pour le récompenser de ses services. Il ordonna ensuite au bureau de l'astronomie de se rassembler et de choisir un jour propice pour ramener l'épousée dans la chambre nuptiale. Le Trạng nguyên prit les vêtements de ministre et fit sous la galerie cinq prosternations d'actions de grâces.

---

384. Littéralement : céderait une personne, un homme, c'est-à-dire constituerait une postérité à la famille *Vương*, en lui cédant un de ses membres.

2743 Quel plaisir leur manquait-il alors? Les familles *Trần* et *Khâu* fréquentaient constamment la maison; le ciel printanier était clair et souriant; dans les jardins gazouillaient les oanh; les fleurs des pêchers semaient inégalement les branches. Dans le palais des Phénix étaient préparés les présents impériaux; le bureau de l'astronomie avait fixé le jour des noces. Ce fut le trois du troisième mois, au jour de l'écliptique, à l'heure de la faveur céleste (385). Innombrables étaient les objets précieux, l'or, l'argent. *Mai* reçut d'abord sa part, et *Trần* après lui. Il y avait par plateaux de l'or resplendissant, de l'ambre, des perles précieuses; encens impérial, cornalines, perles éclatantes. A côté, brillaient les insignes de leur nouvelle dignité, deux vêtements brodés d'un dragon, quatre bonnets à fleur d'or.

2756 Le matin du troisième jour, dès l'aurore, sur les hauteurs du palais des Phénix, dans un lieu reculé, siégeait l'empereur. Au loin, dans l'intérieur du palais, s'élevait le trône d'or; au-devant s'étaient assemblés les dignitaires civils et militaires. Le Trạng nguyên d'abord, le Bảng nhãn ensuite, chantant l'ode des dix mille années, se prosternèrent au loin. L'empereur leur fit offrir du vin impérial, des fleurs du palais. Sur deux chevaux, les deux nouveaux époux prirent la tête du cortège; quatre litières les suivaient. Ils se séparèrent pour aller chercher leurs fiancées. *Trần* et *Khâu* avaient fait dans leurs maisons tous les préparatifs nécessaires. Il y avait foule d'illustres assistants; ici resplendissaient les tentures, là s'alignaient les lanternes. Dans les deux maisons, on se rendit en pompe au-devant d'eux, les sons de la musique retentissaient, l'encens répandait à flots sa fumée. Tous les préparatifs avaient été parfaitement faits, *Trâu công* s'était réuni à *Trần công* dans une même maison. *Lương ngọc* salua les quatre nobles époux: l'une de ces familles avait enfanté sa fiancée, l'autre l'avait adoptée. Couvertes des parures impériales, *Hạnh nguyên* et *Vân anh* s'assirent dans les litières fleuries.

385. Le jour de l'écliptique, l'heure de la faveur céleste, sont de ces noms donnés aux jours et aux heures pour servir aux pratiques de divination.

2777 De l'autre côté, *Xuân sanh* pressa son cheval vers la lointaine demeure des *Khâu*. *Khâu công* et sa femme étaient assis à la place d'honneur; le jeune homme leur fit huit prosternations et ensuite se retira. Il salua aussi quatre fois la pêcheuse, témoignant ainsi l'affection qu'il lui devait comme gendre, la reconnaissance qu'il lui devait pour lui avoir sauvé la vie. *Vân tiên* et *Châu ngọc* étaient toutes prêtes, elles montèrent dans les litières qui s'étaient avancées jusqu'à l'écran protecteur de la maison. Les présents de noces ayant été remis, on se réunit en une bande, et les litières se mirent en marche.

2787 En tête du cortège s'avançait gravement le Trạng nguyên; les bannières de l'escorte se réflétaient dans les eaux; l'on entendait le son des grelots de son cheval. Sur ses pas marchait le cheval du Bảng nhãn; tandis que sa monture trottait vivement, lui se tenait solidement en selle. Le tapis de la selle était couvert d'ornements, les croupières étaient dorées, les selles incrustées de nacre. Après eux venaient les quatre litières aux bâtons ornés de jade, closes par des stores baissés; tout autour couraient les servantes tenant l'éventail qui devait abriter leurs maîtresses, portant les brûle-parfums. Les litières s'avançaient lentement; elles suivaient les chevaux qui les précédaient, et ceux-ci réglaient leur marche sur elles. En dehors marchait solennellement l'escorte. Tout à coup, ils se virent arrivés au palais des Phénix. « Voici, dit l'empereur, les six nouveaux époux. Les jeunes gens sont illustres par leur talent, les jeunes filles sont toutes belles, leurs âges se conviennent. Louant les pêchers en fleur (386), je leur donne un présent de jade précieux et leur permets d'aller achever les noces. » Pour recevoir les deux jeunes gens et leurs quatre épouses dans la maison des *Mai* et dans celle des *Trần*, l'on avait tout disposé. Les torches rouges, les rideaux brodés étaient tout prêts, la maison était divisée en deux pour le gendre (387). Après s'être réjouis à boire, le rite de l'union

---

386. Comme dans l'ode du pêcher, il louait les mots *vu qui*. Ces deux mots désignent la mariée, *tử vu qui*, *filiæ in nuptiis:* filles qui vont à la maison du mari. C'est la sixième ode du LIVRE DES VERS.

387. On divise la maison des *Trần* en deux parties, dont *Lương ngọc* prend

des mains eut lieu (388[a]). L'un était tout content de sa gracieuse compagne, l'autre exultait de ses noces divines.

2811 Le lendemain, les deux jeunes gens allèrent rendre leurs hommages à l'empereur, qui les invita à un festin. Ils étaient tout proche de Sa Majesté, ils se faisaient face sur les nattes de couleur, se passaient les coupes d'or. Jusqu'au soir, ils festoyèrent ainsi joyeusement, et l'empereur les fit reconduire à leurs maisons par des flambeaux impériaux (388[b]). Quelques jours plus tard, l'empereur ordonna aux nouvelles mariées de venir rendre leurs devoirs à l'impératrice. Les quatre dames furent invitées à un banquet ; les grâces impériales se répandaient sur elles, la renommée de leurs maris les illustrait.

2821 Ils passèrent ensuite plusieurs jours dans les festins et les réjouissances, se réunissant tantôt dans la maison de *Mai*, tantôt dans celle des *Trần*. Ils s'invitaient les uns les autres à des banquets ; quand ils avaient fini dans la famille *Trâu*, ils allaient chez *Khâu công*. Élégants, comblés d'honneurs et de richesses par dessus tous leurs ancêtres (389), ils oubliaient les jours de misère, ne pensaient plus à l'étude. Les deux jeunes lettrés, les quatre jeunes beautés, quoique nouveaux époux, étaient tou-

---

l'une comme gendre habitant chez les parents, *gởi rể*. Cela ne s'accorde ni avec le texte chinois, ni même avec d'autres indications du texte annamite.

388[a]. *Lễ bắt tay.* — Le rite de la prise des mains. C'est, dit-on, le rite hiệp cận. (V. *Notes sur les mœurs et les superstitions populaires des Annamites. — Mariages.* — EXCURSIONS ET RECONNAISSANCES, tome V, page 590.)

388[b]. Les flambeaux impériaux sont ornés de nénuphars d'or. Du temps des *Tống*, une impératrice fit ramener ainsi *Tô thức*, poète célèbre (1036-1106). C'était un honneur réservé aux personnes du plus haut mérite. Un empereur de la dynastie *Đường* avait de même fait reconduire un académicien qui était resté par son ordre dans le palais jusqu'au milieu de la nuit. (V. *Les deux jeunes Filles lettrées*, I, 113, note.)

389. *Đầu dòng.* — On désigne par ces mots le fondateur d'une famille; celui qui entre le premier dans les carrières libérales. Ici, il est appliqué à *Lương ngọc*, parce qu'il dépasse de beaucoup tous ses ancêtres.

jours de vieux amis (390). Ils jouaient de la lyre à la fraîcheur de la brise, buvaient du vin à la vue des fleurs; ils faisaient des vers devant la neige (391), jouaient aux échecs sous le clair de lune. Comment les époux (392) oseraient-ils manquer à leur devoir? Trois personnes pour un seul lit, voilà ce qui ne s'est pas vu souvent. Quelquefois ils se rappelaient toutes leurs aventures. *Hạnh nguyên* contait comment elle alla jusqu'au temple de *Chiêu quân,* l'héroïne du siècle des *Hán;* là elle fit entendre ses vœux à la déesse et resta dans le temple pour attendre les songes. Au milieu de la nuit, un serviteur l'introduisit devant la déesse, qui lui donna des instructions relatives à ses malheurs. Ensuite, lorsqu'elle arriva au fleuve des eaux noires, elle s'y précipita; elle se vit reconduire par un génie. Montée sur un char de nuages et de brume, elle était saisie d'effroi; au bout de quelques instants, elle était arrivée sur le territoire de l'empire. « Je veux, dit-elle, faire faire un bracelet de jade, une épingle d'or et les donner à un voyageur pour qu'il les porte chez les Barbares (393). Il cherchera le temple très saint dédié à *Chiêu quân* et, quand il l'aura trouvé, il lui présentera ces ex-voto. « Ce sont, dira-t-il, les offrandes que *Hạnh nguyên* m'a envoyé « porter devant votre autel, en reconnaissance de vos faveurs. » Quant aux serviteurs de la déesse, j'écrirai pour eux une lettre d'actions de grâces. » C'est ainsi qu'elle continuait son discours. D'autres fois, ils se remémoraient l'histoire de *Giang khôi.* Quelquefois, ils s'amusaient à tirer les filets ou jeter l'épervier.

2855 Les deux familles jouirent d'un bonheur parfait; pareils au *Thung,* les époux atteignirent la limite de la vieillesse, vivant dans le palais du printemps (394). En eux se montrèrent les

---

390. Quoique les paroles fussent de nouveaux époux, c'étaient des voix connues.

391. Faire des vers à la vue de la neige qui tombe, sur la neige.

392. *Xướng tùy.* — Celui qui commande et celle qui obéit; les deux époux.)

393. Le texte dit: un commerçant. Les Chinois et les Annamites de nos jours ne comprennent guère autrement les voyageurs.

394. Le palais du printemps, le séjour de la joie.

plumes du Phénix, les talons du *Lân* (395); une des familles fut pareille à celle des cinq cannelliers, l'autre à la famille des huit *đồng* (396). D'âge en âge, leurs descendants obtinrent les plus hauts grades littéraires, les plus grandes charges de l'État; c'était une maison versée dans la poésie et les rites, une race en qui se perpétuait le parfum des lettres (397). Piété filiale, loyauté, chasteté, attachement au devoir, ils réunissaient toutes les vertus; ils étaient comme une stèle dressée pour l'éternité, un exemple aux mille générations.

2863 Ceci montre qu'il vient un jour où le mouvement du Ciel s'arrête, où la roue de la Fortune cesse de tourner. Le bien et le mal sont également en pleine lumière; à la place que leur a

---

395. *Lông phụng.* — *Siêu tông* était le fils de *Tạ phụng.* Le père et le fils étaient d'habiles lettrés. *Siêu tông* composa un éloge funèbre de la reine qui satisfit à ce point le roi, qu'il le combla des plus grands éloges et dit: « Il est véritablement une plume de phénix », faisant ainsi allusion au nom de son père. C'est pourquoi ces deux mots signifient perpétuité du talent et des honneurs dans une famille. (ẤU HỌC, *Quyển, II,* page 25.)
Gót lân. — Allusion à l'ode onzième de la première section du LIVRE DES VERS, où il est dit: les pieds du *lân,* ce sont les fils généreux du prince. Les descendants de *Lương ngọc* et de *Xuân sanh* ont ces mêmes qualités de génération en génération.

396. *Ngũ quế.* — *Đậu võ quân,* habitant de la montagne *Yên,* était un homme vertueux. Il avait cinq fils qui obtinrent l'un après l'autre de grands succès dans les concours vers la fin de l'époque des cinq dynasties. Leurs contemporains disaient: « Dans la famille *Đậu,* il y a cinq branches de cannellier, c'est-à-dire cinq dragons (hommes de grand mérite) ». *Phùng đạo* dit: « *Đậu* a enseigné la vertu à ses fils, il a eu la vieillesse de l'arbre *Thung,* cinq rameaux de cannellier à fleurs rouges ont parfumé (sa maison)». (COMMENTAIRE.) Le cannellier à fleurs rouges est celui qui croît dans la lune. Réussir aux examens c'est du pied fouler les nuages bleus, de la main cueillir les rameaux du cannellier rouge. (THIỀU VI THÔNG GIÁM, *Quyển XIX,* p. 17.)
Bát đồng. — Dans la famille *Hàn,* il y avait huit fils qui devinrent tous ministres. Devant leur maison paternelle était planté un *đồng;* par allusion à cet arbre, on les appelait les huit *Đồng.* (ẤU HỌC CỔ SỰ QUỲNH LÂM, *Quyển II,* p. 6, section *Huinh đệ.*)

397. Maison de vers et de rites, c'est-à-dire famille de lettrés.

assignée le Ciel, il restent sans varier d'un point. Ne vous hâtez pas de vous désespérer des succès des pervers, quelque loin qu'ils aillent, ils seront enfin naturellement punis. Quoique la Fortune puisse d'abord paraître négligente et comme partiale, elle n'en sera ensuite que plus sévère, afin que l'on connaisse la puissance du Ciel. Les justes et les purs, il les abandonne capricieusement, il les fait rouler du haut de mille degrés, à plusieurs reprises il les éprouve. Mais après les avoir tourmentés de toutes façons, les voyant inébranlables, il s'occupe de les délivrer. L'éléphant n'enfante pas ou n'enfante que l'éléphant. De même à l'œuvre l'on reconnaît la force créatrice (398).

2877 En se pénétrant à fond de ce récit, l'on verra que le Ciel ne peut errer. La méchanceté et la bonté résident également dans le cœur; plus les artifices ont été profonds, plus le malheur est grand, c'est là la règle ordinaire. Si l'on considère bien toutes les circonstances, l'on verra que, bien qu'il supporte d'abord quelque dommage, le juste l'emporte enfin.

2883 A nous examiner, nous et nos amis (399), nous sommes des gens de valeur moyenne; nous ne sommes pas mauvais comme *Khi* ou *Tung*, mais notre valeur ne saurait se comparer à celle de *Mai công*. Vivant en paix, suivant la voie du devoir, hommes de bien que nous sommes, ne nous décevons pas nous-mêmes. Devenus hommes (400), nous entrons dans les emplois; là, avant tout, il y a l'empereur. La bouchée de riz que l'on mange, l'habit

---

398. De l'éléphant naît l'éléphant; le Ciel montre sa puissance dans ses œuvres.

399. *Kim lan.* — L'on appelle de ce nom deux amis qui n'ont qu'un cœur. C'est une allusion à une phrase du *Dịch kinh* où il est dit : « Quand deux hommes n'ont qu'un cœur, ils sont assez forts pour couper l'or, leurs paroles sont parfumées comme le *lan.* » (Ấu học, *Quyển III*, p. 14, section *Bằng hữu.*)

400. *Tu mi.* — Qui a la barbe et les sourcils fournis; homme par excellence (par opposition aux femmes incapables des emplois, inhabiles aux lettres, etc.).

que l'on revêt sont un bienfait impérial. Pour être un sujet fidèle, il faut être prêt à sacrifier jusqu'à sa vie pour payer sa dette envers l'empereur. En ce monde, personne n'est oublié par le Ciel. Pourquoi se soucier de voir le bonheur ou les emplois aller à autrui ?

2897 Dans ma bibliothèque, à mes heures de loisir, suivant les modèles, j'ai mis ces vers en langue vulgaire. Ils ont pour but de montrer ce que sont les justes et ce que sont les pervers, et de nous donner à nous-mêmes des enseignements. L'on y trouvera quantité de mots grossiers et rustiques, mais qu'importe ? Nous n'avons voulu que nous divertir.

FIN.

PIÈCES DE VERS DU TEXTE CHINOIS
QUI ONT ÉTÉ TRADUITES OU IMITÉES DANS L'ANNAMITE.

Le texte de notre poème contient seize pièces de vers d'une valeur très médiocre, qui sont des traductions ou des imitations de quinze morceaux en caractères. Celles qui, dans notre texte, portent les numéros VII et VIII n'ont rien de commun avec les vers de l'original; cependant, comme le chinois est intercalé dans le poème annamite, je les réunis ici aux autres. En empruntant à M. Piry la traduction qu'il a donnée de toutes ces pièces, j'ai supprimé la plupart des notes explicatives, parce qu'elles auraient fait en général double emploi avec celles de l'annamite, et remplacé dans les noms propres la transcription chinoise par la transcription annamite, qui a été observée dans le volume partout où il a été possible.

I.

En ces temps (reculés) deux frères moururent de faim sur le mont *Thú dương :* — l'essence de leur renommée est venue jusqu'à nous. — Ah ! si tous deux vivaient au milieu de la génération présente, — pourraient-ils supporter la vue de la bande perfide qui règne au palais?

III (401).

A plusieurs toises de hauteur s'élèvent les fleurs des pruniers ! On implorait la pluie et la rosée, par la grâce des dieux elles sont tombées du ciel ! — Et des arbres hier encore complètement dépouillés — fleurissent (merveille inouïe !) pour la seconde fois.

IV (402).

De toutes les variétés de fleurs de pruniers, les vertes sont les plus recherchées : — souples et gracieuses, ondoient leurs branches, pareilles aux vôtres (ô pruniers merveilleux !) — Mais si les dieux nous accordent cette seconde venue de fleurs éclatantes, — c'est que nos ardentes prières ont su franchir jusqu'aux bornes des cieux.

V.

Les fleurs des pruniers sont au printemps un trésor sans prix; — c'est pourquoi le Dieu suprême vient de vous donner à nous (ô fleurs merveilleuses !) — Le Ciel ne délaisse point la postérité d'un fidèle et loyal sujet : — comme un présage heureux il a deux fois, en une saison, fait fleurir ces pruniers.

---

401. La pièce de vers qui, dans le texte annamite, porte le numéro II est une amplification de la première.

402. Les deux derniers vers sont intervertis.

VI.

Chaque jour, au fond du gynécée, je brodais les phénix (de l'hyménée), — lorsqu'un matin l'esprit de mes rêves m'emporta loin de mon foyer! — Je songe à mes parents, mais c'est en vain que je voudrais retourner vers mon hameau natal : — ce sont les malheurs (de la guerre) qui m'ont arrachée à ma chambre peinte ! — Toujours, me disais-je, je servirai mon père et ma mère ; — pouvais-je prévoir, hélas ! qu'aujourd'hui je les quitterais pour jamais ? — Je ne reverrai plus leurs faces (bien-aimées), — et si parfois je les rencontre encore, ce ne sera que dans mes rêves.

VII.

L'époux au sud, l'épouse au nord, l'étendue des cieux bientôt nous séparera ! — Puisse mon époux entrer au palais de Diane et revêtir (le manteau) de satin et de zibeline ! — Aux confins de la terre fleurie des *Hạ* se briseront nos liens d'hyménée : — c'est en vain que les deux amants voudraient franchir ensemble le pont azuré (403).

VIII.

Elle est en selle sur son coursier et parcourt une route sans fin : — disant à jamais adieu à la Terre du milieu, elle s'en va revêtir la zibeline des Barbares. — Quand le fleuve limitrophe nous aura séparés, nous ne pourrons plus parler de notre amour : — comment, hélas ! pourrait-il nous être donné de franchir ensemble le pont des pies (404) ?

---

403. Le pont azuré, *lam kiều*. Au temps des *Đường*, un lettré nommé *Bùi hàn* passant sur ce pont, eut soif et entra dans une cabane où une vieille femme lui fit donner à boire par une jeune fille nommée *Vân anh*. Il avait appris en rêve que sa femme devait porter ce nom, aussi la demanda-t-il en mariage ; mais la vieille ne la lui accorda qu'à la condition de se procurer un pilon et un mortier de jade pour piler certaines drogues merveilleuses que lui avait données un génie. *Bùi hàn* trouva le mortier et épousa la jeune fille. Ils pilèrent pendant cent jours les drogues dans le mortier. Au bout de ce temps, *Bùi hàn* et sa femme devinrent immortels en buvant de l'eau dans laquelle avait été mêlée la poudre qu'ils avaient pilée. (MAYERS, 332.)

404. Le pont des pies ou des corbeaux, *ô kiều*. « La légende chinoise a établi de mystérieux rapports entre deux étoiles, *Chức nữ*, la tisseuse céleste (l'étoile Véga), et *Kiên ngưu*, le conducteur de bœufs, du groupe stellaire du Capricorne. On les considère comme époux et l'on prétend que le 7 de la septième lune, au moment où ces deux étoiles se trouvent à peu près équidistantes du zénith, toutes les pies s'assemblent et, se plaçant côte à côte, forment un pont (le pont des pies), afin de permettre aux deux étoiles de traverser le fleuve céleste (la voie lactée) qui les sépare, et de se rendre visite. » (PIRY, I, 294, note.) « C'est pour cette raison que, le septième jour du septième mois, on chercherait en vain sur la terre un seul corbeau, et lorsque ces

IX.

La brise occidentale d'automne caresse, en murmurant, le *ngô* (405) aux teintes de topaze. — Au milieu de ce bruit des fanfares qui jette partout la tristesse, — ne dites pas que mon cœur en ressent trop vivement l'amertume, — car des millions de guerriers comme moi courbent la tête.

X.

Il préféra dormir sur la neige et sucer ses vêtements plutôt que de rendre hommage à l'étranger. — Plusieurs fois il chargea une oie sauvage de porter ses messages (à son prince). — Inséparable de son *bâton d'office,* il garda dans son cœur ses sentiments de fidélité, — et, malgré sa haine, dut pendant dix-neuf ans faire paître les troupeaux des Barbares!

XI (406).

Ils furent l'un et l'autre envoyés par leur prince pour conclure la paix entre les deux pays. — Quelle comparaison à établir entre les monts *Hạ lan* et les monts *Trữ la?* — Près du pavillon de *Lý lăng*, qui songerait à citer le nom de *Phạm lãi?* — Son âme stupide n'a pu franchir la porte de *Nhạn môn.*

XII.

Tous nos vêtements de la Terre du milieu sont engloutis dans les eaux : — esprits du fleuve, nous vous supplions de les garder avec soin! (De même)

---

animaux reparaissent, ils ont le sommet de la tête dépouillé pour avoir porté sur la tête les pierres et les matériaux nécessaires à la construction du pont de *ô kiều.* Pendant le temps que dure le séjour de *Chức nữ* auprès de *Kiên ngưu,* toutes les prières qu'on peut adresser à cette jeune femme sont exaucées; c'est pour cela que le septième jour du septième mois, pendant la soirée, les jeunes filles d'Annam réunies sur le seuil des maisons, enfilent sans lumière une aiguillée de fil pour demander à *Chức nữ* l'habileté dans les travaux d'aiguille et de broderie. Souvent aussi elles font dans la même soirée des vœux pour demander à cette divinité de hâter leur mariage avec le fiancé de leur choix. » (JANNEAU, *Lục vân tiên*, p. 53, note.)

405. *Ngô đồng*: — *Elæococca vernicia*, d'après PIRY; *Sterculia tomentosa* de THUNBERG.

406. Il y aurait sans doute lieu de rectifier la traduction du premier vers du quatrain annamite correspondant; cependant, d'après MAYERS, *Lý lăng* ne fut pas envoyé pour traiter avec les Barbares, mais pour les combattre. *Sứ* peut donc difficilement lui être appliqué. Quant à l'interprétation du second vers, elle repose, chez M. PIRY, sur une conception avantageuse du rôle de *Tây tử* que je n'ai pas vue ailleurs; mais si *Hạ lan* est réellement le théâtre de la trahison de *Lý lăng* et non le lieu où se trouve le temple de *Tô võ,* son interprétation n'en est pas moins correcte.

voudrions-nous ensevelir dans les flots notre malheureux sort, — car, en vain serons-nous comblés des honneurs (d'une cour royale), notre cœur ne changera point.

XIII.

Payant de retour les bienfaits de son prince, elle vint sur son coursier pacifier les Barbares. — Mais, en secret, les vents tourbillonnants de l'Ouest lui déchirèrent l'âme. — Où est-il, à présent, ce palais qu'elle avait à la cour des *Hán ?* — Seule avec son luth, elle franchit les défilés du *Nhạn môn.*

XIV.

Est-ce donc la toilette qui fait ces beautés qu'on admire ! — (Voyez !) avec sa blouse de coton et sa jupe de soie, elle surpasse les dieux dans leurs robes aux teintes de l'arc-en-ciel. — Que, tournée vers la brise, elle revête les ornements de ceinture, — et on la prendra pour la déesse *Hằng nga* elle-même descendue en ce lieu !

XV.

Quels traits nobles et distingués ! Combien ils sont dignes d'admiration ! — Comme un simple pêcheur, il est vêtu d'habits de toile ; mais que, lors du tonnerre du printemps, il reçoive l'heureux message, — et, dans peu d'années, nous le verrons au milieu des parcs impériaux jouir de la vue des fleurs.

HẠNH NGUYÊN LIVRÉE AUX BARBARES

On trouve sur les marchés de nos provinces un poème intitulé : *Mai Lương ngọc,* dont le sujet est le même que celui du *Nhị độ mai,* mais qui suit de moins près le texte chinois et est écrit dans un style beaucoup plus simple. Pour nous, à qui les beautés particulières de ce style peuvent paraître contestables, il ne sera pas sans intérêt de pouvoir comparer à l'œuvre savante le récit court et clair du poète vulgaire méprisé des lettrés. J'ai choisi dans ce but, pour le traduire, l'épisode de *Hạnh nguyên livrée aux Barbares,* qui se détache facilement du reste du poème et se trouve de juste longueur.

Tout à coup, les *Moïs* s'insurgèrent, les *Sa đà* se levèrent en masse et se rassemblèrent aux frontières. *Túc tông* demanda à son conseil : « Qui va se mettre à la tête de l'armée pour aller combattre sur la frontière ? » *Lư khì* se souvint de ses haines personnelles ; en hâte, il se prosterna et dit : « Jadis, au temps de l'empereur *Tương* des *Hán,* l'empire avait nombre de serviteurs fidèles ; longtemps ils combattirent et, dans leurs camps, souffrirent mille maux. Mais la puissance des Barbares devenait de jour en jour plus arrogante, il fallut recourir à d'autres moyens et leur donner une belle fille. Si nous voulons nous tirer de cette levée de lances et de boucliers, imitons l'exemple de *Hán*, et, par ce moyen subtil, tout sera fini. J'ai appris que la fille de *Trần công* a seize ans et est une beauté accomplie, beauté qui pourrait perdre les royaumes, renverser les forteresses. *Hạnh nguyên* est son nom ; elle est douée de talent et de sagesse. Amenons-la au royaume des Barbares, leur roi sera touché et pensera à se soumettre. »

Túc tông dit devant le trône d'or : « (Illustre) *Thái sư*, recevez l'ordre d'aller à *Châu dương* pour accompagner *Hạnh nguyên* au loin ; j'ordonne d'acheter quarante jeunes filles du peuple pour la suivre au royaume des Barbares.

Lư khì obéit et se mit en route. Arrivé chez *Trần công,* il fit connaître sa mission. Il lui remit le décret impérial ; *Trần công,* recevant cet ordre, eut le cœur déchiré. A cette nouvelle, toute la famille fut remplie de douleur ; *Hạnh nguyên* alors prononça ces paroles : « Je demande à aller au pays des Barbares ; l'on doit d'abord remplir ses devoirs envers sa patrie, le cœur ensuite est tranquille. » Elle passa dans la salle antérieure, consentant à livrer sa jeunesse aux Barbares pour assurer la paix.

Trần công pensa à ses affaires de famille, il fit venir *Lương ngọc* et lui expliqua l'affaire. « J'avais le projet, dit-il, de vous unir par le mariage (407),

---

407. *Nghĩa yến anh.* — Le lien de l'hirondelle et du loriot. « Au figuré, on compare à l'une un amant beau et distingué par son talent, et à l'autre

mais quelqu'un est venu rendre cette union impossible. Ma fille va se rendre aux frontières, conduisez-la jusque-là pour remplir tous vos devoirs envers elle. *Lương ngọc,* à ces paroles, fut accablé de douleur; fallait-il, à cause de ce *Lư khi,* que deux époux fussent ainsi séparés?

Hạnh nguyên était plongée dans des douleurs de toute nature, plaignant ses parents et regrettant son fiancé. « Quoique je doive aller, dit-elle, au royaume des Barbares, je sacrifierai ma vie à l'accomplissement de mon devoir. Les devoirs de l'épouse, les obligations de la sujette, qui sait si jamais je pourrai les concilier et les remplir en même temps? De même jadis, *Chiêu quân* fut livrée aux Barbares à cause de *Diên thọ*, et cette vengeance vit encore dans la mémoire des hommes. Obéissant à l'empereur, elle dut partir; d'abord le devoir de rendre la paix à l'empire, ensuite la piété filiale. Lorsqu'elle se jeta dans l'immense fleuve, elle garda intacte sa pureté et revint à la terre des *Hán.* Moi aussi, si je dois aller dans le pays des Barbares, tout en rendant à l'empereur ce que je dois à ses bienfaits, comment oublierais-je mon amour? Satisfaisant à la fois à ma reconnaissance pour (l'empereur) et à mon amour, qu'importe ma vie de jeune fille? (Mais ce sacrifice doit) donner naissance à une haine (immortelle). Que *Lương ngọc* en conserve le souci, qu'il tire (des auteurs de nos maux) la vengeance qui m'est due, et je serai satisfaite. »

Tandis qu'ils causaient dans l'intérieur des appartements, l'envoyé impérial qui devait la conduire la pressa de partir. *Hạnh nguyên* se mit alors en route, elle fit ses adieux à ses parents, elle arriva à la halte de la séparation. Les mandarins avaient préparé des attelages, quarante belles filles l'accompagnaient pour la servir. Montant sur son char, le cœur plein de tristesse: « Même morte, dit-elle, je ne reviendrai point du royaume des Barbares; même lorsque je serai descendue aux fontaines jaunes, mes os sont destinés à blanchir sur la terre étrangère. »

Ayant parcouru un grand espace de montagnes et de fleuves, tout d'un coup elle se vit arrivée à *Thành tri.* Elle ordonna à l'escorte de suspendre quelque temps sa marche, et monta sur la grande tour pour faire ses derniers adieux à sa patrie. Seule elle monta sur le mur élevé, et, avec *Lương ngọc,* repassa tous leurs malheurs. « Même, morte, descendue dans la sombre demeure (408), je jure d'être un fantôme de la famille *Mai* (409). Prenez cette épingle comme gage de mes sentiments, gardez-la comme un signe de mon amour. » Après le don de l'épingle, ils se séparèrent. *Lương ngọc* avait le cœur déchiré par la douleur.

---

un amant disgracieux et sans mérite. » (STANISLAS JULIEN: *Locutions du Yu kiao li,* s. *yến.* — *Yến anh* sert ordinairement à désigner les amants; mais ici il s'agit évidemment d'une union sérieuse.

408. *Dạ đài.* — La demeure de la nuit, le tombeau. (V. ÂU HỌC, section *Tứ tăng.)*

409. *Làm quỉ họ Mai.* — Être un fantôme de la famille *Mai.* Cette expression singulière signifie qu'elle entend être fidèle jusque dans la mort.

Ayant marché encore un dặm, elle arriva à la frontière, à la porte des Grues. Là un mandarin la pressa de poursuivre son chemin; le Trần tướng *Tân kim* lui parla ainsi. *Hạnh nguyên* monta à cheval et partit. Barbares et citoyens avaient d'elle pitié. A quelques dặm de la frontière, elle vit un pays étranger, et les larmes emplirent ses yeux. Elle passa la montagne de *Hạ lan,* le fleuve des Eaux noires était encore au loin, les hautes montagnes toutes proches.

Hạnh nguyên interrogea les gens de son escorte, ils lui répondirent que c'était le temple de *Chiêu quân*. *Hạnh nguyên,* une fois arrivée au temple, s'empressa de porter ses plaintes devant la déesse. « Par ordre de l'empereur, dit-elle, je vais servir à pacifier les Barbares; je vous prie de me protéger et de conserver intactes ma vie et ma gloire. » Dans le temple, vers la troisième veille, elle eut un rêve dans lequel la déesse lui dit : « Conserve cet amour du devoir et, par la suite, tu seras réunie à ton époux. » A son réveil, elle se souvenait encore de ces paroles; elle quitta le temple et reprit sa marche dans la montagne.

Elle vit un abîme profond de milliers de coudées; son cœur, plein de douleur et de regrets, était en proie à tous les tourments. Qui avait ainsi séparé les deux époux! « Comme les femmes de *Thuấn* aux bords du fleuve *Tương* (409b), je conserverai une affliction immortelle. O *Lương ngọc!* sache-le! je désire te garder un cœur toujours fidèle. » Cessant ses plaintes, ses larmes coulaient à flots; regardant loin au-dessous d'elle le cours de l'eau, elle s'y précipita.

A cette vue, l'escorte barbare fut saisie de terreur; craignant d'être punis, ils cherchèrent (un moyen de se sauver). Le chef de l'escorte commença par recommander à ses hommes de ne pas ébruiter l'affaire, de ne pas la laisser transpirer. « C'est une affaire d'État; si elle vient à la connaissance de notre roi, nous périrons misérablement. Il faut la garder secrète de toutes façons. *Túy hoàn* remplacera *Hạnh nguyên.* » Amenant une fausse épouse au royaume des Barbares, qui eut osé ouvrir la bouche pour faire connaître cette aventure. Se hâtant l'un l'autre, les gens de l'escorte se mirent en chemin; au bout de quelque temps ils arrivèrent à la capitale du royaume. Ils amenèrent *Túy hoàn* au palais des nuages; le roi barbare fut plein de joie, la prenant pour *Hạnh nguyên.* Qui savait que c'était la suivante *Túy hoàn* qui devenait impératrice et allait avoir une vie de splendeur?

Lorsque *Hạnh nguyên* se fut jetée dans le vide immense, il lui sembla que son âme, pareille à la cannelle, se détachait de l'enveloppe grossière du corps. Elle croyait que son corps flottait sur les profondeurs du lac, tandis qu'elle entendait un génie lui parler ainsi : « *Chiêu quân* m'a ordonné de ramener ton corps dans le jardin des fleurs. Ici tu es en sûreté, je t'y laisse et je remonte aux cieux. »

409b. Le tombeau de l'empereur *Thuấn* fut construit sur les bords du fleuve *Tương*. (V. note 311.)

Hạnh nguyên se réveilla alors de son évanouissement; la nuit était profonde, elle ne savait de quel côté aller. Se lamentant, elle s'appuya à une table de pierre; où aurait-elle pu se réfugier, à qui aurait-elle pu se confier? La dame de la maison, profitant de cette nuit calme, vint en se promenant jusqu'au kiosque du jardin. Entendant des gémissements, elle vint jusqu'à elle et lui demanda son histoire.

Hạnh nguyên lui conta ses aventures, disant qu'elle faisait partie de la suite de la fille des *Trần*, qui allait pacifier les Barbares. Arrivée au temple de *Chiêu quân,* elle avait été saisie de désespoir et avait attenté à sa vie. *Chiêu quân* alors avait manifesté sa puissance, elle l'avait sauvée et transportée dans ce jardin. La dame fut touchée de compassion, elle lui dit de rester dans sa maison à l'avenir. « Vous serez, dit-elle, ma fille adoptive et la compagne de ma fille. » *Hạnh nguyên* fut remplie de joie, trouvant ainsi un asile prêt à la recevoir.

LES EXAMENS LITTÉRAIRES CHEZ LES CHINOIS.

L'institution des examens a varié comme toute chose depuis la dynastie *Đường*. Il suffira néanmoins de prendre une idée sommaire du système actuellement en vigueur pour comprendre tous les détails dont il est fait mention dans le poème, soit que l'auteur n'ait parlé que des particularités communes à tous les temps, soit qu'il ait commis des anachronismes. Ce qui suit est résumé d'après un règlement des concours analysé par *Morrison*, à l'article Hio de son grand dictionnaire, avec quelques additions. Ce règlement a déjà été analysé systématiquement par Biot : *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine*, pages 500 et suivantes. La traduction intégrale par Bazin se trouve dans le septième tome de la troisième série du *Journal asiatique* (Biot).

Les étudiants sont admis tous les deux ans à passer, devant le directeur de l'enseignement de leur province, au moment où il fait sa tournée dans leur arrondissement ou leur préfecture, un examen qui leur donne droit au titre de *Tú tài* ou bachelier. Cet examen a lieu tous les deux ans, et les étudiants, tant qu'ils n'ont pas obtenu le titre supérieur, doivent s'y présenter indéfiniment, sous peine de perdre les privilèges attachés à leur condition. Ils peuvent cependant obtenir des dispenses motivées sur des voyages entrepris dans un but d'instruction, sur ce qu'ils sont en deuil, etc.

A côté de ces *Tú tài*, se trouvent des *Giám sanh*, qui achètent leur titre à prix d'argent, et des *Cống sanh*, qui peuvent obtenir le leur pour des raisons diverses, dont la dernière est une rétribution fixée par la loi; de sorte qu'à nos yeux, ils peuvent se confondre avec la classe précédente.

Tous les trois ans, au huitième mois des années *tí, mẹo, ngọ, dần* du cycle, est ouvert au chef-lieu de la province le concours appelé *Hương thi*, examen local pour l'obtention du grade de *Cử nhơn* ou licencié. Tous les *Tú tài*, *Giám sanh* et *Cống sanh* qui désirent se présenter, doivent d'abord subir devant le directeur de l'enseignement une épreuve éliminatoire appelée *Khoa cử*. Le nombre des candidats à admettre à l'épreuve définitive est fixé d'avance; il était, en 1819, de 4,800 pour la province de Canton, et il ne devait être admis que 71 licenciés. Les candidats ne peuvent se présenter que dans la province où leur famille réside depuis trois générations. Pour éviter toute fraude, les directeurs de l'enseignement dressent des listes qui portent le nom, l'âge, le signalement, le domicile et la famille de chacun, et leur délivrent un certificat qu'ils devront représenter au moment du concours.

Les examens provinciaux sont présidés par deux commissaires envoyés de la cour, aidés dans leur tâche par des examinateurs subalternes et par un grand nombre d'employés ou de gardiens. Les épreuves ont lieu dans une enceinte close; chaque candidat est placé dans une loge où il ne peut communiquer avec ses camarades. Ils subissent trois épreuves successives, le 9, le 12 et le 15 du huitième mois. Chaque fois, ils entrent en loge la veille et ne peuvent sortir que le lendemain, ce qui est pour eux une cause de grandes fatigues. La première épreuve consiste dans une amplification de trois textes tirés des quatre livres et une pièce de vers; la seconde, dans une amplification de cinq textes tirés de chacun des cinq kinh; la dernière, en cinq questions sur l'organisation de l'empire. Des règlements particuliers fixent la longueur des compositions, la collation des caractères qu'elles contiennent, la place que doivent occuper certains mots, etc. Elles sont écrites sur un papier fabriqué par les manufactures impériales, dont il est fourni, moyennant une redevance, un cahier numéroté d'avance à chaque candidat, sur le vu du certificat qui lui a été délivré par le directeur de l'enseignement. Les mesures les plus minutieuses sont prises pour éviter toute connivence. Les examinateurs ne doivent pas communiquer entre eux, ils doivent interrompre leurs relations de société; les étudiants, à l'exception de quelques fils de hauts fonctionnaires, sont fouillés à leur entrée dans l'enceinte du concours; il en est de même des gardiens et des domestiques des examinateurs. Au dehors, des gardes surveillent les abords de l'enceinte. Quand les compositions ont été écrites par le candidat, elles sont recopiées par des employés spéciaux; le coin où est inscrit le caractère qui tient lieu de numéro d'ordre est replié sur lui-même et collé par d'autres employés; les examinateurs subalternes prennent alors connaissance des compositions sur les copies qui en ont été faites; ils mettent d'abord au panier celles qui sont inférieures et soumettent les meilleures seulement aux examinateurs en chef. Ceux-ci ont naturellement le droit de reprendre le rebut, de contrôler l'œuvre de leurs auxiliaires et, au besoin, de les redresser. Chaque composition refusée porte au dos les motifs du refus; elle est remise au candidat évincé, qui a le droit de faire appel de la décision, mais est définitivement exclu des concours si elle est confirmée. Les compositions des candidats admis sont envoyées à la cour; leurs auteurs doivent, dans un certain délai, faire reconnaître de nouveau leur identité et fournir de mémoire un double que l'on confronte avec les originaux, tant au point de vue du style que de l'écriture. Ce n'est qu'après l'accomplissement de toutes ces formalités qu'ils peuvent être définitivement mis en possession de leur grade. La correction des compositions dure 25 jours.

Dans les provinces, la liste qui contient le nom des élus est affichée à la porte du Phu viên, sous-gouverneur. Ce fonctionnaire préside lui-même à l'affichage, qui est précédé et suivi de trois coups de canon. Le Phu viên salue trois fois la liste et se retire ensuite au bruit d'une nouvelle salve. Les nouveaux licenciés sont invités à un banquet où assistent les mandarins civils de la province. Deux jeunes garçons tenant dans les mains des branches d'*Olea fragrans* viennent chanter dans la salle du festin une ode du livre des

vers, dont le sujet a fait donner à ce repas le nom de *Banquet du cerf qui brame.*

Quelques lignes extraites d'un roman chinois donneront une idée plus nette de la manière dont était proclamé le résultat du concours au temps des *Minh,* Notre poème contient des allusions à ces coutumes. « Au jour fixé, *Vương,* le président du concours, s'assit sur un fauteuil élevé, ayant à ses côtés le directeur de chaque collège; tous les élèves se tenaient au-dessous d'eux. On prit les compositions de chaque collège et on les décacheta publiquement pour proclamer les noms... Le premier nom qu'on proclama fut celui de *Yến bạch hàm.* On vit alors sortir du milieu de la foule un jeune bachelier... *Vương cồn,* voyant ses manières distinguées et son air de jeunesse, se sentit transporté de joie. « Est-ce bien vous, lui demanda-t-il, qui êtes *Yến bạch* « *hàm?...*» Il proclama ensuite le nom de celui qui avait le second rang... Il lui donna, ainsi qu'à *Yến bạch hàm,* trois tasses de vin, mit dans leurs cheveux un bouquet de fleurs, couvrit leurs épaules d'une robe de soie rouge et, après leur avoir donné pour récompense un paquet d'onces d'argent, il les fit reconduire en pompe au son des instruments de musique. » *(Les deux jeunes Filles lettrées,* I, 273, trad. STANISLAS JULIEN.)

Le concours général, *hội thi,* a lieu à la capitale tous les trois ans aussi, au troisième mois des années *sửu, thìn, mùi* et *tuất.* Comme pour le précédent, les empereurs peuvent, par une mesure de faveur, ordonner qu'il sera ouvert à une autre époque un concours extraordinaire. Les licenciés qui n'ont pas reçu d'emplois dans l'administration peuvent concourir pour le grade de *Tấn sĩ* ou docteur. Ils reçoivent, pour se rendre à la capitale, une légère indemnité, bien inférieure aux frais qu'ils sont obligés de faire. L'organisation de ces examens est à peu près la même que celle des examens provinciaux; les compositions doivent naturellement être d'une science plus profonde et d'une élégance plus raffinée. Des précautions de même nature sont prises contre la fraude. Le nombre des docteurs admis a varié de 150 à 400. L'épreuve est suivie d'un banquet donné au ministère des rites.

Sur les dix premiers docteurs, l'empereur en désigne trois qui reçoivent les titres de *Trạng nguyên* (tête ornée), *Bảng nhãn* (œil de la liste), parce qu'étant le second, il a sur la liste la place qu'a l'œil dans la tête, et enfin *Thám hoa* (celui qui arrache les fleurs). Les deux premiers, en effet, reçoivent de l'empereur des fleurs d'or dont ils ornent leur chevelure, tandis que le troisième doit se contenter de se voir céder quelques-unes de celles qui ont déjà été données à ses compagnons. Les trois élus sont ensuite promenés solennellement dans la capitale. « Avec son pinceau impérial, le Fils du Ciel désigna *Yến bạch hàm* comme *Trạng nguyên* et *Bình như hành* comme *Thám hoa* (?), et leur donna à chacun trois tasses de vin impérial ainsi que des fleurs et des rubans de soie rouge pour orner leurs cheveux. Ensuite, ils se rendirent à l'académie des *Hàn lâm* pour y remplir la charge d'historiographe et de réviseur. Aussitôt qu'ils furent entrés en fonctions, l'empereur rendit un décret par lequel il ordonnait de les promener dans la ville pendant

trois jours, au milieu d'un nombreux cortège. » *(Les deux jeunes Filles lettrées*, II, 275.)

L'examen du palais *(Điên thi* ou *Đình thi)* a pour but l'obtention du grade de *Hàn lâm*. Les candidats sont examinés par le président ou le vice-président du ministère des rites.

Sous la dynastie actuelle, il a été institué un nouveau concours, *Triêu khảo,* qui a lieu devant l'empereur, pour être du premier ou deuxième rang dans le comité des *Hàn lâm*. (BIOT, p. 515.)

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

410. *Hóa nhi.* (Note 1.) L'auteur donne ici à la Fortune le nom assez rare de *Tao hóa tiểu nhi*, le petit enfant qui opère des changements, des transformations. *Thou tchin*, étant accablé par la maladie, s'écria : « C'est le petit enfant, auteur des transformations, qui me fait souffrir cruellement! » Voyez le P'EI WEN YUN FOU, liv. IV, f. 9. (STANISLAS JULIEN, *les deux Cousines, II,* 269.)

411. *Chén cúc.* (Note 36.) Ce ne sont pas des fleurs de chrysanthème que l'on fait infuser dans le vin, mais de petites graines qui lui donnent une couleur rouge.

412. C'est à tort que, dans la note 91, j'ai expliqué *nguồn đào*, source des pêchers, en rappelant l'histoire du pêcheur de *Võ lăng*. C'est une allusion à l'histoire de deux jeunes gens, *Nguyễn triệu* et *Lưu thần,* qui rencontrèrent un jour deux déesses. Celles-ci les amenèrent dans un séjour de délices où ils passèrent quelque temps au milieu des plaisirs. Quand ils s'en retournèrent dans leur pays, ils trouvèrent tout changé : leur famille dispersée et leur souvenir même perdu. Il s'était écoulé sept générations depuis leur disparition. Cette aventure fait le sujet d'une pièce de théâtre. On peut voir dans la *Légende dorée,* de LONGFELLOW, le récit d'une aventure analogue d'un moine du moyen-âge.

413. *Lòng khuyển mã.* (Note 94.) Montrer sa reconnaissance à la manière d'un chien ou d'un cheval, c'est-à-dire désirer de devenir un chien ou un cheval dans une existence future, afin de servir celui à qui l'on veut témoigner sa reconnaissance. (STANISLAS JULIEN, *les deux jeunes Filles lettrées, I,* 193.)

414. *Tấn Tần.* (Note 192.) Allusion à plusieurs mariages fort heureux qui eurent lieu successivement entre les princes des royaumes de *Tấn* et de *Tần*. De là est venue la locution : demander l'alliance de *Tấn* et de *Tần*, pour dire : demander une jeune fille en mariage. *(Id., ibid., II,* 54.) Si l'on adoptait cette explication, il faudrait modifier la traduction du vers 976, et lire : il importe peu au traître de conclure tel ou tel mariage; mais ce sens me paraît peu satisfaisant. Il est préférable de voir dans ce vers une allusion à l'histoire de *Mao* et de *Yên* qui avaient quitté le royaume de *Tấn* et s'étaient engagés au service du roi de *Tần*. *(Les deux Cousines, II,* 121.) Le sens alors serait : il importe peu au traître de forcer les gens à avoir deux cœurs, à être infidèles à leur maître.

415. *Trên yên.* (Vers 1150.) Allusion à *Youen hong* qui, tout en voyageant à cheval, composa, sans quitter son pinceau, une proclamation de quatorze pages. L'expression ***composer à cheval*** s'applique, comme éloge, aux personnes qui composent avec une grande rapidité. *(Les deux jeunes Filles lettrées, I,* 275.)

416. Note 257. — Une faute de transcription (*nghệ* pour *nghê)* et l'opposition assez naturelle entre la couleur brune *(nu)* et celle du safran, m'ont fait tomber dans une erreur. Il faut lire : son vêtement de toile brune l'emporte sur les costumes couleur d'arc-en-ciel.

Âu học, *Quyển I,* page 31, section *Tuế thời.* A la lune brillante de la mi-automne, *Minh hoàng,* en personne, alla se promener dans le palais de la lune. COMMENTAIRE. *La công viễn* alla avec l'empereur, par une nuit d'automne, jouir de la vue de la lune; il prit son bâton et le jeta contre le ciel. Ce bâton se transforma en un pont. *La công viễn* invita l'empereur à y monter. Ils arrivèrent à un palais et virent un grand pavillon qui portait cette inscription : *Palais du vaste froid et du pur espace.* C'était le palais de la lune.

Âú học, *Quyển VII,* page 29, section *Chế tắc.* Le jardin des poiriers était une création de *Minh hoàng* des *Dường.* COMMENTAIRE. Du temps des *Đường, Diệp pháp thiên* mena *Minh hoàng* se promener dans la lune. Là, il vit plus de dix *Tố nga* vêtues de blanc et montées sur des *loan* blancs qui dansaient et riaient au-dessous du cannellier. Leur chanson était très harmonieuse. Revenu sur la terre, l'empereur s'en rappelait une moitié. Par la suite, un certain *Dương kinh dắt,* du phủ de *Tây kinh,* présenta à l'empereur une pièce intitulée *Ba la môn,* dont l'air s'accordait avec l'autre. On les réunit pour en faire la chanson des *Pantalons couleur d'arc-en-ciel et des habits ornés de plumes.* L'empereur choisit plus de trois cents actrices et leur enseigna lui-même cet air dans le jardin des poiriers.

Les habits ornés de plumes, *Võ y,* sont des costumes de théâtre ornés de peaux d'animaux ou de plumes d'oiseaux.

417. Au vers 1952, *tiểu thơ* (la jeune fille) a été, par inadvertance, rendu par *Hạnh nguyên.* C'est de *Vân anh* qu'il est question.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES NOTES (*).

A

B

C

(*) Les numéros indiqués sont ceux des notes.

CH

D

Đ

G

H

Y

K

L

M

NH

O

PH

Q

R

S

T